LE SENS DE L'AUTORITÉ

—

L'intelligence du grand phénomène social qui se développe en France depuis quelques semaines exige de l'observateur une méthode éprouvée. Toute vue d'ensemble est téméraire avant l'analyse exacte de très petits faits « prélevés » presque au hasard dans l'ensemble. Voici donc l'un de ces faits.

Un chirurgien parisien, le professeur X***, homme de haute valeur et de grande réputation, se trouve avoir besoin d'un infirmier pour le service de la salle d'opérations. C'est un service d'une importance exceptionnelle : il exige des spécialistes éprouvés. Un bon infirmier qui se consacre à la salle d'opérations doit non seulement être un technicien en tout ce qui touche la stérilisation, il doit non seulement être au fait des habitudes et des méthodes opératoires, mais il doit encore et surtout avoir des réflexes disciplinés. Un geste maladroit et voilà compromis tout le succès d'une intervention chirurgicale; la vie du malade est directement menacée. La bonne volonté, la conscience professionnelle, qui sont indispensables en de telles fonctions, ne suffisent pas. Il y a certaines façons d'ouvrir les boîtes, de saisir et de passer les instruments, de préparer les malades et de les approcher, qui supposent une lente et minutieuse expérience. On ne peut acquérir cette expérience que dans des emplois subalternes et sous la direction d'infirmiers ou d'infirmières maîtres dans leur profession.

Le professeur X*** réclame donc un spécialiste tel. Il

ne tarde pas à le recevoir et, tout de suite, il l'interroge. « Vous êtes, je pense, tout à fait habitué à la salle d'opérations? Quelles sont vos références? » Le « nouveau » se trouble, rougit et finit par avouer franchement qu'il a les meilleures intentions du monde, mais qu'il ne fréquente les salles d'opérations que depuis quinze jours tout au plus. « Vraiment! dit le professeur X***, mais pourquoi venez-vous ici? » L'infirmier explique alors qu'il est non pas proposé, mais bien imposé par le syndicat.

Voilà le fait. Il paraît insignifiant. Je le trouve considérable. Je ne suis aucunement contraire à l'activité syndicale. J'ai, depuis mon enfance, vu se développer tout le mouvement syndicaliste. Je crois en avoir compris très vite la portée et j'ai, de bon cœur, applaudi. Je pensais, je pense encore que le syndicalisme doit parvenir, par des pressions patientes, à déterminer des réformes nécessaires, de ces réformes qui se font dans la paix et non dans la guerre civile. Le syndicalisme n'a pas manqué, depuis que j'en observe les manifestations, à son devoir, à son destin. Il a déjà profondément transformé la face du monde humain. En un demi-siècle, et par des méthodes pacifiques, il a produit plus de changements dans le régime du travail qu'on n'en avait enregistré, avant lui, en vingt-cinq ou trente siècles, plus de changements réels aussi qu'on n'en obtient par la violence et la révolution. Dans la mesure même où ces changements contentent mon grand besoin de justice humaine, j'approuve l'esprit syndical et je lui fais confiance. Il m'est arrivé de lui donner des avertissements, de déclarer, par exemple, que dans certaines professions, comme la médecine ou les lettres, l'autorité syndicale devait s'effacer totalement devant l'intérêt supérieur de la science ou de l'art. Et j'en étais là de mon observation quand le professeur X*** m'a raconté l'anecdote que je viens de rapporter (je tiens à bien préciser qu'il me l'a racontée lui-même et que ce n'est pas « un bruit »).

Les groupements syndicaux ont été formés dans le dessein d'opposer, à une autorité parfois sans contrôle,

une résistance raisonnable, efficace, organisée. Grâce à l'action syndicale persévérante, les travailleurs sont parvenus à lutter contre l'arbitraire, contre le favoritisme et contre les caprices d'un pouvoir discrétionnaire. L'homme juste doit s'en réjouir. Mais quand je vois l'autorité syndicale perdre toute mesure et tout discernement, quand je la vois s'abandonner à son tour à l'arbitraire, au favoritisme, à la tyrannie, je crie que c'est absurde et que tous les bienfaits du syndicalisme vont s'abîmer dans l'intempérance et la fantaisie malfaisante. Un chirurgien, comme un capitaine sur son navire, est « maître après Dieu » dans sa salle d'opérations. Il est comptable de toutes les vies humaines qui viennent se remettre entre ses mains. Il doit tabler sur une discipline parfaite et sur une obédience absolue. Il doit — responsable de ses actes — avoir le libre choix de ses collaborateurs. Il doit pouvoir les morigéner, les récompenser et les remplacer comme il le juge convenable et quand il le juge bon. La puissance des syndicats s'arrête au seuil de la salle d'opérations. Il est d'ailleurs un grand nombre d'autres lieux où elle ne peut pas et ne doit pas se manifester.

Si le petit fait que je viens de raconter a la moindre valeur de « précédent » et de justificatif, il n'y a plus aucune raison pour que les syndicats s'abstiennent d'intervenir dans une foule de circonstances où leur action serait non seulement abusive, mais despotique et odieuse. Il n'y a plus aucune raison pour que les syndicats de typographes ne se refusent pas à composer les écrits d'un homme dont le caractère d'esprit les offenserait, plus aucune raison pour que les syndicats de musiciens exécutants ne demandent pas un droit de contrôle sur la composition des programmes, plus aucune raison pour que les postiers n'exigent pas de faire un choix sentimental ou politique dans la correspondance qu'ils ont mission de véhiculer.

Tout homme de bon sens, à l'idée de tels excès, se tournera vers les chefs du mouvement syndicaliste et les adjurera de ne jamais outrepasser leur droit, si forte

qu'en soit la tentation et si grisant que paraisse, à certaines heures, le succès.

En 1918, l'autochir à laquelle j'étais attaché perdit le sergent infirmier du quartier opératoire. Notre chef, Charles Viannay, chirurgien admirable et caractère d'une rigoureuse droiture, demanda que le sergent fût remplacé le plus vite possible. Nous reçûmes, en effet, à quelques jours de là, un charmant garçon qui, de toute sa vie, n'avait vu ni couler le sang, ni stériliser des compresses. Notre chef, l'ayant interrogé, le renvoya purement et simplement. Le G. Q. G., qui tenait sans doute à cette nomination, fit montre d'autorité en nous imposant l'incapable. Je vois encore, j'entends encore la froide et belle colère de Charles Viannay devant cette situation. Ainsi donc, il avait la charge de précieuses vies humaines et, au lieu de l'assister, on le gênait dans son travail. Il enleva ses gants et son masque, s'assit au téléphone et, pendant une petite heure, avec une froide obstination, il plaida la cause du bon sens et déclara fermement qu'il refusait d'obéir.

Les gens du G. Q. G. se rendirent à tant de bonne foi. L'incapable fut remplacé. L'homme sage et responsable demeura maître de sa tâche. Ainsi soit-il!

GEORGES DUHAMEL.

APOLLONIUS DE TYANE EN ÉTHIOPIE

—

En quittant Alexandrie, Apollonius et ses dix disciples prirent directement la route des Pyramides. Ils voyageaient à dos de chameau. Souvent aussi, ils remontaient en bateau le cours des eaux du Nil, s'arrêtant partout où les attiraient un temple, une ville, un lieu saint. Ils arrivèrent ainsi aux confins de l'Egypte et de la terre éthiopienne. Là, au carrefour de deux routes, la théorie d'Apollonius trouva, répartis en lots bien séparés, de l'or non monnayé, du lin, de l'ivoire, des parfums et des aromates. Aucun surveillant ne gardait ces produits exposés en plein air. Surpris de cet usage, Apollonius aussitôt s'informa :

— D'où viennent, demanda-t-il, ces marchandises, et qu'en fait-on?

— Les Ethiopiens, lui répondit-on, rassemblent ici, comme sur un marché, tout ce que produit leur pays. Les Egyptiens, de leur côté, apportent en ce lieu ce qu'ils ont, prennent ce dont ils ont besoin, et s'en retournent en laissant sur place et sans témoin des marchandises dont la valeur équivaut à celles qu'ils emportent.

— Quel noble usage! reprit Apollonius. Il est d'un temps où l'argent était encore enfoui dans le sein de la terre, et où l'univers ne semblait former, sous le règne heureux d'une juste égalité, qu'un seul pays. Nos marchands grecs, par contre, ne peuvent vivre, disent-ils, si l'obole n'enfante pas une obole, et s'ils ne fixent eux-mêmes et selon leur caprice le prix de vente ou d'achat

des marchandises. Ils font ainsi un trafic sordide, et justifient leur opprimante avarice en disant qu'ils ont un fils à établir, une fille à marier, une échéance à payer, et qu'il serait honteux qu'on pût dire qu'ils ont moins bien que leurs pères réussi en affaires.

Après avoir, selon son habitude, tiré des circonstances le thème d'un entretien moral, Apollonius se rendit vers un lieu consacré à Memnon. Comme il remontait le Nil, il croisa une embarcation chargée de marchandises. Le batelier qui l'avait frétée était un jeune homme d'une remarquable beauté qui se nommait Timasion. Né à Naucrate, il avait été obligé de quitter cette ville pour échapper aux poursuites d'une belle-mère qui, amoureuse de lui, comme Phèdre le fut d'Hippolyte, et ne pouvant arriver à ses fins, avait contre lui, en le présentant comme un mignon qui préférait les caresses des hommes aux tendresses des femmes, indisposé son père. Timasion était venu s'établir à Memphis; il y avait acheté un misérable radeau, et il gagnait sa vie en transportant des marchandises. Comme il descendait sur Memphis, il rencontra la barque qui conduisait à Thèbes Apollonius et ses dix compagnons. Aux manteaux qu'ils portaient, aux livres qu'ils avaient en mains, il reconnut que ces passagers ne pouvaient être que des sages. Il s'approcha d'eux; et, comme ses longs voyages lui avaient permis de se mettre en contact avec les Gymnosophistes et d'avoir pris auprès d'eux le goût et l'amour de la philosophie, il demanda qu'on l'autorisât à se joindre à leur troupe. Prévenu en sa faveur par la candeur qu'annonçait son visage, Apollonius dit à ses disciples : « Ce jeune homme est chaste; il faut lui permettre de monter avec nous. » Et, tandis que Timasion ramait pour aborder, le Tyanéen racontait à voix basse toutes les persécutions que ce jeune homme avait eu à subir. Quand les bateaux se touchèrent, Timasion passa du sien dans celui d'Apollonius, donna des instructions relatives à la cargaison du radeau qu'il quittait, salua les philosophes et s'assit, sur l'ordre de leur maître, vis-à-vis du sage de Tyane.

— Jeune Egyptien, lui dit alors Apollonius, avant de

te permettre de philosopher avec moi et avec mes compagnons, dis-moi ce que tu as jusqu'ici fait de bien ou de mal tout au cours de ta vie. Je passerai sur tes fautes par égard pour ton âge; et, si tu as bien agi, je te louerai et t'admettrai parmi nous.

— Que te dirai-je? répondit Timasion avec timidité. Je n'ai point fait de mal, et je ne sais pas si je dois croire que j'aie fait quelque bien. S'abstenir du mal n'est pas, en effet, d'un mérite éclatant.

— Tu me réponds, jeune homme, reprit Apollonius, comme me répondraient les sages de l'Inde et le divin Jarchas. D'où tiens-tu ces principes? Quelle victoire sur toi-même a pu te les donner?

Le batelier alors raconta ses épreuves et confirma par lui-même ce qu'Apollonius, par intuition divine, avait déjà narré à ses disciples. En voyant que leur maître avait tout deviné, ils se mirent à pousser des cris d'admiration. Timasion, qui ignorait la cause de leur étonnement :

— Qu'avez-vous, mes amis, leur dit-il, à vous exclamer de la sorte?

— Notre étonnement, reprit Apollonius, vient de la modestie avec laquelle tu affirmes n'avoir rien fait que nous puissions admirer. Réponds encore à ceci : offres-tu des sacrifices à la belle Aphrodite?

— Oui, certes, et cela tous les jours, car je crois que cette auguste déesse a le plus grand pouvoir sur toutes les choses divines et humaines.

— En vérité, ce jeune homme, fit alors Apollonius en s'adressant à ses disciples, me paraît plus sage que ne le fut jamais le rude et sauvage Hippolyte. L'un méprisait Aphrodite; il fut la victime de sa démesure. L'autre, tout en rendant un culte à la déesse, s'est bien gardé toutefois de s'attirer sa vengeance en se laissant aller à un criminel amour. Détester quelque divinité que ce soit n'est pas sage. Et il est plus sage, à l'exemple d'Athènes qui éleva des autels même aux dieux inconnus, d'adorer tous les dieux.

Admis désormais parmi les disciples du sage de Tyane,

Timasion devint aussi leur guide et ce fut lui qui les accompagna dans leur visite au lieu consacré à Memnon. Ce fils de l'Aurore et ce roi d'Ethiopie était venu, selon les traditions des Grecs, porter secours à Priam, et Achille, ajoutait-on, l'avait tué au pied des murs de Troie. Pour les Ethiopiens, Memnon était un roi qui n'était jamais sorti de ses Etats. Il avait vécu durant cinq âges d'homme. Mais, comme les habitants de cette salubre et montagneuse contrée passaient pour être le peuple de la terre chez qui la vie était la plus longue, ils le pleuraient comme un jeune homme emporté à la fleur de ses ans. Après sa mort, ils l'avaient divinisé, et lui avaient érigé, haute de vingt mètres, une statue en pierre noire. Elle représentait un jeune homme assis, le regard tourné vers l'Orient, les pieds joints et les deux mains appuyées sur les bras d'un siège d'où il semblait qu'il allait se lever. La majesté de ce colosse inspirait à tous un religieux respect qui se changeait en émerveillement, lorsque le premier rais qui sortait de l'aurore illuminait ses yeux et tirait de sa bouche un murmure harmonieux par lequel, disait-on, Memnon saluait, comme d'un accord de harpe, la quotidienne apparition de sa mère. Imitant la piété de ce roi qui paraissait se lever pour révérer le Soleil, Apollonius et sa suite firent brûler un sacrifice d'encens au dieu de la lumière. Puis, montant sur des chameaux, ils prirent la route qui devait les conduire chez les Gymnosophistes.

Au cours de ce voyage, la caravane, un jour, rencontra un homme qui errait en pleins champs, marchait au hasard et paraissait, dans sa tristesse et son accablement, ne suivre aucun chemin. Damis voulut le questionner. Mais Timasion :

— Ne l'interroge pas, lui dit-il. Je connais cet homme et je vais moi-même, en te narrant son histoire, lui épargner la peine et la crainte de te la raconter. Ce malheureux, né à Memphis, s'y est rendu coupable d'un meurtre involontaire. Or les lois de cette ville, par horreur du sang répandu, condamnent au bannissement tout homme accusé d'un homicide involontaire. L'expatrié ne peut

rentrer dans son pays qu'après avoir été purifié par les Gymnosophistes, et il n'est définitivement absous qu'après s'être rendu sur le tombeau de sa victime et lui avoir offert un léger sacrifice. S'il erre encore en ces parages, c'est que les Gymnosophistes n'ont pas jugé bon de le recevoir.

— Et que pensent de cet homme les Gymnosophistes? demanda Apollonius.

— Je n'en sais rien, répliqua Timasion; mais voici sept mois qu'il les supplie de lui donner son pardon.

— Les Gymnosophistes, reprit Apollonius, ne sont pas des sages, s'ils ne consentent point à purifier cet homme. Ignorent-ils donc que celui qu'il a tué est le descendant de ce fameux Thaumus, qui ravagea jadis la contrée qu'ils habitent?

— Que dis-tu? interrogea Timasion étonné.

— Je dis la vérité. Thaumus préparait une révolution à Memphis. Les Gymnosophistes, éventant ce projet, déjouèrent ses menées. Trompé dans son attente, Thaumus se vengea en dévastant leurs terres. Ce forfait accompli, il vint ensuite s'établir aux environs de Memphis, et c'est le treizième descendant de cet horrible brigand que tua la main de ce meurtrier. N'est-il pas sage de le purifier?

— Mais qui es-tu donc? demanda Timasion tout interdit par ce qu'il venait d'entendre.

— Tu le sauras chez les Gymnosophistes. Pour l'instant, comme je ne puis parler sans sacrilège à un homme encore souillé de sang, dis à ce suppliant de me suivre, de conserver bon espoir et de s'arrêter à l'endroit où je m'arrêterai. Je le purifierai en me conformant aux rites expiatoires que nous ont enseignés Empédocle et Pythagore.

La caravane continua sa route et fit halte dès qu'elle trouva un point d'eau. Apollonius purifia le meurtrier et lui conseilla de regagner Memphis en se considérant désormais comme absous. Le lendemain, au lever du soleil, les sages se remirent en marche; ils arrivèrent avant midi chez les Gymnosophistes. Ces anachorètes habitaient, à peu de distance du Nil, qu'ils vénéraient comme un

dieu, sur une petite colline où s'élevait un mince bouquet d'arbres, sous l'ombrage desquels ils se réunissaient pour traiter les affaires de leur communauté. Naturistes et mystiques à la fois, ces solitaires, qui renonçaient à tout, étaient aussi nus que le sont les Athéniens qui s'exposent aux rayons du soleil; de là leur nom de *Gymnosophistes,* ou de *Sages nus.* Ne sentant le besoin ni de maisons, ni même de cabanes, ils vivaient en plein air et ne connaissaient d'autre toit que le ciel. Toutefois, pour les étrangers et les hôtes, ils avaient construit un petit portique où ils les hébergeaient.

Dès qu'il eut gravi cette colline, Apollonius se fit annoncer aux Gymnosophistes et demanda à s'entretenir avec eux. Sans refuser formellement de le recevoir, ces ascètes, prévenus contre lui, firent répondre que de graves soucis les retenaient présentement tout entiers, qu'ils viendraient lui parler lorsqu'ils auraient du loisir et qu'ils sauraient le caractère et l'objet de l'entrevue qui leur était demandée. Puis, engageant Apollonius et sa suite à s'établir sous le portique couvert, le messager des Gymnosophistes les pria d'accepter le traitement qu'ils réservaient à leurs hôtes. Le Tyanéen déclina cette offre : « A quoi bon, dit-il, s'abriter sous un endroit couvert? Le climat, s'il permet ici de vivre nu, doit me permettre aussi de dormir en plein air. Quant au motif de ma venue, les Indiens n'ont pas eu besoin de me le demander; ils le savaient. » Ayant ainsi parlé, Apollonius s'installa sous un arbre et se mit à répondre aux diverses questions que lui posaient ses disciples.

Pendant ce temps, Damis, étonné du mauvais accueil que son maître venait pour la première fois de recevoir, prit à part Timasion et lui dit :

— Tu connais, je crois, les Gymnosophistes? Peux-tu me dire en quoi surtout consiste leur sagesse?

— C'est une sagesse élevée et de grande étendue.

— Leur conduite envers nous n'a pourtant pas été très sage. Ne pas vouloir recevoir un dispensateur de sagesse tel que notre maître, me paraît en effet d'un orgueil insensé.

— Je n'ai pourtant, dans les deux fois que je suis venu les trouver, jamais eu l'occasion de constater que l'orgueil pouvait les dominer. Ils m'ont toujours paru modestes et pleins de bienveillance à l'égard de tous ceux qui venaient les visiter. Récemment encore, il y a cinquante jours environ, un certain Thrasybule, philosophe tout à fait ordinaire, s'est présenté chez eux, et il fut accueilli avec empressement.

— Quoi donc! Tu connais Thrasybule?

— Sans doute, puisque c'est dans ma barque qu'il redescendit le Nil.

— J'y suis! reprit Damis. Ce Thrasybule est un ami d'Euphrate, et mon maître doit être la victime de quelque fourberie.

— Mais quel nom porte ton maître? reprit Timasion. Je le lui ai demandé hier, et il m'a répondu que je le saurais, lorsque j'arriverais chez les Gymnosophistes.

— Mon maître se nomme Apollonius de Tyane.

— Tout s'éclaire à présent. En effet, comme Thrasybule redescendait le Nil, je l'ai interrogé sur le but de son voyage. Il m'a confessé qu'il arrivait de chez les Gymnosophistes, et que, mandaté par Euphrate, il était venu les mettre en garde contre Apollonius. Euphrate, ajouta-t-il, l'avait chargé de leur annoncer la prochaine venue du sage de Tyane, de les prévenir du désir qu'il avait de les confondre à l'aide d'arguments captieux, de les humilier et de leur montrer, en exaltant la sagesse indienne, l'infériorité de leur propre sagesse. Puisque je suis leur ami, je vais aller de ce pas m'informer si la froide réception que nous ont, contre leur habitude, ménagée les Gymnosophistes, n'est pas l'effet, comme je le suppose, de l'intrigue d'Euphrate.

Timasion se rendit donc chez les Gymnosophistes. Il revint vers le soir et annonça secrètement à Damis que les anachorètes, bien que remplis de préventions contre lui, viendraient demain trouver Apollonius. La soirée s'acheva en conversations ordinaires. Après un modeste repas, le Tyanéen et sa suite s'étendirent sur le sol et s'endormirent sous la garde et la bénédiction des astres

de la nuit. Au point du jour, comme Apollonius, après avoir adoré le Soleil, se livrait à sa méditation et recevait du ciel avertissements et conseils, il vit accourir et s'approcher de lui Nilus, le plus jeune des Gymnosophistes :

— Nous sommes à toi, s'écria l'envoyé après avoir salué Apollonius; nous t'attendons et nous serons heureux de te recevoir et de pouvoir enfin converser avec toi.

— Vous ferez bien, répondit Apollonius; car, de la mer jusqu'ici, j'ai fait un long voyage pour venir vous trouver.

En disant ces mots, Apollonius se leva, suivit Nilus et rencontra, non loin du portique, les Gymnosophistes qui s'avançaient vers lui. Après les saluts donnés et reçus :

— Où donc aura lieu, fit Apollonius, notre entretien?

— Dans ce bois, répondit Thespésion, le plus âgé et le chef de la communauté.

A pas lents et réglés, la troupe des sages gagna l'ombre des arbres et, sans tenir compte d'aucune préséance, s'assit en rond sur le sable. Thespésion alors prit la parole et dit :

— Apollonius, tu as assisté, nous le savons, aux jeux Pythiques et aux jeux Olympiques. Les Delphiens, dit-on, reçoivent leurs visiteurs avec un cortège de chanteurs et de joueurs de flûte et de cithare, leur offrent des spectacles tragiques ou comiques, et ne les convient qu'en tout dernier lieu aux combats du stade. A Olympie, par contre, ce sont surtout les exercices gymniques qui font l'agrément et le juste renom de ces jeux qu'institua le divin Héraklès. Les Indiens, comme les Delphiens, cherchent à attirer les spectateurs en flattant leurs yeux et leurs oreilles par de multiples séductions. Chez nous, comme à Olympie, il n'y a que des hommes nus. Ici, tu ne verras point la terre étendre sous nos corps un tapis de gazon; tu ne la surprendras pas en train de faire couler des sources de lait et des ruisseaux de miel. L'air ne nous soutient pas élevés au-dessus du sol. Mais nous nous faisons un lit du sol même de la terre, et nous vivons sur elle sans lui demander autre chose que notre nécessaire. Ne crois pas pour cela que nous soyons impuissants

à faire des prodiges. Tu vas toi-même en juger. — Arbre, s'écria Thespésion en montrant un ormeau qui était le troisième à partir de celui sous lequel avait lieu l'entretien, salue Apollonius!

L'arbre obéit, s'inclina et, d'une voix de femme, fit entendre ces mots : « Salut, sage Apollonius! »

Thespésion, explique Philostrate, accomplit ce prodige dans l'intention d'amoindrir, aux yeux d'Apollonius, le prestige de ces ascètes de l'Inde dont le Tyanéen ne cessait point de vanter, partout où il allait, la sagesse éclairée et le pouvoir magique. Reprenant ensuite la parole :

— La vérité, ajouta Thespésion, n'a pas besoin de prodiges pour se manifester. La véritable sagesse s'apprend à l'école de la simplicité; sa puissance s'affirme sans tapage et son rayonnement ne s'impose pas aux éclats du tonnerre. Tu connais l'allégorie d'Héraklès hésitant au croisement de deux routes. La Volupté et la Vertu se disputaient son âme. La première était parée de colliers et de fards, portait une robe de pourpre et des sandales d'or. La seconde se faisait une parure de son austérité; elle marchait nu-pieds et n'avait pour vêtement que ce qu'il faut à la femme pour garder la pudeur. Comme Héraklès, Apollonius, tu te trouves aujourd'hui ayant à choisir entre la sagesse indienne et la sagesse d'Egypte. L'une te dit qu'elle te préparera un doux lit de gazon, qu'elle a du lait pour ta soif et du miel pour ta faim, qu'elle te fournira au gré de tes désirs le nectar de l'ivresse et de l'exaltation, et que des tables chargées se présenteront d'elles-mêmes devant toi à l'heure du repas. L'autre affirme au contraire qu'il convient de coucher sur la dure, de vivre nu, de ne prendre ni plaisir ni goût à tout ce que l'effort ne t'aura point gagné, d'éviter l'ostentation et le faste, et de repousser loin de toi les visions et les songes qui font oublier la terre. Or donc, si tu choisis la Vertu, tu pourras te vanter d'avoir dompté plus de monstres et plus de bêtes fauves que n'en vainquit Héraklès. Mais, si tu préfères les artifices captieux des charlatans, tu seras vaincu par le premier venu des Gymnosophistes d'Egypte.

Ainsi parla Thespésion. Apollonius alors, après avoir loué l'aisance et la verve de son interlocuteur, prit la parole à son tour et lui dit :

— N'as-tu plus rien à dire?

— J'ai dit, répondit Thespésion, tout ce que j'avais à dire.

— Et tes compagnons, croient-ils devoir ajouter quelque chose à ce qu'ils viennent d'entendre?

— Tous ont parlé par ma bouche, répliqua Thespésion.

Apollonius, à ces mots, baissa les yeux, se recueillit un instant; puis, reprenant la parole, répondit en ces termes :

— Sages égyptiens, leur dit-il, sachez bien que, si je suis venu jusqu'ici, ce n'est point pour vous demander conseil sur le genre de vie que je dois préférer; mon choix est fait depuis longtemps. Je suis d'ailleurs, Thespésion excepté, plus âgé que vous tous, et je serais bien plutôt en état de vous donner des conseils sur le choix à faire entre les sagesses, si le vôtre aussi n'était point déjà fait. Pour moi, je n'ai point choisi qu'entre deux sagesses. La philosophie m'a mis en mesure de voir toutes les sectes défiler devant moi. Toutes me parurent belles sous un certain aspect, et toutes, en faisant valoir leurs charmes particuliers, cherchaient à m'attirer. Mais une seule, la philosophie du divin Pythagore, détermina mon choix. Modeste et silencieuse, elle se tenait discrètement à l'écart : « Jeune homme, disait-elle, je suis sans ostensible agrément et je ne me plais que dans l'austérité. Quand un adepte en effet s'engage sous ma loi, il retranche de sa table toute nourriture qui a eu souffle et vie, renonce au vin qui trouble le pur éclat de la sagesse sereine, et rejette les vêtements faits avec le poil et la laine des animaux. Ses chaussures sont en écorce d'arbre, et il dort comme il est, partout où il se trouve. Juge enfin de ma sévérité en apprenant que je suis la seule de toutes les écoles qui se soit fait une règle de condamner ses disciples au silence. Veux-tu savoir maintenant ce que tu gagneras à enchaîner ta langue pour me suivre? Tu obtiendras d'être juste et tempérant, de ne trouver per-

sonne digne d'envie, d'être redouté des tyrans au lieu de les craindre et de leur être asservi, et de te rendre plus agréable aux dieux, en leur offrant des sacrifices modiques, que ceux qui font à flots couler le sang des taureaux. En te purifiant, je te donnerai la science de l'avenir, j'éclaircirai tes yeux de telle façon que tu pourras reconnaître un dieu, distinguer un démon et dissiper sans peine les fantômes qui troublent ton imagination. » Telle est, sages d'Egypte, la vie que j'ai choisie. Et ce choix, inspiré par Pythagore, je m'en applaudis. Jamais je n'ai trahi mes engagements et jamais par eux je ne me suis vu trahi; car, en étant ce que doit être un pythagoricien, j'ai obtenu tout ce que m'avait promis cette philosophie. J'ai étudié les origines de toutes les sagesses, j'en ai pesé tous les principes, et il m'a semblé que tous les biens de l'esprit venaient de quelques hommes qui, ayant pris contact avec les choses divines, avaient su trouver dans la ferveur de l'âme et dans la nature de leur intelligence les sources mêmes de la philosophie. Je ne crois pas qu'il faille faire honneur de cette découverte aux seuls Athéniens. La sagesse est universelle; elle naît partout où se trouvent des hommes, et c'est pourquoi j'ai voulu la chercher partout où j'espérais qu'une tradition constante en conservait la lumière et la vie. Dans ma jeunesse, sachant qu'on vous attribuait des connaissances tout à fait merveilleuses, j'avais projeté de me rendre en Egypte. Mais mon initiateur m'en dissuada : « Il ne sied pas, me dit-il, de fréquenter le fils avant d'avoir fait la connaissance du père, car la sagesse égyptienne n'est que la fille de la sagesse de l'Inde. » Ces paroles me décidèrent à visiter en premier lieu les Indiens. Je me rendis donc chez eux, et je m'aperçus que leur philosophie était réglée sur les mêmes principes et s'inspirait du même souffle divin que celle que devait instaurer Pythagore. Là, j'ai vu des hommes qui vivent sur la terre, mais n'y habitent point, qui se défendent sans murailles et qui, ne possédant rien, possèdent cependant tout ce qu'on peut posséder. Si je vous parle par énigmes, la sagesse de Pythagore m'y autorise, car celui qui enseigna la loi du silence apprit aussi

à parler par énigmes. Vous-mêmes, vous avez autrefois, lorsqu'il vint en Egypte, encouragé Pythagore dans cette philosophie. Mais alors vous restiez fidèles à la sagesse de l'Inde, vous vous souveniez de vos origines et, au lieu de les critiquer, vous admiriez les sages du pays lointain d'où vous étiez venus. Lorsque je compare votre sagesse présente à celle des Indiens, vous me faites l'effet de ces vieux sorciers qui vont dans les étables guérir les animaux et qui veulent passer pour plus savants que ne le sont les devins qu'inspire la Pythie. Vous reprochez aux Indiens leurs tables chargées qui se meuvent d'elles-mêmes, leur faste et leur ostentation. Mais la terre qui nourrit les plus injustes des hommes doit-elle refuser aux plus justes sa libéralité? Et ceux qui marchent nu-pieds, portent besace et manteau et ceux qui, comme vous, vivent nus, n'est-ce pas d'une autre sorte de faste qu'ils cherchent à se parer, bien que leur extérieur soit ce qu'il y a de plus simple et de plus dépourvu de tout raffinement? Les dieux terrestres que vous adorez aiment les fosses et le sang qui les remplit. Mais les dieux célestes que les Indiens vénèrent ne se plaisent à rien de tout ce qui tient à la terre.

La majesté du langage d'Apollonius, la fermeté de ses affirmations firent grande impression sur les Gymnosophistes. Nilus, le plus jeune d'eux tous, fut à tel point saisi d'admiration qu'il s'élança vers le Tyanéen, lui prit la main et lui dit :

— Maître, je t'en supplie, rapporte-moi les entretiens que tu as eus avec les sages de l'Inde.

— A toi, répondit Apollonius, je veux bien ne rien dissimuler, car je sais que tu es docile et que ton âme est éprise de toutes les formes que revêt la sagesse. Mais à Thespésion et à tous ceux qui regardent comme des radotages les doctrines indiennes, je n'ai rien à dire de l'enseignement que m'ont donné les sages qui les expliquent.

— Eh quoi? interrompit Thespésion, si tu étais marchand et que tu nous apportasses des marchandises venant de ce pays, aurais-tu la prétention, sous prétexte

qu'elles viennent de l'Inde, de nous les faire accepter sur parole et sans nous permettre de les examiner?

— Je les laisserais examiner, répondit Apollonius, par tous ceux qui le désireraient. Mais si, à mon entrée au port, je rencontrais un homme qui méprisât ma cargaison, prétendît que je viens d'un pays qui ne produit rien de bon, et que je n'ai à bord que des objets sans valeur, et si, de plus, cet homme entraînait les autres dans son opinion, est-il, je te le demande, un marchand qui, à ma place, voulût jeter l'ancre et amarrer son vaisseau dans ce port? Tarderait-il à rehisser ses voiles, à reprendre le large et à porter ailleurs sa pacotille?

— Mais moi, s'écria Nilus, je veux avoir ma part des marchandises que tu viens nous livrer, et je suis même entièrement disposé à monter à ton bord et à prendre place parmi tes passagers.

— Apollonius, fit alors Thespésion qui voulait mettre fin à ces propos irritants, pardonne-nous! Si tu as été sensible à ce que je t'ai dit, nous avons été, nous aussi, touchés par les traits dont tu viens d'accabler la sagesse égyptienne.

— Les Indiens, Thespésion, reprit Apollonius qui avait flairé l'intervention d'un tiers, n'auraient jamais prêté l'oreille à un Euphrate. Ils auraient deviné ce que je te voulais. Euphrate a tenté, par un émissaire, de me desservir auprès de vous. Il a réussi, puisque je m'aperçois que vous m'avez pris en haine. Mais sachez bien que ceux qui écoutent les mauvais propos courent autant de risques que ceux qui les subissent. Ils font voir qu'ils aiment le mensonge, qu'ils sont légers, portés à l'envie et à la calomnie, car l'homme est ainsi fait qu'il est porté à faire ce qu'il est prêt à croire.

— Assez parlé d'Euphrate et de sujets médiocres, ajouta Thespésion. Essayons de nous réconcilier, et souvenons-nous qu'il appartient à la sagesse de clore les débats qui divisent les sages.

— Oui, mettons-nous à philosopher, affirma de son côté le sage de Tyane, car rien ne saurait mieux rétablir la concorde entre nous.

Apollonius alors, à la requête de Nilus, commença la relation détaillée de son voyage à Babylone et dans l'Inde. Son auditoire l'écouta avec l'attention la plus soutenue. A midi, l'entretien fut interrompu, car les Gymnosophistes, comme les Indiens, accomplissent à cette heure des rites religieux en l'honneur du Soleil. La prière fut suivie du repas. Nilus, avec des légumes, des pains et des gâteaux, vint trouver le sage Apollonius qui s'apprêtait avec ses compagnons à se restaurer sous le portique des hôtes :

— Voici, dit-il en l'abordant, les présents que les sages t'envoient. J'en réclame ma part, car je me considère comme ton invité.

— Sois le bienvenu, répondit Apollonius, ô toi le plus cher des présents que tu puisses apporter! Prends place avec nous, mange et régale-toi.

La collation finie, Nilus, reprenant la parole, découvrit ainsi le désir de son cœur :

— Jusqu'ici, j'ai servi dans les rangs des Gymnosophistes. Tant que j'ai cru voir en eux plus de sagesse que chez les autres hommes, je me suis attaché à leur règle de vie. Mais aujourd'hui que tu viens proposer et faire briller à mes yeux la sagesse de l'Inde, c'est sous tes ordres, ô sage Apollonius, que je veux m'enrôler!

— Puisque tu veux que je sois ton maître, dit en réponse le sage de Tyane, commence par me dire quels honoraires tu pourras me donner.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras. Demande seulement.

— Je te demande, Nilus, de garder pour toi le choix que tu viens de faire, et de ne pas chercher à entraîner après toi les Gymnosophistes; tu n'y parviendrais pas.

— Je t'obéirai. Mais combien de temps te proposes-tu de rester parmi eux?

— Je resterai autant de temps qu'il faut pour pénétrer leur sagesse. Cela fait, mon but est d'aller jusqu'aux sources du Nil, de voir ses cataractes et d'entendre leur bruit.

La journée se passa en colloques sur l'Inde. La nuit

venue, Apollonius et les siens s'étendirent sur le sol et se laissèrent saisir par le sommeil. Le jour suivant, réveillés dès l'aurore, ils se tournèrent vers l'orient et attendirent en priant le lever du soleil. Alors, accompagnés de Nilus, ils se rendirent auprès de Thespésion. Les saluts échangés, les sages s'assirent et renouèrent, à l'ombre du petit bois, leurs entretiens. Apollonius prit le premier la parole :

— Le bénéfice que nous avons retiré de nos conversations suffit à prouver qu'il ne faut point, entre sages, cacher la vérité. Je vous ai enseigné ce que j'ai pu apprendre et retenir de la sagesse de l'Inde. Parlez-moi en retour de votre propre sapience; je la répandrai sans cesse par le monde et vous y gagnerez d'être loués et connus. La première question que je vous poserai concernera les dieux. Pourquoi, dites-moi, avez-vous donné aux hommes de ce pays des images et des dieux si grotesquement ridicules? C'est à peine si l'on peut voir chez vous quelques figures divines qui soient raisonnables et qui conviennent à la nature des dieux. En voyant les autres, on dirait que vous adorez, non des dieux, mais des animaux dépourvus de raison et presque monstrueux.

— Comment donc, demanda Thespésion, les dieux chez vous sont-ils représentés?

— De la façon la plus belle, la plus respectueuse, la plus seyante à l'idée que nous nous en formons.

— Tu me parles du Zeus d'Olympie, de la Pallas d'Athènes, de l'Héra d'Argos, et des autres statues que vous considérez comme des chefs-d'œuvre?

— Je ne parle pas seulement de ces œuvres d'art; mais je dis que la statuaire de tous les pays a généralement su garder la bienséance qu'impose la majesté des dieux, tandis que vos sculpteurs semblent plutôt chercher à faire rire aux dépens des puissances divines qu'à les faire respecter.

— Est-ce que Phidias et votre Praxitèle sont montés au ciel pour faire poser les dieux et sculpter leurs statues d'après les maquettes qu'ils en ont rapportées?

— Ils n'ont pas eu besoin de s'élever si haut.

— Et par quel autre moyen sont-ils arrivés à façonner leurs images? Leur habileté a dû recourir à l'imitation?

— Non, ils n'ont rien imité. C'est l'imagination qui a conduit leurs mains, car l'imagination a une vertu créatrice bien plus considérable que l'imitation. L'imitation, en effet, ne peut représenter que ce qu'elle a vu; mais l'imagination représente même ce qu'elle n'a jamais vu et ne verra jamais. En figurant ce qu'elle se représente et en se reportant aux représentations déjà réalisées dans le monde des formes, elle inscrira dans l'ordre du créé des formes inconnues et chargées de pensées. Par contre, si tu ne fais qu'imiter un épervier, une chouette, un loup, un chat, tu auras beau proclamer que ces images représentent Hermès, Pallas ou Apollon, l'œil ne pourra pas s'empêcher d'y voir des animaux et d'amoindrir ainsi la dignité que nous devons aux dieux.

— Prends garde de nous juger avant de nous connaître. Si les Egyptiens ont pris le sage parti de ne tailler que des images symboliques ou allégoriques, c'est qu'ils n'ont jamais eu la prétention de croire que l'homme puisse représenter les dieux dans leur réalité.

— Chers amis, fit en souriant le sage Apollonius, vous avez excellemment profité de la sagesse des Egyptiens, puisqu'un chien, un ibis ou un bouc vous paraissent plus dignes que vous-mêmes de figurer les dieux! Quel respect, quelle crainte peuvent inspirer ces images? Les parjures, les impies et les sacrilèges peuvent-ils faire autrement que de les mépriser? Vous trouvez vos statues symboliques plus vénérables que les statues des Grecs? Mais les dieux égyptiens n'auraient-ils pas obtenu plus de vénération si vous les aviez traités d'une façon plus sage, plus recueillie et plus apte à libérer les âmes de l'animalité? Vous pouviez bâtir des temples, élever des autels, régler les rites et composer des prières, mais vous dispenser d'ériger des statues, laissant à ceux qui visitaient les dieux la faculté de se représenter sous telle ou telle forme la divinité qu'ils venaient adorer. L'esprit n'est-il pas capable de concevoir plus d'images que l'art n'est susceptible de pouvoir en créer?

— Il y a eu, répliqua Thespésion avec acrimonie, un Athénien, nommé Socrate, qui passait pour être comme nous un vieux fou. Il prenait les chiens, les oies et les platanes pour des divinités, et il jurait par elles.

— Socrate, reprit Apollonius, n'était pas un fou, mais un homme divin. S'il jurait par les chiens, les oies et les platanes, ce n'était pas qu'il les prît pour des divinités, mais pour éviter de jurer par les dieux.

A ce moment, Thespésion, comme un homme désireux de changer le sujet de la conversation, interrogea Apollonius sur les mœurs et les institutions des Lacédémoniens.

— La peine du fouet, lui demanda-t-il, se donne-t-elle en public?

— Parfaitement, dit le Tyanéen; et cet usage s'est maintenu en l'honneur d'Artémis et sur l'ordre des dieux.

— Ce sont, Apollonius, des dieux peu sages que ceux des Grecs, s'ils ont conseillé de punir du fouet et de châtier en public des hommes libres.

— Les oracles, Thespésion, ne leur ont pas commandé de fouetter, mais, suivant l'usage des Scythes, d'arroser de sang humain l'autel de la déesse. Les Lacédémoniens ont habilement interprété ce qu'il y avait de barbare dans cette injonction de répandre du sang; ils ont fait de la nécessité de ce sacrifice une épreuve d'endurance qui, sans ôter la vie à personne, permet de faire ce que veut la déesse et d'accoutumer en même temps les éphèbes à supporter sans se plaindre les coups de fouet. Mais laissons là Lycurgue et les Lacédémoniens; passons à un autre sujet et, si tu le veux bien, parlons de la justice.

— La bonne idée! répliqua Thespésion. Traitons donc de ce sujet, et commence, car tu dois le connaître, par nous exposer quel est sur la justice le sentiment des Indiens.

— Voici donc sur quelle donnée je les fis raisonner. Dans une vie antérieure, leur racontai-je, j'étais pilote et je dirigeais une nef lestée d'un précieux chargement. Des pirates vinrent et me promirent une forte somme, si

je voulais conduire mon bâtiment à un endroit où ils pourraient l'attaquer et facilement s'emparer de sa cargaison. Je feignis d'accepter. Mais, ayant repris la mer, je modifiai ma route et, passant loin d'eux, je pus les éviter et sauver mon navire. Tout fier de ma conduite, je croyais avoir fait un grand acte de justice.

— Et les Indiens furent-ils de ton avis?

— Ils se mirent à rire et me déclarèrent que ce n'est point être juste que de s'abstenir d'un acte d'injustice.

— Ils avaient raison, car on n'est point brave pour n'avoir point abandonné son poste, ni tempérant ou digne de louange pour s'être défendu de l'ivresse ou abstenu de toute action blâmable.

— Quel est donc l'homme juste, et à quels actes peut-on le reconnaître?

— L'exemple d'Aristide suffit à montrer quel homme, à mon avis, mérite le nom de juste ou d'injuste. Aristide, en effet, n'est-il pas cet Athénien qui, selon les récits des Grecs, chargé de parcourir les îles pour régler les tributs, n'en établit que de fort modérés et revint à Athènes avec le même manteau qu'il portait au départ?

— C'est lui-même, soutint Apollonius.

— Eh bien! supposons qu'à son retour des îles deux orateurs aient soumis au peuple deux décrets à voter pour récompenser l'intégrité de ce juste. L'un aurait proposé de le couronner en disant que non seulement Aristide ne s'était pas enrichi dans le maniement des deniers publics, mais que, né pauvre, il s'y était encore davantage appauvri. L'autre aurait légitimé sa motion en disant : *Considérant qu'Aristide n'a pas imposé aux alliés des tributs qui fussent au-dessus de leurs forces, mais qu'il les a fixés selon leurs ressources; considérant qu'il a maintenu les esprits en bonne amitié avec la République et qu'il s'est acquitté de sa tâche à la commune satisfaction de tous, le peuple ordonne qu'il soit couronné à cause de sa justice.* Ne crois-tu pas qu'Aristide se fût lui-même opposé au premier décret, attendu qu'il n'avait aucun droit à être couronné pour n'avoir pas fauté par injustice, mais que peut-être il eût approuvé le second

comme attestant le but qu'il s'était proposé? Ainsi donc, Apollonius, l'homme juste n'est pas celui qui ne commet point d'injustice; c'est celui qui fait par lui-même des actes justes et qui empêche les autres de se montrer injustes.

Le reste de l'entretien roula sur l'immortalité de l'âme, sur l'ordre éternel qui règne en la nature, et sur les lois qui régissent les Grecs. Avant de se quitter, Apollonius avertit les Gymnosophistes qu'il lui restait, par une visite aux saintes sources du Nil, à compléter son voyage en Ethiopie. « Va, lui répondit Thespésion, et sois heureux en cette nouvelle entreprise! Tu auras un bon guide en emmenant avec toi Timasion. » Sur ces paroles, le Tyanéen se retira, fit ses préparatifs et paisiblement s'endormit. Le lendemain, au lever du jour, sa caravane, augmentée de Nilus, se mit à suivre la route qui devait la conduire aux cataractes.

MARIO MEUNIER.

LES MAINS VIDES

—

Pluie. La rue s'enfonce dans l'ombre poisseuse que troue, de loin en loin, le rectangle jaune d'une devanture mal éclairée. Parfois, une porte bat; on aperçoit une de ces salles de bistros, enfoncées à moitié dans la terre, pleines d'hommes qui gesticulent, ouvrent des bouches noires. Les filles se rangent quand je passe, épaules rentrées, les mains glissées dans les manches; il est bien rare qu'elles m'accostent à présent; sans doute parce que j'ai l'air pressé.

Je ne peux souffrir ce quartier que je dois traverser chaque jour. J'aurais aimé un bureau du côté du parc Monceau; rentrer à pied par de grandes avenues désertes. Pour être franc, ce que j'aurais aimé, c'est pas de bureau du tout. Quand je préparais l'Ecole coloniale... J'aurais eu un bureau tout de même, dans la brousse. Partout où il y a un Français, il y a un bureau.

Fait-on jamais ce qu'on veut? D'ailleurs, lorsqu'il m'arrive de songer à mes actions, à mes désirs de ce temps-là, ils me paraissent étranges, et même étrangers, comme s'ils venaient, non de moi, mais d'un autre être qui m'habitait et qui heureusement m'a quitté. Au fond, c'est bien tourmentant, la jeunesse; il faut arriver à un certain âge pour connaître la paix.

Décidément, il n'y a que la misère et la crasse que la nuit n'étouffe pas. La ruine des façades se montre à nu, avec ses gerçures, ses boursouflures, se creuse, gagne, s'étend comme une maladie de peau. Sur le trottoir, une boue que rien ne semble devoir sécher; grossi, le ruisseau qu'obstrue, on ne sait pourquoi, un barrage de ser-

pillière, reflue sur la chaussée, gargouille, roule des pelures d'orange et des débris de lumières souillées.

La rue infléchit son cours, s'élargit; de l'embouchure commence à refluer une odeur de nourriture, des êtres me frôlent, dont je m'écarte malgré moi; mais ils n'y prennent pas garde. Que voient-ils, que sentent-ils d'ailleurs? Ils passent vite, ou à une allure exagérément traînante, le col relevé, un peu plus obliques quand ils me croisent; et leurs pieds qu'ils remorquent douloureusement ne font pourtant aucun bruit. Est-ce leur ventre creux qui les rend si légers? Ou bien leur dénuement total, évangélique, leur a-t-il fait des corps glorieux? On ne sait pas. Ce serait un soulagement pour ceux qui sentent leur cœur et qui font trois repas par jour.

Ce n'est qu'au prix d'un long détour que je puis éviter les Halles. Je ne manque pas de le faire, chaque fois que l'heure ne me presse pas trop et que le temps est tolérable. L'étalage d'un fruitier me plaît; il m'est indifférent de songer qu'il y a dans Paris des milliers de fruiteries, et je les imagine même les unes au bout des autres. Mais cet entassement de mangeaille dans un espace restreint, m'apparaît comme une chose tout à fait dégoûtante. Ce soir, je n'ai pas le loisir de m'attarder. Je vais traverser les Halles. M'y voici. Entre les charpentes de fer, dans l'ombre, de grands quartiers de viande luisent. Il y a des tas de légumes à même le sol. Autour, c'est la ronde silencieuse des affamés. Ils vont piétiner là toute la nuit, dans l'attente d'une corvée ou d'une poignée de détritus. Une silhouette s'effiloche, se dissout, laissant paraître un instant une étoile rouge qui m'attire. Je traverse la chaussée, et je m'arrête, un pied sur le rebord du trottoir. D'ici, on voit seulement, au-dessus du brasero, un cercle de mains coupées qu'un prodige tient suspendues. Des mains qui, au contact de la flamme, se détendent, s'amollissent, cessent d'être muettes. Ce qu'elles expriment est affreux. C'est avec ça que des hommes ont trituré la vie. Tout ce qu'ils ont voulu étreindre, rafler, façonner, a laissé sa marque dans ces rides que le feu creuse, au bout de ces doigts que la

chaleur dénoue. Je ne suis plus à l'âge de la pitié, — seulement à celui où l'on grogne contre les choses mal faites. Néanmoins, je m'approche. Les visages sont plus discrets, c'est un soulagement. Point de traces pathétiques; la maladie, la fatigue, des tares physiques. Sur ces masques figés, distendus, ni espoir, ni désespoir, pas même la résignation; pour se résigner, il faut se souvenir, savoir; encore moins la révolte. Seules ces mains ont une terrible mémoire des gestes qu'elles ont tentés; mais il y a longtemps que rien n'en remonte plus ni aux yeux ni au cœur.

L'odeur des loques mouillées qui fument m'oblige à retenir ma respiration; je suis gêné d'être là, et je n'ose pas m'en aller.

Je tripote dans ma poche de la monnaie, un paquet de tabac, de quoi me dégager, acheter le droit de repartir avec légèreté. Mais ils ne demandent rien. J'ai honte de mon pardessus et de mes gros gants. Pourtant, ils ne s'occupent pas de moi, ils n'ont même pas l'air de savoir que je suis là.

Je fais un pas en avant, alors un remous agite le groupe. D'abord, je ne comprends pas, mais il est impossible de douter de la chose inouïe : ils se reculent pour me faire une place. Gauchement je la prends.

Si on me voyait là? Je n'y pense pas. Ce sont toujours ces mains qui me fascinent; je vais de l'une à l'autre, je les épie, je les scrute. Soudain, mon regard bute; ce n'est pas croyable! Comment celles-ci ont-elles pu se glisser parmi les autres? Comme les autres, elles sont crevassées, durcies, blessées par de vieux trimards ou par le froid. Mais la peau seule est atteinte; elles découvrent on ne sait quelle tendresse intacte, et sous la corne, une blancheur qui a résisté.

Le beau jeu que l'imagination! Pour peu que je relève la tête, je vais trouver une pauvre face abrutie, des poils teigneux. J'abandonne les mains lentement, à regret, à la fois dans la crainte et dans l'espoir de la déception. Et c'est le choc. Les yeux qui me fixent descendent au fond de moi, remuent des choses enfouies, oubliées,

mortes. Dans un instant je vais les toucher, les reconnaître. Non, ce n'est pas possible. Allons! il m'est déjà arrivé d'être sur le point d'aborder quelqu'un pour moins qu'une ressemblance : un éclairage, un reflet. Je me répète tout cela, et déjà le mot a jailli :

— Toi!

L'homme dit simplement :

— Je croyais que tu ne voulais pas me reconnaître.

Une houle m'a soulevé. Je ne sais quoi, dont je n'ai pas l'habitude, m'empoigne, me secoue. Je vais à lui, je le prends aux épaules, je n'ai plus de voix :

— Viens! Allons, viens!

En l'entraînant, j'écrase des pieds, je bouscule un vieux qui m'injurie.



Maintenant, nous marchons côte à côte sans rien dire. Je regarde mon compagnon à la dérobée, timidement. Je suis encore trop bouleversé pour songer à prendre une attitude. La réalité est là, qui me saisit de toutes parts, et à laquelle j'essaye de m'habituer peu à peu. Ainsi, ce loqueteux, c'est Abel Verger. Puissance d'un nom! Celui-ci suffit à me faire refluer au cœur toute ma jeunesse. Les images qui se pressent devant mes yeux m'étourdissent; je cherche vainement à y mettre un ordre quelconque, puis je m'abandonne. Abel Verger!

Je revois un petit garçon penché sur un insecte bleu d'une espèce inconnue. Ils étaient entrés dans notre jardin, au travers d'une haie, l'un suivant l'autre, et, l'insecte ayant choisi pour asile provisoire une large feuille de rhubarbe, le petit garçon s'était assis là, les poings aux genoux, parfaitement indifférent au reste du monde et à moi-même, qui n'en était qu'une négligeable fraction. Pourtant, moins de deux minutes plus tard, nous galopions à travers les pampas des plans d'oseille, Abel métamorphosé en cheval sauvage que je poursuivais d'un lasso imaginaire. C'était ces mêmes oseilles que nous pillions pour les mâcher à loisir lorsque, couchés sur le toit du hangar, nous guettions des proies invisibles. Du

haut de ce même observatoire, j'interpellais les filles; mais c'était un jeu qu'Abel ne pouvait souffrir; quand il paraissait une jupe au bout de la route, il se tournait de l'autre côté avec brusquerie. Et quand par aventure la fille du charron, mes amours d'alors, le regardait d'une certaine façon en riant à travers ses cheveux, il rougissait avec une extrême violence, non d'irritation, mais de colère. Parfois, lorsque nos courses nous menaient loin, il lui arrivait de se coucher soudain au revers d'un talus, les bras en croix, comme privé de souffle.

Nous avions été mis au collège ensemble. Et plus tard...

Une gerbe d'eau me frappe au visage. Je viens d'entrer des deux pieds dans une flaque. Je m'aperçois que j'ai marché vite, qu'une subite allégresse a, malgré moi, soulevé mes membres, précipité mes mouvements. Mon excitation tombe; l'émotion de tout à l'heure persiste, mais elle n'est plus assez forte pour que l'étonnement d'un passant devant le couple inattendu que nous formons ne me cause de la gêne; je hâte le pas, cette fois avec intention. Et je songe malgré moi à l'accueil qui nous attend là-bas. Ces préoccupations mesquines m'irritent; je voudrais atteindre à ce qu'exige de moi le tragique de la rencontre, et je suis gros d'un espoir encore informe; il me semble qu'une partie de moi-même, qui s'était desséchée, reverdit, va mûrir, se détacher comme un fruit.

Ce trouble, cette fièvre, doivent être aussi de la joie; je saurai cela tout à l'heure.

Nous n'avons pas encore échangé de nouvelles paroles au moment où nous arrivons. Je pousse doucement devant moi mon compagnon qui a paru hésiter, et nous commençons de monter. Je ne peux détacher mes yeux des bas de pantalon effrangés, des godillots sans lacets qui laissent un peu de leur boue à chaque marche. Et c'est moi qui suis honteux, — honteux de cet escalier en faux-marbre qui ne m'avait jamais semblé laid. J'aurais voulu pousser devant Abel la barrière d'un jardin, marcher avec lui dans une allée craquante, parmi

des odeurs potagères. C'est une idée absurde; mais je me sens nerveux, je n'arrive pas à glisser ma clé qui heurte les bords de la serrure. La bonne nous ouvre.

— Est-ce que Madame est là?

— Non, Monsieur. Madame n'est pas encore rentrée.

Le soupir que je n'ai pu retenir reste suspendu; Abel s'est retourné brusquement; mais il ne m'entend pas, ne me voit pas : il regarde au travers de moi. J'ouvre la porte de mon bureau. Cette fois, c'est une chambre pauvre, avec des rayons de bois blanc ployant sous les livres, une chambre comme nous en avons eue, que je voudrais lui offrir. Il y a très peu de livres chez moi; que sont-ils devenus? Il ne voit toujours rien, s'assoit, fixe un point du tapis, interminablement. Je ne bouge pas. Il relève enfin les yeux, et nous nous regardons en face, avec je ne sais quelle curiosité désespérée.

Quels vont être les premiers mots? Il faut parler; je balbutie quelque chose comme : « Allons! tu es là! — C'est fini, maintenant. »

Qu'est-ce qui est fini? Je n'en sais rien, ni lui. Il ne répond pas. Je cherche; ma gorge est sèche.

Tout à coup, des deux doigts joints, il caresse sa tempe, le long de la veine. Un petit geste que je reconnaîtrais entre mille, qui, du fond de toutes ces années, est un signe, un appel. Je m'entends murmurer :

— Mon ami...

Et aussitôt qu'il est prononcé, qu'il résonne, le mot me devient étranger. J'ai le sentiment d'être un tiers, de surprendre et de tarir le confiant dialogue de deux hommes qui s'aimaient. Peut-être eût-il suffi d'un mouvement, mais il n'a pas bougé. Je sens ma lassitude.

Pourquoi s'attacher à une ombre, à un nom? Cet homme qui est là s'est peut-être appelé Abel Verger, mais qu'a-t-il gardé du sauvage enfant, de l'adolescent crispé que j'ai connu?

Je ne suis pas en paix avec moi-même. Je sais trop que, si je l'avais trouvé vêtu comme moi, — oui cela seulement, — ces pensées ne me viendraient pas, et que je ne suis si clairvoyant que parce qu'il est misérable.

Je me détourne pour lui laisser dévorer sans contrainte la collation qu'on lui apporte. Pourtant, l'attirance est trop forte, et mon regard revient, aimanté.

Il mange des fruits. Les domestiques ne savent pas donner des fruits à un homme qui crève de faim! Abel! Ce nom de victime me semble excuser le sort. Le verger même ne manque pas. Mon esprit, que je ne peux fixer, s'amuse. Et, née de cette rencontre, — le nom et les pommes rouges, — une image se forme, prend couleur et mouvement, se déroule comme un film. Ces pentes, couvertes d'arbres ronds, dont les branches chargées craquaient, où les ai-je vues?

— Ce sont les premières depuis Clères.

Il vient de parler d'une voix nette, posée, qui me fait tressaillir. Il tient la pomme entamée, juteuse, à la hauteur de la bouche; et tout lui donne cet air joyeux, étonné, de l'enfant qui mord dans un fruit. Chez lui aussi, le geste signifie autre chose que : manger.

Il répète :

— Oui, depuis Clères, vingt-cinq ans ou trente.

Le bras balaye la réponse avant qu'elle vienne, comme une chose inutile. D'ailleurs, je ne l'aurais pas faite; ma pensée voyage. Les arbres, c'était là. Clères! Ainsi, parallèlement, nous remontions le même courant, nous accordions nos souvenirs.

Je me rapproche, je me penche :

— Mais enfin... Depuis? Comment en es-tu venu là? Qu'as-tu fait?

Il me semble que je mets dans cette question, celle que je n'osais poser, moins de tendresse et de pitié que d'âpre impatience. Mais lui n'y prend pas garde. Il a son expression ingénue, éblouie, qui le rajeunit de toutes ces années :

— J'ai continué.

La réponse me surprend, me trouble. Mais je n'ai pas un geste à faire, un mot à prononcer; la confidence a trouvé sa pente, et coule toute seule, comme une source.

— Tu te souviens, — Clères? La terrasse d'où les ver-

gers dévalaient jusqu'au ruisseau. Nos dernières vacances. Moi, ces trois mois ont orienté ma vie, ont été et sont toujours sa lumière. C'est bête, hein? La lumière de la vie? A force d'avoir été dites à tort et à travers par n'importe qui, les paroles vraies, profondes, se sont abîmées. Et puis nous n'avions pas cette fausse pudeur des mots. Est-ce que les enfants d'aujourd'hui n'osent plus donner leur nom aux choses ? Tous les hommes que je côtoie sont vieux. Mais les enfants?

» Peut-être me trompé-je; peut-être n'ai-je pas été cet enfant privilégié. Mon destin a été si illuminé qu'il ne reste dans le passé aucune zone d'ombre. Même avant qu'elle ait paru, c'est à cette lumière que j'aperçois ma vie tout entière. Tu en es toi-même éclairé durant un instant. Ton jardin fut la partie la plus familière de notre domaine visible que hantait tout un peuple imaginaire. Certes, il y eut bien des arrachements, bien des abandons, aux environs de la douzième année, mais point de rupture. Nous gardions un pied dans notre ancien monde; puis nous avons grandi ensemble, travaillé ensemble, partagé les dégoûts et les joies, et les exaltantes découvertes. Pourtant, nous nous sommes détachés complètement, et je ne t'aurais pas suivi ce soir, si...

» Est-ce par toi que j'ai connu Thérèse?... c'est étrange comme tout ce qui précède, entoure l'amour, nous demeure confus. Et de l'amour lui-même, rien ne nous échappe.

» La première fois que je l'ai vue, elle était de profil, à contre-jour. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. Mes jambes étaient fauchées aux genoux, mes tempes moites; je sentais la chaleur de mon sang. Cela a duré une seconde peut-être; mais le temps était arrêté. Je prononçais des paroles, je faisais des gestes ordinaires, mais le vertige ne se dissipait pas. Quelque chose de douloureux, d'angoissant, dans quoi on voudrait s'enfoncer, se perdre.

» Depuis, il m'a suffi de songer à ce petit salon rococo qui donnait sur le Luxembourg, pour retrouver le profil

contre la vitre aux arbres d'or, et ce trouble, cette souffrance ravissante. Non, — pas toujours le profil; la fenêtre où il s'appuyait s'obscurcit. Tout à l'heure, je t'expliquerai. Mais il faut que tu saches comme je l'ai aimée. Je crois que jamais tu ne t'en es aperçu.

» Je n'étais pas ce qu'on appelle un garçon passionné; encore moins un sentimental. Assez rogue avec les femmes, tu te souviens? Pas un timide non plus, ni un refoulé, comme on dirait aujourd'hui. Tout cela, à présent manque de clarté. Sans doute parce que je ne m'en suis jamais expliqué avec moi-même. Je n'ai que la mémoire, pour ainsi dire, physique, de certaines défenses, de crispations, de repliements.

» Peut-être toi qui assistais de l'extérieur à ces mouvements les as-tu mieux pénétrés. Enfin, je n'étais pas sollicité. Je trouvais même les égarements du cœur ou des sens, chez les autres, assez risibles.

» Et je les ai soudain trouvés, pitoyables, quand je suis sorti de ce ridicule petit salon bouton-d'or où j'avais rencontré Thérèse. Elle n'avait pourtant fait que lever sur moi un regard distrait, et nous n'avions pas échangé dix paroles. Mais qu'importe ce qu'elle me donnait; j'avais tout pris d'elle, malgré elle, et je le possède encore.

» Je parle aujourd'hui avec un recul que je n'avais pas alors; les révélations n'ont point cette merveilleuse évidence dont on les pare à distance. Elles se font lentement, parmi les tourments.

» Les jours qui suivirent cette première rencontre, je connus une légèreté de l'esprit et du corps qui me rendait tout travail étonnamment facile. Je relus des notes vieilles de trois mois, et tout ce qui m'avait fatigué, rebuté, s'éclaira soudain, m'apparut dans une telle simplicité, une telle vérité, que j'en étais comme grisé.

» Je me mis à la besogne avec une ardeur excessive et, semblait-il, pour jouir de ma lucidité. Puis l'excitation tomba, me laissant distrait, ennuyé, avec le sentiment d'un vide inexplicable; je parlais à peine, je ne mangeais plus. « Voilà un garçon qui va tomber malade, dit ma

mère. Cette façon aussi de travailler par à-coups!... »

» C'est dans le salon de ma mère, justement, que je revis Thérèse, la semaine d'après. Ce salon était un lieu où je ne me rendais pas volontiers. Je n'aimais pas les amies de ma mère. Bien qu'elles fussent presque toutes plus jeunes qu'elle, et qu'il y eût par conséquent entre nous parfois dix années à peine, elles affectaient de me traiter en enfant, parfois d'une façon cruelle; et elles fixaient sur moi de pesants regards quand elles croyaient que je ne les voyais point.

» Je savais que Thérèse était là, mais je me contraignis à ne pas la regarder d'abord; je la saluai la dernière, comme je le devais, et je le fis avec une froideur qui m'étonna moi-même. Puis j'allai m'asseoir dans un coin où je m'étais établi une manière de retraite, je m'enfonçai au milieu des coussins et je pris un livre, fort insolemment.

» Ma mère soupira. Ces manières qu'on pouvait excuser à la campagne, chez un garçon de quatorze ans un peu braque, — et que d'ailleurs à cette époque elle ne tolérait pas — étaient vraiment indécentes dans un appartement parisien, et de la part d'un homme somme toute.

» A un certain moment, le nom de Mozart voltigea. Je dressai l'oreille. « C'est à Pleyel, n'est-ce pas? » disait quelqu'un. La voix de Thérèse répondit : « Oui, j'aurais tant voulu y aller? » — Je revois ce qui se passa alors comme si c'était à l'instant.

» Je rejetai mon livre, je m'avançai au milieu de la pièce, et je dis sans regarder personne : — Justement j'ai une carte. Si vous voulez m'accompagner, Mademoiselle?

» Une sotte eût rougi, hésité, refusé. Thérèse accepta, fort paisiblement. Ma mère me considéra avec surprise. Comme je retournais dans mon coin je l'entendis qui demandait à Thérèse de bien vouloir se mettre au piano. C'était une politesse qu'on faisait aux jeunes filles dans ce temps-là. Je sortis avec brusquerie avant qu'elle eût posé les mains sur le clavier.

» Une demi-heure après, quand je revins rôder du côté de la porte, presque tout le monde était debout. Je restai dans l'antichambre, j'aidai à remettre les manteaux, et je comptai férocement sur certaines nuques des plis encore imperceptibles et qui n'y étaient point la dernière fois. Je me trouvai à côté de Thérèse.

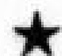
» — Pourquoi, demanda-t-elle, êtes-vous sorti tout à l'heure?

» —Parce que, répondis-je avec fureur, je ne peux supporter de vous voir faire quelque chose médiocrement.

» Aussitôt je me sentis les tempes moites; comment pouvais-je être aussi grossier? Elle ne me le pardonnerait point.

» Peut-être qu'en me mettant à genoux... Ce désir d'humiliation me donna la force de relever les yeux; mais son visage n'avait pas changé, sinon qu'il s'était encore adouci, et elle fixait distraitement quelque chose pardessus mon épaule.

— Eh! bien, dit-elle, à vendredi! C'est entendu.



» Le soir, je courus à la salle Pleyel louer des places. Je n'avais jamais eu de carte, naturellement. Rarement j'ai connu une pareille angoisse : si je ne trouvais plus de fauteuils! Je les aurais payés avec tout l'argent du monde, l'argent que je ne possédais point. Mais on ne me demanda que le prix ordinaire.

» Je me retrouve, assis à la gauche de Thérèse, réfugié dans l'angle opposé du fauteuil, le corps de guingois, pour ne point risquer de m'appuyer sur l'accoudoir qui nous séparait, tant je redoutais de toucher son bras. Après, il y a un vide que je ne puis combler ni par des mots, ni par des sons. J'ai toujours été fort ignorant de la musique; j'y étais sensible d'une façon immédiate, et pour ainsi dire animale. Je ne saurais où replacer le passage qui m'arracha à moi-même; cette flûte qui s'élançait, bondissait, allait jusqu'au bout de son souffle, retombait et s'élevait à nouveau comme une respiration,

et tentait de convaincre, d'entraîner une harpe insaisissable.

» J'éprouvais la nécessité de continuer avec Thérèse ce dialogue. Et je revis le profil du premier jour, mais animé, les narines gonflées, les lèvres entr'ouvertes, anxieux, tendu, comme dans une attente amoureuse. Alors, j'éprouvai je ne sais quelle jalousie, — oui, le sentiment d'être frustré, — je lui parlais presque à voix haute, assez impérieusement pour l'obliger à tourner la tête. J'aurais voulu être mêlé à cette joie, qu'une parcelle en tombât sur moi.

» Mais elle fit un signe vague, se pencha un peu plus en avant. Dans cet instant, je détestai Mozart, la musique, tout ce qui dans le monde était assez beau et assez fort pour me la ravir.

» Une fois dehors, nous marchâmes un moment en silence. J'évitais de la regarder. Quand je le fis, je m'aperçus qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

» — Quoi! murmurai-je, cette musique vous émeut à ce point.

» Elle tarda un peu à répondre.

» — Oui, dit-elle enfin. Mais c'est autre chose.

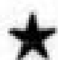
» Elle me saisit le bras :

» — Je pense qu'un jour, bientôt, je serai dépouillée.

» — Comment cela? fis-je, alarmé.

» — Oh! c'est tout simple. Je n'aurai plus le désir de venir là, j'oublierai ce chemin. Je serai, moi aussi, un être pauvre. Et je ne le saurai même pas.

» Comme je me suis révolté, alors! Mais cette parole m'avait frappé, et elle m'est revenue depuis, chaque fois que j'ai rencontré des hommes qui se croyaient riches et qui étaient si dénués que j'en avais honte.



» Les concerts nous revirent ensemble, et les expositions surtout. Je restais des semaines parfois sans voir Thérèse; puis elle me faisait signe. En sortant d'entendre *l'Après-midi d'un faune*, je la conduisais voir des toiles

de Roussel; et, à la tombée du jour, nous nous promenions dans les jardins. Puis nous retournions rue La Boétie ou sur la rive gauche. Je mettais alors une passion véritable à l'initier à une certaine peinture, à lui faire pénétrer les arcanes décoratifs de Matisse, à habituer son œil aux Van Gogh tout marqués par le feu, à lui découvrir le mystère éclatant de Gauguin, qui troublait alors Mallarmé.

» J'éprouvais une joie amère à éveiller en elle ces émotions rebelles dont elle ne me rendait presque rien, qui, une fois passées à travers elle, et bien qu'elles fussent sorties de moi, ne me touchaient plus que de reflets.

» Ma présence lui causait un plaisir visible, et qui était si naturel qu'elle ne songeait point à le cacher. Mais ses gentillesses, sa confiance, étaient si peu à la mesure des tumultes qui m'agitaient que son affection n'était guère pour moi — et j'étais injuste — qu'une nuance de l'indifférence.

» J'en souffrais, mais déjà toute souffrance m'était bonne. Je ne disais rien à Thérèse. J'avais trop le sentiment d'être emporté à une vitesse qui l'eût essoufflée. Déjà pourtant, elle montrait plus d'abandon, elle avait des élans qui me bouleversaient. Et j'attendais le miracle qui la ferait me rejoindre sans effort. Mon amour était si absolument l'amour que je ne m'étonnais pas de l'explosion de joie charnelle, si nouvelle pour moi. Je ne m'arrêtai pas davantage à ce que Thérèse était une jeune fille, aux conventions, aux hypocrisies. Rien ne nous était impur. Et comment cela eût-il pu l'être? Sous une telle flamme? Seuls, je crois, les êtres très religieux sont en état de connaître cette brûlure qui ne peut laisser après elle que de la cendre.

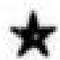
» Peut-être, néanmoins, aurais-je pu entraîner Thérèse; j'ai même la certitude que si j'avais parlé, agi à ce moment...

» Le temps, cependant avait passé, — trop de temps. C'était l'époque où je cessai d'habiter avec ma mère, sans qu'elle en montrât un très vif chagrin. Je commen-

çais de mener, tu t'en souviens, cette vie détachée, insouciante (si on l'entend des soucis matériels), non par paresse, mais par une invincible répugnance à entrer dans la bousculade qui vous attend au sortir de la jeunesse. Je ne prenais plus guère d'inscriptions, je crois, que pour justifier d'études qui éloignaient de moi l'odieuse perspective de la caserne.

» Thérèse demeurait mon amie. J'avais cédé à l'habitude de cette amitié tendre, et toi qui n'existais plus, tu as repris une réalité à mes yeux. Désormais tu t'es mêlé à notre intimité, tu as eu ta part de tout. De plus en plus souvent, nous nous retrouvions dans la chambre où tu enfermais tes livres. Il y en avait des piles à terre qu'il fallait enjamber, et d'autres piles qu'on devait enlever des sièges pour s'asseoir. Nous étouffions un peu de nous trouver au centre d'amitiés si denses. Les livres les plus légers tombaient au fond, et les plus lourds remontaient sans cesse à la surface. Nous causions jusqu'à ce que l'un de nous en prît un; parfois nous nous rapprochions; alors commençaient des lectures à trois voix. Nous venions de découvrir les *Nourritures* :

Non point la sympathie, Nathanaël, l'amour. Tu comprends que ce n'est pas la même chose... Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes, — Nathanaël, je te parlerai des attentes... — Pour bien des choses délicieuses, Nathanaël, je me suis usé d'amour.



» Nos deux familles passaient souvent leurs vacances ensemble; cette année-là, celle de Thérèse se joignit à elles.

» Quels furent ceux qui choisirent Clères? Je n'y avais nulle attache. Et c'est là que je devais connaître mes heures les plus poignantes et les plus douces.

» Peu importait du reste le sol où je me replantais; il ne me fallait qu'une terre, la première venue, et j'y refleurissais. Je dépouillais la gaucherie qui ne me quittait jamais à la ville, je me sentais hardi, libre; je re-

trouvais et saluais, comme des parties de moi-même, une odeur de fruits sauvages ou d'herbes chaudes, un cri d'insecte, le chemin familier au bord duquel s'obstinent à croître la folle avoine et le fenouil.

» Toutes ces choses, je les ai aussi offertes à Thérèse. Et, comment dire? elles nous rajeunissaient. Pendant nos promenades, il y avait entre nous des silences et des paroles suspendues, comme aux premiers jours d'une rencontre, mais que même dans les premiers jours de la nôtre je n'avais, hélas! jamais sentis. Un matin, alors que nous suivions la lisière d'un champ de blé vert, j'ai eu, une minute entière, le vertige du bonheur. Il me semblait, j'étais sûr qu'en étendant la main...

» Par quoi ai-je été retenu? Est-ce par ce même sentiment qui a fait que jamais je n'ai pu cueillir un très beau fruit? Cueillir un fruit, c'est rompre, forcer, déchirer. Il faut attendre qu'il se détache, être là pour le recevoir. Cela exige une veille incessante, des soins persévérants, de l'amour. Mais ce n'est pas assez, ce n'est jamais assez. On est vaincu par la distraction d'une seconde, et par ceux pour qui une déchirure est une victoire.

» Comment peut-on oser? Là aussi, sans doute, j'ai manqué d'ambition. C'est, te rappelles-tu, un reproche qu'on m'a toujours fait. Quand j'étais enfant, je passais le meilleur de mes jours dans un atelier de menuisier, des copeaux jusqu'aux genoux, mais c'était une vocation indécente. Car elle m'a tenu au cœur, bien après l'âge où l'on souhaite communément de devenir garçon de recettes ou conducteur d'omnibus. Evidemment, on ne peut pas avoir l'ambition de finir menuisier. C'est pourtant un métier qui a une bonne odeur.

» Peu de jours après cette matinée, tu nous rejoignis. Tu avais été retenu par je ne sais quel concours, passé brillamment. On alla te chercher à la gare; tu sautas du train en levant un bras; tu avais un costume neuf, une valise en cuir de porc, et sur toi l'impalpable parure dont vous vêt le succès, quel qu'il soit. Tu étais vraiment beau, à ce moment-là.

» Il semblait désormais que tout dût nous séparer. Or, je retrouvai au contraire avec ravissement notre accord ancien, né autrefois dans le jardin de ton oncle.

» Un carré de jeunes artichauts, une pimprenelle, le rire haletant d'une servante portant un seau débordant, ce baliveau de saule qui depuis quinze ans attendait que nous le métamorphosions en arbalète, tout nous faisait complices et nous restituait le langage d'un monde où seuls nous avions accès. Thérèse elle-même en était exclue. Par un singulier retour des choses, elle se retrouva soudain en dehors de nous, de l'autre côté d'une invisible frontière. Elle se tint elle-même à l'écart, parfois ostensiblement, et elle me montra une particulière froideur.

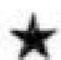
» Cette froideur persista, bien après que toi et moi fûmes redevenus étrangers.

» Ce soir pourtant où l'on a allumé de grands feux sur les collines, Thérèse a partagé avec moi une poignée de cerises, de telle façon que j'ai pu me croire aimé.

» Ne l'ai-je pas été? Qui pourrait le dire? Elle la dernière, sans doute. Je n'en ai pas eu la certitude, même quand elle t'a choisi.

» C'est toi qui m'as appris vos fiançailles. Pendant que tu parlais, Thérèse accommodait sous les arbres une laitue à la crème. Je revois dans l'ombre naissante les manches roulées très haut sur ses bras nus, ses bras duvetés.

» Et c'est un peu plus tard que j'ai surpris ce regard qu'elle te dérobait, à son insu. C'est ce regard que doivent avoir ceux qui quittent leur pays sans retour. Mais ils le quittent.



» Je suis parti. J'ai donné un prétexte quelconque. Avez-vous soupçonné la vérité? Elle, peut-être. Et je n'en suis pas sûr. Je n'ai point éprouvé de désespoir violent que je n'aurais pu cacher. Simplement un vide total, irrémédiable. C'est cela : j'étais une chose vide que Thérèse rejetait de sa vie, de la vie.

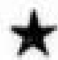
» Vous n'avez fait, par la suite, aucune tentative sé-

rieuse pour me revoir, me retrouver. Vous avez cru à ce voyage que j'ai inventé; j'ai reçu quelques lettres auxquelles je n'ai pas répondu, et pour vous, je me suis évanoui. Sans doute, je suis devenu dans ta mémoire un camarade de jeunesse qui n'avait pas dû réussir, dans la sienne une relation agréable qu'on a « perdue de vue » comme on dit.

» Perdu, je l'étais. Un abandonné que rien ni personne ne possède.

» Je n'ai guère essayé de travailler; j'ai mangé, j'ai dormi. Il y a eu aussi la guerre. On m'a réformé. Quatre ans j'ai gratté du papier à Bourges. Et puis, un moment est arrivé où tout était difficile. Comment je suis venu à la rue, par où je suis passé, je ne le dirai pas : je n'en sais rien.

» Maintenant, je suis heureux. Quand je couche sur les marches du métro, avec les autres, je sais qu'ils sont là par vice, par paresse, par malchance, tandis que j'y suis, moi, à cause d'un grand amour qui me chauffe là-dedans, qui me chauffe... »



Il parle encore. Je ne l'entends plus. J'essaye en vain de reprendre contact avec quelque chose de réel. C'est la même impression pénible que j'ai déjà éprouvée quand, à demi-réveillé, je voulais me dégager d'un rêve sans y parvenir tout à fait.

Le monologue se renoue :

— Seulement, si on garde intacts, vivants tous les souvenirs, et chaudes les joies, il y a quelque chose contre quoi on ne peut rien. Depuis des années déjà, chaque matin, son visage se trouble un peu plus. Longtemps je me suis accroché au profil qui, lui aussi, se défait.

» Il n'y a que le cadre qui ne bouge point; par une dérision singulière, je revois le gland du rideau si nettement que je le saisirais avec la main.

» Les rideaux pourtant ont quitté la fenêtre ouvrant sur le Luxembourg. Je passe quelquefois par là. La vitre

est probablement la même. Rien n'est durable comme une vitre. Surtout, il y a, de l'autre côté des grilles, un orme que je reconnaîtrai, le jour du jugement, entre les arbres morts.

» Oui, seule vraiment, l'image m'échappe. J'essaie de la recréer, mais je ne suis plus sûr que ce soit elle. Ce n'est pas pour toi... Je ne suis revenu qu'avec l'espoir de retrouver, pour ce qui me reste à vivre, la jeune fille que j'aime, la jeune fille odorante de Clères... »

Cette fois il se tait. Le silence entre nous se creuse, plus profondément que tout à l'heure.

Parler m'est, de nouveau, un effort qui me rebute; je murmure :

— Voyons! le temps a passé... Nous avons changé! Trente ans, songe : trente ans!

A mesure que je prononce ces mots si raisonnables, j'éprouve une vague honte, comme si c'était moi qui dirait des paroles absurdes et misérables. Il ne paraît pas m'entendre. Dans l'instant, la première phrase qu'il m'a dite me revient : « Je croyais que tu ne voulais pas me reconnaître. » Pas une seconde il n'a pensé que ç'aurait pu être involontaire, que tout s'opposait à ce que nous nous reconnaissions.

Avec une soudaineté qui me blesse, le rêve prend corps. C'est un moment de lucidité affreuse. Tout ce qui me paraissait folie, imagination, chimère, retrouve sa place, sa réalité, rentre dans la vie, — devient toute la vie. Oui, tout cela, je l'avais connu, éprouvé, ces richesses j'en avais eu les mains remplies; les années, peu à peu, m'en avaient dépouillé à mon insu; j'étais calme, tranquille; et il fallait que je rencontre ce témoin pour me remettre en face de cela qui était simplement ma jeunesse. Lui, par un miracle incroyable, l'avait gardée. Vieillir, ce n'est rien, parce que tout vieillit avec soi.

Là, c'était comme si j'avais devant moi Abel avec son visage de vingt ans.

J'essaie de me raccrocher; je me répète rageusement : Un clochard! — Mais la veste en loques et qui pue, les

joues creuses mangées de poils, tout disparaît, s'efface, cède à mon amertume.

Maintenant que je sais, je devrais le renvoyer, le chasser au besoin, par charité. Je ne bouge pas. Je voudrais... Je n'ose m'appesantir sur ce que je voudrais.

Il a cet air qu'on voit aux êtres de sa sorte, ce regard non pas vide, mais comme tourné au dedans. Certainement, il ignore ma présence. Je ne le quitte pas des yeux; il m'agace; je sens croître mon exaspération. Qu'il s'en aille! Qu'est-ce qui me retient? — Du bout de son soulier, il s'est mis à suivre l'arabesque d'une des fleurs du tapis. Il relève la tête :

— Ah! — Je ne veux pas qu'elle sache, hein? Oui, tu diras... Trouve! Après, je filerai.

Il ajoute aussitôt :

— L'ombre est suffisante dans ce coin.

Je hausse les épaules; une phrase me vient aux lèvres; mais il tend vers moi un visage si anxieux que je me détourne. Qu'est-ce que j'ai, là, au fond de moi? Je crois d'abord de bonne foi que c'est de la pitié. Non, — autre chose de mauvais qui me cloue, alors que je devrais crier, le secouer.

Serait-ce que j'attends?... Et quoi?

Je passe derrière mon bureau, je tousse, ouvre et ferme un étui à cigarettes. Je m'aperçois que ce sont les gestes qu'on fait au théâtre pour meubler les silences. Oui, c'est bien une attente. Après, je serai soulagé, dénoué. Je suis à ce point suspendu que j'entends ma respiration, la sienne aussi; elle me gêne. Machinalement, je la suis, je retiens ou précipite mon souffle pour l'accorder au sien; j'y parviens une seconde, puis c'est à recommencer. Je respire plus vite que lui.

Cette expiration ne s'achève pas. Seul, j'ai entendu le bruit de la clé. Le sang me bat aux tempes. A présent je voudrais retarder, empêcher ce qui va arriver. Le faire partir, l'obliger à fuir! Mais par où?

La poignée s'abaisse; la porte tourne. Elle met à s'ouvrir un temps infini. Il me semble que la pièce recule,

que ce qui va se passer se détache de moi; je ne suis plus que spectateur.

— Ah! Tu es là.

Elle reste sur le seuil, pendant que la bonne l'aide à enlever son manteau.

Cette femme qui est la mienne, je ne l'avais jamais regardée avec une telle clairvoyance. Le corps est épais, déformé, malgré les gaines. Elle est encore essoufflée par la montée. Sous le chapeau qui lui dégage cruellement les tempes, tous les traits, toutes les lignes sont tirés vers le bas. Et ces plis corrodés en pleine chair, ces plis qui cernent le cou, de l'oreille au double menton, et détachent le visage trop fardé comme un masque!

Et tout cela ne serait rien. Non, vraiment cela ne serait rien. Qu'y a-t-il d'autre?

Elle non plus n'a pas voulu vieillir; mais elle n'a pas su, pas pu... Lui ai-je porté secours?

Elle n'est plus seule. A côté d'elle se tient une ombre. L'apparition de cette jeune fille au front lisse qui gonfle le buste et rit, me déchire.

Avant d'entrer, elle frappe le parquet du talon!

— C'est pire que dans la rue, ici, on patauge dans la boue! Elle fait un pas, aperçoit l'homme qui s'est soulevé. Elle a un mouvement de recul, une expression de saisissement puis de colère, cherche mon regard, hésite une seconde et tire brusquement la porte sur elle.

C'est fini. Lui est debout. Je le vois de dos, il étend la main comme pour chercher un appui, — sa main que j'avais seule reconnue, soudain tachée, flétrie, et qui rampe le long de la porte; il vacille un peu, trouve la poignée, s'en va.

Des minutes passent. Dans l'escalier, j'entends un pas qui n'en finit pas de descendre. Et lourd!

La fenêtre m'attire. J'essuie la buée sur la vitre. Des passants. Une fille. Que c'est long! — Le voilà. Comme il est courbé, comme il traîne! Je n'avais pas remarqué cette épaule déjetée, écrasée par quel poids?

Il n'est plus qu'un clochard pareil aux autres, à cause de moi. Je me sens aussi misérable que lui. N'est-ce

pas cette égalité que j'ai souhaitée, voulue? Ah! pourquoi, en face de lui qui n'avait rien, me suis-je senti dépossédé! Pourquoi m'a-t-il désigné mes mains vides?

Il n'est plus qu'une ombre dans le brouillard; et il me semble que cette ombre m'appartient.

La porte s'ouvre :

— Peux-tu me dire ce que c'était que ça?

La jeune fille odorante de Clères. Je voudrais bien sourire. Je ne me retourne pas; là-bas, ce n'est presque plus lui, c'est moi que je vois.

— Un pauvre homme.

YVES FLORENNE.

LE FOU SENSÉ

(FRAGMENTS)

—

A Germaine Tailleferre,
musicienne de cette comédie lyrique.

CHANSON DE LA MAROTTE

Ding! ding! ding!
Cling! cling! cling!
La terre tourne,
Tourne, tourne,
Sur l'index de son Créateur.
Il suffit d'une chiquenaude
Du Grand Jongleur
Qui baguenaude,
Et la ronde
Du monde,
Emporte la paix, l'amour et la guerre,
Les saisons, la mort, demain et naguère!

Nous ne connaissons qu'une boule.
Par milliards vivent les soleils!
Il n'en est pas deux de pareils.
Leur multitude roule, roule, roule,
Par le vide où s'ennuie Allah!
Qu'est-ce qu'une Zulaïna?
Un potier? Baoum? Un bouffon?
La terre tourne,
Tourne, tourne,
Pois chiche dans le tourbillon
Que ne regarde même plus,
En son éternité reclus,

Le Grand Jongleur qui jongle,
Machinalement, sur un ongle.

(Sage marotte aux grelots fous,
A cela, que répondrez-vous?)

Ding! ding! ding!
Cling! cling! cling!
Nous ne savons rien lire.
Tout est écrit.
Ayons l'esprit
D'en rire, rire, rire, rire!



LES POISSONS DANS L'AQUARIUM DU HAREM

Des poissons, l'éternelle ronde
Se développe sans relais.
Je ne connais que ce palais.
Autour s'étend le vaste monde!

On les nourrit. On change l'eau.
Ils sont bien soignés dans ce verre.
Ils voudraient le lac, la rivière.
Et moi, je voudrais du nouveau!

On les dit muets? Par la glace
Enfermant leur parcours sans fin,
Ils m'ont révélé le chagrin
De ne pouvoir changer d'espace.

Ils auraient meilleur agrément
Comme j'aurais l'âme moins grise,
Si nous pouvions à notre guise,
Eux et moi, vivre librement.

Ainsi qu'au cristal la nageoire,
Mon désir, en toute saison,
Se heurte aux murs d'une prison
Où rien n'enrichit ma mémoire.

Le bocal sauve le poisson
De la loutre et de l'hameçon.

Tête qui rêve à l'aventure
A vide fait battre le cœur.
Vite on apprend que le malheur
Est répandu dans la nature.

J'étais joyeuse à mon réveil.
Le jour me promettait le calme
De l'air immobile où la palme
Jouit, sans bouger, du soleil.

La journée à peine décline.
Mon amour est loin de mes yeux.
Ne souhaitons pas d'autres cieux :
La clarté natale est divine.



CHANSON DE GUERRE

Le roi revient de guerre
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
Le roi revient de guerre,
Sur son beau cheval pie.

Il a, de la bataille
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
Il a, de la bataille,
Tout vu, bien à l'abri.

Aux grands cris de : Victoire!
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
Aux grands cris de : Victoire!
Les morts ont applaudi.

Un seul, à la consigne
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
Un seul, à la consigne,
Rétif, ne se soumit.

C'est qu'il vivait encore
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
C'est qu'il vivait encore,
Seulement étourdi.

Pour son indiscipline
(Cavaliers, fantassins, hardi!)
Pour son indiscipline,
Le bourreau le pendit.

Voila comment la gloire
(Fantassins, cavaliers, hardi!)
Voilà comment la gloire
Du plus grand roi grandit.

★

AIR DE ZULAÏNA

Hafiz et moi, nous nous aimions depuis l'enfance,
Sans le savoir.
Nos parents étaient bons voisins dans de pareilles
Et de très vieilles
Maisons, sur la place auprès du vieil abreuvoir.

Il m'attendait, je l'attendais, pour, chaque soir,
A la fontaine,
Ensemble aller chercher l'eau pour le lendemain.
Jamais sa main
N'a pris ma main; jamais, autant qu'il m'en souvienne.

Nous nous taisions. Il était mien et j'étais sienne,
Dans la candeur.
Nous vivions là, tous deux, des minutes exquises,
D'une douceur
D'arc-en-ciel s'effaçant au fond d'une pluie grise.

Malgré nous, il advint que nos âmes éprises,
Un jour vermeil,
Lurent leur sort dans nos deux ombres épousées
Que le soleil
Allongeait devant nous, sur la terre couchées.

A ma mère, j'ai dit ce merveilleux éveil
De ma conscience.
La très sage a noué le voile sous mes yeux.
C'était prudence!
L'amoureuse, sous le voile, se garde mieux.

Vous savez maintenant mon secret précieux.
Ma bouche nue,
A la maison, Je la dédiais à l'absent.
Une avenue
De clartés conduisait mon cœur vers mon amant.

Ma mère est morte à la lune de Chahaban.
Mes fiançailles
Avec Hafiz, sont de la lune d'Hillablé.
Que nos semailles
Dans le champ du Destin deviennent un beau blé!

★

PRENOCTURNE

Dans le jour qui s'en va, le soir vient en silence.
Il ferme des fleurs.
Il ouvre les cœurs.
L'enchantement commence.
La ronde des baisers perdus anime l'air.
Par elle, l'absence
Devient la présence,
Aux amants séparés par le vaste univers.
Il tombe une neige fine de confidences.
Le soir est grand magicien.
Laissons opérer son génie.
S'il ne change le mal en bien,
On se rappelle ou l'on oublie.
Heur et malheur, dans la balance
Du sort,
Dont on ne connaît rien
D'avance,
Ne font jamais, de chaque mort,
Que du silence.

★

CHŒUR DES SOLDATS

Quand le roi déclare la guerre,
C'est l'humble soldat qui la fait.
Cette fois, au roi notre père,
Soldats, nous apportons la paix.

D'un pied léger, le cœur content,
Nous suivons notre camarade
Pour, une menace échéant,
De nos corps lui faire parade.

Il nous a tirés de la guerre.
Que faut-il de plus au soldat?
Il sort toujours de la carrière
Bien plus joyeux qu'il n'y entra.

Vivent la pioche et le marteau,
Le soc, la scie et la charpente!
Vivent l'enclume et le râteau!
Nous sommes le travail qui chante!

Honneur, du tiers-point à l'équerre,
Aux outils de tous les métiers!
A bas les instruments de guerre!
Gloire à Hafiz, le bon potier!

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE SYMBOLISME
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET A VALVINS

—

Cinquante années... Il y a cinquante années qu'une petite revue paraissait, *le Symboliste,* s'opposant au *Décadent* d'Anatole Baju. Les symbolistes se donnaient pour les adversaires des décadents, en raison de différences qui ne sont plus, aujourd'hui, perceptibles. *Le Symboliste* parut quatre fois, le *Décadent* connut une existence à peine plus durable. Les revues se succédaient : *la Revue contemporaine,* éclectique, à côté de Barrès, Edouard Rod, Edmond Haraucourt, admettait Villiers de l'Isle-Adam, Charles Morice, Teodor de Wyzewa; *le Scapin* (1885-1886) soutenait les poètes nouveaux; *la Pléiade* (1886 et 1889) allait, transformée, devenir *le Mercure de France* en janvier 1890; *la Vogue, la Revue Indépendante, la Revue Wagnérienne* d'un intérêt qui se prolonge et n'est pas seulement historique; *les Ecrits pour l'Art,* sous la direction et en l'honneur surtout de René Ghil, *la Cravache* de Georges Lecomte, encouragent les idées récentes et défendent les talents à leurs débuts; *la Plume* rapproche ces frères trop longtemps soupçonneux, les décadents, les symbolistes...

C'est la période d'incertitudes, de juvénile entêtement, de formation plus ou moins consciente dont les organisateurs de l'exposition du Symbolisme à la Bibliothèque Nationale, MM. Julien Cain, administrateur-général, P.-A. Lemoisne, conservateur du département des Estampes, André Jaulme et Henri Moncel, bibliothécaires, ont ravivé le souvenir. Les esprits jeunes d'alors n'étaient

préoccupés que d'une ardeur d'art et de beauté, que d'un essor fervent de lyrisme. Ils cultivaient en eux et propageaient la prédominance de l'intelligent sur le matériel, en l'oubli de tout souci étranger.

Que de fois j'en fus témoin, des jeunes aujourd'hui ne se rendent plus compte de cette possibilité; ils s'émerveillent : des écrivains, des artistes qui ne se connaissaient guère et ne s'étaient pas consultés, s'éprenaient d'un idéal qui n'était pas toujours identique, mais analogue, mais très proche par le besoin de recréer un art sans désenchantement et sans souillure. Ils unissaient, ils confondaient leur élan vers des altitudes voisines; leur désintéressement était égal, sans blâme ni reproche de l'un à l'autre; ils ne disputaient en camarades que sur des points secondaires de doctrine, prompts à se comprendre, à accueillir des préférences qui n'étaient point les leurs, à s'aider, à manifester leur respect des goûts particuliers et des réflexions de chacun.

Si ceux d'à présent pouvaient être stimulés à feuilleter ces collections de revues, en apparence tendues parfois les unes contre les autres, hérissées, redoutables, ils les apercevraient aussi offertes, la plupart, à une compréhension amicale et réciproque. Des polémiques, avec ou sans aigreur, des théories s'affrontent, doctes ou puériles, empruntées ou spontanées, vibrantes toujours d'une conviction profonde. Qu'elles se complètent ou qu'elles se réservent, s'obstinent ou s'amalgament, elles ne dédaignent, âpres et rigoureuses, que les tenants d'une littérature qui jouissait, à cette époque, d'une faveur invraisemblable, une littérature vautrée dans l'ordure et dans la vilenie recherchées par les imitateurs maladroits de Zola parodié, une littérature aussi de formules mesquines où se plaisaient les derniers parnassiens, les post-parnassiens, sourds au frisson de leurs âmes avec leur rhétorique et leur prosodie sans résonance et stériles. Je crains que, n'apercevant dans les vitrines de l'exposition que des couvertures plus ou moins flétries par le temps, ou la revue ouverte sur une page de choix, personne, hors ceux dont ces vestiges réveillent les curiosités de

leur adolescence, ne ressente la fièvre lucide des passions, des ferveurs, de la foi qui entretinrent et grandirent la suprématie, en ce temps-là, de l'intellectuelle beauté. De cette présentation muette, inexpliquée, comment surgirait la flamme, une lueur de cette flamme qui emportait les esprits bien au delà d'eux-mêmes, vers les domaines du divin? Il aurait fallu suppléer par des commentaires, puisque, évidemment, on ne pouvait songer à laisser le premier venu compulser ces recueils au hasard.

Plus d'un était soumis, nous étions tous, à des degrés variables, soumis à des bassesses de la vie vulgaire : qui donc à jamais y échappe? Nous les avons, comme quiconque, mesurées et subies; elles nous ont exercés et meurtris. Nous ne nous y sommes pas attardés par veulerie ou complaisance, voilà tout. Certains s'y sont ravalés, infirmes ou salis. Sans doute; et plusieurs moururent d'avoir résisté. Elles sont la dure rançon, le contrepoids souterrain d'une évasion en plein espace, en pleine clarté. Qu'importe qu'on nous garde rancune de ne nous y être pas complu, de n'avoir pas cédé, soumis et satisfaits? Des haines déchaînées nous ont, chemin faisant, surpris et décontenancés. Des perfidies mordent jusqu'aux ombres sans défense : des morts, ou les négligés, les vaincus qui, écrasés par les triomphes légitimes de leurs frères plus heureux, ne sont point accablés et ne vont pas « ridiculement se pendre au réverbère ». Des oubliés, des méconnus, en subsiste-t-il en vérité, puisque, à la Bibliothèque, une large place est réservée aux moins prônés des symbolistes, à ceux que les générations actuelles peuvent ignorer? Les uns, la mort les a pris prématurément ainsi que Jules Laforgue et Ephraïm Mikhaël : Albert Aurier, Edouard Dubus, Emmanuel Signoret, Jean de Tinan; d'autres à qui, tels Samain et Rodenbach, la destinée fut tranchée au moment où s'épanouissait la fière montée de leur génie : Charles Guérin, Charles van Lerberghe, Pierre Quillard, et aussi Bernard Lazare, Marcel Schwob, Francis Poictevin, Hugues Rebell... J'arrête l'énumération; il serait utile qu'un jour on la complétât : le dénombrement du

catalogue non plus que la liste dressée par le comité des fêtes du Cinquantenaire du Symbolisme n'évitent, et ne pouvaient éviter, plusieurs regrettables omissions.

Le geste généreux réalise l'intention. L'évolution symboliste est mieux que suggérée dans l'ineffable profusion de ses variétés. Remy de Gourmont, le mieux renseigné des historiographes, convenait qu'il n'était pas parvenu à retrouver avec certitude les titres de toutes les revues d'alors. Qu'il en manque à la Bibliothèque, c'est vraisemblable, mais on fit bien de rappeler celles qui, avant 1885, avant que fût créé le mouvement du symbolisme, le préfigurèrent plus ou moins. A *la Revue des Lettres et des Arts*, à *la Revue du Monde Nouveau*, à *la République des Lettres*, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine ont collaboré. Ils sont les précurseurs du symbolisme, non, à proprement parler, des symbolistes, mais le symbolisme sans qu'on évoque leurs trois figures s'expliquerait si peu que le récent hommage des fêtes du cinquantenaire s'adressait aux précurseurs comme aux symbolistes formés par eux, et que ce sont eux surtout, les précurseurs, et Mallarmé suprêmement, qui, initiateurs, s'y trouvèrent célébrés bien plus que les initiés du mystère. Leur tour viendra, je le pense. Plusieurs vivent; il en est qui seront peut-être à l'avenir appréciés moins ou plus qu'ils ne le sont actuellement. On ne pouvait, pour les fêter, redresser, reclasser, diminuer ou grandir, au risque de porter atteinte à des espoirs ou à des sympathies, d'obéir à des préventions, de se tromper et d'être injuste.

L'important, c'est que les plus chétifs apparaissent à l'honneur aussi bien que les chefs. Tous ne songeaient qu'à bien faire, et puis à faire mieux. A peine soupçonnait-on le nom des maîtres qu'ils allaient élire, et dont ils assureraient bientôt le triomphe. En 1882, le terme de symbolisme ou de symboliste n'avait pas été forgé, aucune nécessité ne l'imposait quand, élèves du lycée Fontanes (un peu plus tard, Condorcet), unis par la plus simple amitié, nous nous avisâmes de publier un journal, *le Fou*, dont l'émouvante collection, figurant à la Natio-

nale, n'a été conservée qu'à de fort rares exemplaires. Presque tous les collaborateurs ont disparu, sauf, avec moi, Rodolphe Darzens, je pense, car si mon souvenir est exact, Jean Ajalbert n'y avait rien donné encore avant que le journal disparût. Les plus actifs d'alors, ceux qui s'acquirent ensuite un peu de renommée : outre Guillaumet, fils du peintre orientaliste, et van Ormelingen (Georges Vanor), dont la réputation de conférencier s'étendait, lorsque très jeune, il mourut, il y avait René Ghilbert, le futur René Ghil, Georges Michel, qui allait rendre illustre son nom de lettres Ephraïm Mikhaël, et Pierre Quillard, et Stuart Merrill, compagnons avisés et enthousiastes de mes heures et de mes pensées, les compagnons de ma vie, nœud d'affection juvénile et profonde, ferment qui s'ignorait dans la naissante fomentation des esprits!

§

Les organisateurs sont remontés plus haut. Ils auraient pu atteindre Homère et la Bible, les Chinois des siècles les plus reculés. Le lyrisme et le symbole furent de tous les temps, chez tous les peuples. En littérature tout s'enchaîne, pas de rénovation qui n'ait de racine. Quoique du populaire au plus subtil la poésie oscille sans cesse, elle s'alimente à une source unique, l'âme humaine, qui, selon les habitudes ou les goûts d'une époque, recherche le rare ou le facile, le tendre ou l'épique, le pathétique ou le dédaigneux, l'inventif, le religieux, qualités obscurément mêlées à qui tour à tour est accordée la prédominance. L'indication suffit; Baudelaire, Gérard de Nerval, Aloysius Bertrand relient aux origines puisque, pour reprendre au catalogue la juste expression d'Edmond Jaloux, sans attendre l'avènement de Mallarmé, de Gustave Kahn, d'Henri de Régnier ou de Paul Fort, ils « s'avisaient que l'homme contenait en soi, dans le plus secret de sa conscience, quelque chose qui devait être dit, quelque chose qui échappait au social, au régulier, à l'habituel, et que là se formait le domaine de la poésie ».

« On ne dira jamais assez à quel point le Symbolisme a été, avant tout, l'expression de la vie intérieure. » Cette constatation surpasse les définitions et rend urgentes les présences d'Aloysius Bertrand, de Gérard de Nerval, de Charles Baudelaire comme aussi, plus tard, d'Elémir Bourges. L'apport considérable des étrangers est assuré par l'évocation de Richard Wagner et des poètes anglais, de Shelley à Swinburne. Edgar Poe aurait mérité qu'on le représentât davantage; son influence agit, toujours féconde, naguère par ses contes, et, depuis Mallarmé surtout, par le rythme et l'incantation de ses poèmes, et aussi, bien qu'elle ne soit que très insuffisamment traduite en français, par son œuvre critique.

Une salle ne saurait contenir l'histoire entière du Symbolisme. Elle s'encombre de vitrines emplies dont pas une n'est indifférente. Les murs se rehaussent de peintures, de gravures, de dessins, de mille témoignages qui, s'ils ne sont d'une valeur d'art unanime, offrent un sens précis ou documentent une phase d'évolution. Ils recréent l'atmosphère du dernier siècle à son déclin. Je n'estime point que Gustave Moreau ait eu sur ces générations nouvelles une influence fort directe; elle agit par l'intermédiaire de certains disciples comme Armand Point. Ce sont les préraphaélites, Burne-Jones plus qu'aucun, qui ramenèrent l'admiration aux peintres les plus raffinés de Florence; on fut épris, jusque dans l'engouement d'une mode assez longtemps soutenue, des artifices aigus, que l'on croyait morbides, de Botticelli. Certes des artistes par leurs tendances littéraires, mystiques, archaïsant, respectueux de traditions et d'érudition classique, séduisaient l'imagination que la légende attire; les poètes ne distinguaient pas toujours entre les maîtres d'une personnalité tendre ou forte, Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, Odilon Redon, ou d'une fougue par sursauts qui brisent les entraves, Gauguin, Henry De Groux, Anquetin impétueux, obstiné et indécis. Seuls, plusieurs, renseignés sur des valeurs exclusivement picturales, fêtaient Seurat, van Gogh ou Carrière, et, à mon sens, il eût été bon de le souligner. Mallarmé avait reporté son

ancienne affection pour Manet sur Renoir, Claude Monet, Degas et Whistler. Verhaeren, affolé de peinture et critique d'ardente race, affectionnait et admirait, avec les Belges Théo Van Rysselberghe et James Ensor, les Français Seurat, Signac, Carrière, l'Espagnol Dario de Regoyos; Aurier et Laforgue, esthéticiens attentifs et sensibles, dénonçaient la fausse éducation de nos yeux, n'admettant que les redites ou l'invitation classique, plutôt que les trouvailles d'un art impressionniste et rénové; ils furent les premiers à acclamer l'art des peintres nouveaux et le rêve sensuel de Rodin...

Je n'aventure pas une vaine remarque; je souligne qu'on s'en est tenu un peu exclusivement peut-être à des dilections du symbolisme, qui, bien qu'avérées, ne l'ont pas seules caractérisé. L'étrangeté apparemment raffinée de résurrections en dehors de l'espace et de la vie ne l'a pas captivé et retenu au point qu'il fût aveugle à une activité plus féconde; il se fortifiait d'une sève saine, et, sans mépris pour la vie où il se sentait contenu et exalté, il s'élançait au ciel en pleine vigueur et s'y transfigurait selon une vérité constante et des aspirations, non de malade, mais robustes. Pour Paul Valéry, le mérite éternel du symbolisme consiste à s'être délibérément séparé du vulgaire, mais la vie n'est pas en soi vulgaire; l'art qui cède à la manière et s'affadit de mièvrerie est plus vulgaire que l'art nourri de quotidien s'il s'exalte à féconder l'avenir.

§

Verhaeren, dont on montre dès son enfance maints portraits, Kahn, Paul Fort, non plus que Verlaine avant eux et Francis Jammes par la suite ne se sont absentés de la vie. Stuart Merrill comme Ferdinand Herold était hanté de préoccupations sociales et aimait le peuple; Pierre Quillard leur sacrifia son art et en mourut à quarante-sept ans, semblable, à cet âge, sans défaillance, à ce qu'il était déjà lorsque, sur les bancs scolaires, je l'ai connu. Aussi ma joie est absolue que, dans une fraternelle vitrine, la Bibliothèque ait placé à côté de son

effigie et de ses reliques puériles ou magnanimes mes portraits, mes livres, et ceux, inoubliables, de notre cher Mikhaël, unis tous trois dans un destin peut-être de gloire, comme nous le fûmes, adolescents.

Je ne puis prolonger, arrêter l'attention d'un poète à l'autre : Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Laforgue, tous, de Gustave Kahn, de Charles Morice, de Vielé-Griffin, d'Edouard Dujardin, de Mockel, d'Ajalbert, de Saint-Pol-Roux, de Maeterlinck à Pierre Louys, à Max Elskamp, à Camille Mauclair, à Robert de Souza, à Tristan Klingsor, à André Lebey, tous ceux-là, bien d'autres encore. Par là se marque le passage des grands qui ne sont plus, des jeunes que l'on néglige, des plus âgés qui assistent, muets, à une renaissance suggérée de leurs vœux d'autrefois et de leurs efforts enfin reconnus valables. Mais je ne détache mon extase de cette place de choix où figure le magnifique manuscrit qui porte, de la plus belle écriture d'Henri de Régnier, ce titre : *Episodes,* avec l'inscription tremblée ajoutée par lui, à la veille de sa mort : « Offert à la Bibliothèque Nationale à l'occasion du Cinquantenaire du Symbolisme. 1885-1935. Henri de Régnier. »

§

Fêtes du symbolisme, réception à la Société des Gens de Lettres; conférence à la Sorbonne, récitations à la Comédie-Française, commémoration annuelle de Verlaine sous les ombrages du Luxembourg; banquet terminal où s'unissaient les cordialités des diverses générations de poètes et d'amateurs de lettres, concert organisé par Pierre de Bréville, où la diction suavement modulée de Mme Croiza interpréta les mélodies que plusieurs poètes ont inspirées aux musiciens les plus délicats d'une ère entre toutes triomphante : tout cela, tout cela, mais surtout, l'hommage de tous les cœurs, des plus grands esprits au triomphateur suprême, Stéphane Mallarmé, le 21 juin dernier, à Fontainebleau, à Valvins où il se plaisait, à Samoreau, où il repose.

Successivement Edouard Dujardin, dévoué ordonnateur de ces commémorations, Robert de Souza, grave,

sérieux, discret, persuasif, Henry Charpentier, fervent à la mémoire de Mallarmé, avaient dominé, pour prononcer quelques paroles, leur émotion, un tremblement de leurs lèvres et de leur cœur; on s'était transporté dans le modeste et touffu jardin de Valvins, où le recueillement de tous accueillit l'essai d'évocation de l'homme, du poète, de son œuvre, par les allusions, point trop effarouchées, de ce sonnet :

OFFRANDE.

Le visage et la voix se nouent en filigrane
Flexible autant qu'un lys ou frappé d'un rehaut
Quand s'avive au vélin comme elle sans défaut,
Maître! une âme, la vôtre, intacte et diaphane.

Quel songe suscité par votre nom, Stéphane
Mallarmé, ne flamboie et n'embaume, sursaut
A jamais triomphal, le jardin où prévaut
Le fixe éclat des « fleurs dont nulle ne se fane »?

Simple ici vous viviez. Forêt, fleuve, le seuil,
L'escalier verdissant, l'émoi de votre accueil;
Vous étiez pur et bon... Musicienne, une aile

Frôlait le vierge espace et dressait dans le soir
Le Faune dont la flûte en chants d'éclairs ruisselle
Et la Reine farouche offerte à son miroir.

Passé l'église, calme inégalable de ce site non loin du fleuve se confrontant aux hautes futaies sombres de la forêt, le lieu de repos entre ses buissons, sous les touffes de pins dressés auprès des tombes, cette pierre fermée sur quatre destins : le fils, qui avait dix ans; lui, entre tous sacré, le père, le grand, le haut Mallarmé, parti à cinquante-six ans; sa femme; sa fille Geneviève que nous chérissions à ses côtés; quelques bruissements dans le feuillage, l'envol en frisson d'un oiseau, tandis que le magicien Saint-Pol-Roux, de sa voix atténuée, que d'un vouloir il maintient ferme, lit les vers inédits qu'il composa en 1898, lorsque lui parvint de cette mort soudaine la nouvelle atterrante. Antoine Orliac lui fait écho. Une attente. On se disperse. Paris va nous reprendre. L'orage fond, nous accompagne...

ANDRÉ FONTAINAS.

UN ORAGE EN BEAUJOLAIS

—

Je n'aime guère le voyage en ligne droite, et, quand je suis sur la grand'route, le volant serré dans mes deux mains, j'ai toujours quelque prétexte pour m'évader à droite ou à gauche. C'est ainsi que, me trouvant sur la Nationale 6, un peu au-dessus de Mâcon, et allant à Lyon, je ne pus résister à la tentation de tourner tout doucement et de prendre une petite route qui s'ouvrait à ma dextre. Le prétexte : Juliénas... Il était quatre heures : casse-croûte, vider un pot de Juliénas en mangeant un saucisson du cru.

Le ciel était couvert, on étouffait, j'avais déjà reçu quelques gouttes du côté d'Avallon, mais la pluie ne se décidait pas à tomber, et il était possible qu'elle restât encore en suspens jusqu'à la nuit. J'avançais au milieu des vignes, dans un agréable paysage, qui m'inclinait à d'aimables pensées. A l'approche de Juliénas, des branches de sapin fichées en terre, des mâts ornés de banderoles, des drapeaux annonçaient une fête, et en effet, débarquant sur la place du village, j'aperçus un manège de chevaux de bois, des balançoires et une loterie que des forains étaient occupés à monter. Nous étions un vendredi, j'appris bientôt, devant mon pot de vin vermeil, que dimanche aurait lieu, ici, en même temps que la fête du pays, une réunion de la Fédération des Anciens Combattants du Beaujolais avec vingt fanfares et un grand banquet. On ne parlait que de cela et des préparatifs entrepris pour recevoir dignement les Sociétés qui arriveraient des quatre points cardinaux. Ce serait certes une cérémonie et une réjouissance dont on se souvien-

drait. Ainsi, dans la salle du cabaret, bavardaient les vignerons, en buvant gaiement ce beau jus de la vigne que leur fatigue et leur amour avaient créé; la récolte s'annonçait belle cette année, comme quantité aussi bien que comme qualité, et cette idée réconfortante ne contribuait pas à faire baisser le ton des conversations, La grande fête de dimanche serait, un peu préventivement, celle des vendanges prochaines.

Tout à coup la salle fut muette, anxieuse, les bavards s'étaient tus, ils se levaient et se dirigaient vers la porte pour voir; sur les fenêtres, en effet, les *jalousies* étaient baissées. Pour voir?... Oui: le ciel devenu subitement noir, un nuage épais, d'une couleur menaçante, affreuse, immobile au-dessus des maisons, du vignoble, puis des éclairs aveuglants, le tonnerre, et enfin, soudainement, et d'un seul coup le déluge. Il n'y avait pas eu d'abord une petite pluie, augmentant peu à peu, grossissant; non! d'un seul coup le déluge! l'affreux nuage noir crevant de partout, jetant à la fois tout son réservoir d'eau, toute une mer. Des cataractes tombaient du ciel, au milieu des coups de tonnerre se répercutant dans les collines qui s'en renvoyaient le fracas. La pluie sur la place était balayée par un vent de tempête qui s'était sournoisement levé. La pente est forte dans le village; des chemins, des rues, le flot descendait en torrents, une rue au flanc de l'auberge semblait maintenant un rapide, dans un tumulte d'inondation. Révolte des éléments.

Sur un côté de la place où se trouve plantée une vigne en contre-haut, des cascades chargées de terre s'étaient ouvertes, débitant une telle masse d'eau que c'était à croire que bientôt tous les ceps seraient déterrés.

Les hommes regardaient cela, sans mot dire, consternés. La catastrophe avait fondu sur Juliénas, brutalement, sans avertir. L'orage s'était concentré au-dessus du village, deux orages peut-être arrivés par deux vallées, et qui s'étaient rencontrés là. On ramassait des grêlons, gros comme des noix. Enfin la chute des eaux se ralentit peu à peu, le vent se calma, et le cataclysme cessa aussi brusquement qu'il avait éclaté. Le soleil se montra écla-

tant, impudent, et le paysage reprit son aspect aimable, tout doré. Entre les maisons, il y a beaucoup d'échappées sur la campagne, laquelle est admirable : les petites montagnes, aux formes parfaites, là-bas, se montraient de nouveau pleines de sérénité, les vignes, dressées avec une grâce et une fierté jeune, étaient d'un vert délicieux: jamais on n'aurait pu croire que, quelques instants auparavant, une trombe épouvantable avait été précipitée du ciel sur tout cela. D'ici on n'en distinguait pas les traces.

Mais dans le village, la désolation habitait les cœurs : sur les seuils des maisons, où se tenaient debout les ménagères avec leurs balais, au milieu des rues où s'étaient formés des groupes commentant l'événement. Des gens ne pouvaient rentrer chez eux, l'eau ayant envahi leur rez-de-chaussée. On interrogeait surtout un vieux type à bicyclette qui arrivait d'une commune proche :

— Eh bien? Comment ça va, là-haut?...

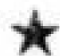
Et c'était toujours la même réponse :

— J'en ai ramassé qu'étaient gros comme des noix...

Mais il paraissait que c'était moins mauvais ici qu'en haut :

— En haut, les vignes sont hachées!

Allons, il faut quelques bons pots pour faire un peu passer ça, et l'on se retrouve au cabaret où toutes les nouvelles arrivent, et où l'on apprend quels sont les lots les plus touchés et ceux qui sont épargnés.



Naturellement, je ne me suis pas borné à mon casse-croûte, je ne suis pas reparti. Je suis resté à coucher et à dîner chez Gaby, maître ès sauces et coulis, qui nous vient de Monistrol, patrie des bons cuisiniers, et j'ai un peu veillé avec lui, l'écoutant parler de son art, tandis que non loin de là la fanfare, stoïque et toute au sentiment du devoir, répétait ses morceaux pour dimanche.

Le lendemain matin, je suis allé me promener dans la campagne avec M. Boudier, l'instituteur, qui est un beau

jeune homme intelligent et fin. Nous avancions à travers les vignes, sous un ciel pur, face aux monts ensoleillés. De temps en temps on ramassait une grappe, détachée par la grêle, gisant sur le sol. Les grains, les *grumes* étaient éclatés et beaucoup de ceux qui restaient sur la plante dans le même état; on voyait de grands trous dans les feuilles.

— Non seulement ce raisin est perdu, et on verra encore mieux les dégâts dans quelques jours quand les arbres touchés, blessés, auront jauni, mais il faudra recommencer tout le travail déjà accompli, et resulfater afin de prévenir la maladie qui pourrait attaquer des vignes affaiblies... me disait M. Boudier.

Et il m'expliquait le mécanisme de l'exploitation viticole en Beaujolais. La terre est divisée généralement en petits lots d'environ trois hectares, c'est-à-dire soixante-quinze *coupées,* une coupée valant à peu près quatre ares. Il y a deux catégories de vignerons : des métayers qui cultivent à moitié fruit, et des petits propriétaires. Les uns et les autres adorent leur pays, leur métier, leur vin, et c'est à qui produira le meilleur. On s'efforce d'avoir dans sa pièce de la jeune vigne, qui jusqu'à trois ans s'appelle la *plante,* n'a pas encore de bois et fournit beaucoup; de la vieille qui peut aller jusqu'à quarante ans, donne peu, mais de très petits grains exquis; enfin des pieds d'âge moyen. Avec cet équipement et l'aide du soleil, le vigneron obtient un produit de haute qualité, ayant à la fois du corps et du bouquet, et bien gouleyant. Celui de cette année devait être tout à fait supérieur; d'ailleurs, grâce au ciel, rien n'est encore perdu, les nouvelles de ce matin sont bonnes; il y a, certes, des dégâts, plusieurs coins sont ravagés, mais moins qu'on ne l'avait craint d'abord. Et puis ici, on est optimiste, on ne jette point le manche après la cognée, on se maintient en santé et joie, un pot fait oublier tant de choses!

L'instituteur, qui réside ici depuis plusieurs années, connaît bien la population. Les petits garçons déjeunant à l'école, apportent dans leur panier, avec le saucisson et la charcuterie traditionnels, une *fillette* de vin rouge, et,

comme il demande à l'un d'eux : « Il y a de l'eau, au moins, dans ce vin? » ils répondent fièrement avec l'accent du terroir, si vigoureux : « Pensez-vous que mon père n'est pas assez riche pour me donner du vin pur? »

Nous parlons d'un vieux vigneron que j'ai connu, le père Dutheil, lequel est mort cet hiver. Son bonheur était de boire avec ses amis; il dépensait par an plus de dix barriques pour cette libéralité. Une nuit qu'il était ainsi à la cave en bonne compagnie, sa femme, entendant de son lit le vacarme, descend à pas de loup, donne un tour de clef à la porte, les enferme. Sonnent deux heures, quatre heures, cinq heures. Les emprisonnés ne donnaient aucun signe de détresse. A six heures, la bonne femme descend, elle entr'ouvre la porte de la cave : son mari et ses invités mangeaient tranquillement du jambon et du *fromage fort* en continuant à tâter un peu de chaque tonneau. Ils ne s'étaient même pas aperçus du tour qu'elle avait voulu leur jouer.

Il n'y a rien de gai ici comme un enterrement. Tous les hommes, en habits de dimanche, suivent le convoi. Pendant le service, les uns vont à l'église, les autres dans un cabaret voisin. Puis on accompagne le défunt au cimetière et on le met en terre selon les us et coutumes. Mais la cérémonie terminée, que faire? On est habillé, on ne va pas aller se changer, il est trop tard pour monter à la vigne. Il n'y a qu'à vider un pot. Chacun paie le sien, et vers le soir on a bien noyé son chagrin. L'un après l'autre, alors on pousse sa blague ou sa romance. Le pauvre vieux qui nous a quittés aime sûrement mieux nous voir comme ça qu'autrement. Lui non plus, le brave, il n'engendrait pas la mélancolie.

Toute occasion est bonne pour honorer le bon vin. La fête de dimanche, certainement, videra bien des pièces, et toutes les sociétés ne pourront pas regagner leur patelin le soir même. Une fois, on appelle d'un hameau voisin, pour administrer un moribond, M. le Curé. Il convient de se hâter : le digne homme saute sur sa bicyclette. Il fait chaud. Il arrive à la maison du malade en s'épongeant, gagne la chambre.

— Eh bien, comment ça va, Joseph, tu n'as pas mauvaise mine...

L'autre se soulève sur son lit :

— Un peu mieux, un peu mieux, monsieur le Curé...

— Eh bien, tant mieux, je suis content. J'aime mieux te trouver ainsi et avoir fait ma course pour rien...

— Vous voyez, ce ne sera pas encore pour cette fois...

— Eh bien, je m'en vais... Il ne faut pas te fatiguer. Je te laisse reposer...

— Vous ne vous en irez pas sans avoir bu un canon!

— Mais non, mais non, Joseph.

— Femme, descends chercher un pot. Du meilleur et bien frais... Ah! le voilà! A la vôtre, monsieur le Curé!

— A la tienne, Joseph!

— Comment le trouvez-vous?

— Il est bon.

— Il rafraîchit bien... Attendez, je vais vous en faire goûter d'une autre cuvée...

Et le soir, M. le Curé ne put guère rouler plus de cinquante mètres au delà du village. Le soleil couchant est parfois encore fort. Il descendit de bicyclette, s'allongea sur une banquette de gazon au bord de la route et s'endormit. Et c'est ainsi que fut administré Joseph qu'on croyait prêt à rendre l'âme.

Tout en devisant, nous avions marché, le temps avait passé, et maintenant nous étions de retour à Juliénas. La petite place était toujours avenante et gaie. Rien n'apparaissait plus de l'orage d'hier, sauf quelques ravines dans le sol creusé, les nacelles des balançoires encore remplies d'eau et les banderoles de la fête qui pendaient aux mâts. Mais l'atmosphère était chargée de quiétude, d'allégresse.

Je trinquai avec M. Boudier, puis je me remis en route pour regagner la Nationale 6 et continuer mon voyage.

EUGÈNE MONTFORT.

BOURGEONS

—

ONDES

Dans les bois, cet après-midi, bruissait tout un chœur végétal. Voix d'amour des arbres, haleines de résine, aromes de semences, leurs souffles rythmaient le balancement des branches. La sève montait et fumait vers la lumière. Les branches touchaient le ciel dans un élan de passion. Le crépuscule s'approche en chaussons bleus. La première étoile frôle sa harpe. J'ai quitté les arbres nus, s'exaltant dans l'obscurité pour la lune enceinte.

Ce soir, sous les étoiles, comme ces arbres amants doivent être efflanqués de tant d'amour! Il y avait un coin de sapins couleur de nuit qui m'a donné le frisson d'une étreinte. Tous les âges, tous les stades de cette vie boisée bougeaient comme des cœurs. Cette terre recouverte d'herbes et de feuilles cachait des racines, des assises solides ou de pauvres secrets. Les branches, d'un geste, expliquaient leur détresse, la défaillance prochaine, ou célébraient la gloire de la sève grasse. L'expression m'a toujours fait des défenses, de vaines défenses, puisque vous les avez enfreintes. Ma métamorphose date de votre premier regard, de votre première poignée de mains. L'échange de nos regards m'a décelé votre don de recevoir et de rendre. Je sais par vous poursuivre et creuser ce que je connais, me gonfler de ce que j'ignore encore. Vous avez été le levain.

Ce soir, l'air s'engouffre par la fenêtre ouverte comme votre voix dans mon tympan. Je vous écoute, et je plane comme la mouette grise qui ne sait encore où se poser. Je descends. Je décris de vastes cercles. La compres-

sion de l'air m'empêche de respirer. Evolution, métamorphoses. La lumière m'a fait bayer comme une fleur. Tout le possible me presse, me donne un tumulte de montées, me fait réinventer la vie, tenter le mystère. Renouvellement des cellules qui se conduisent comme des patins à roulettes. Exaltations si volatiles... Vibrations qui cloquent à chaque seconde, qui s'éclipsent, qui ne veulent pas se laisser tâter ni même approcher, que j'atteins souvent au lasso, en pleine fuite...

Le cadenas est ouvert... (vous l'avez même ôté de la porte.) J'obéis encore à mon instinct. Je le laisse en liberté. Il franchit, sans crainte maintenant, le seuil de cette porte, et s'exalte, frémit, secoué par les remuements de la terre. Puissances magnétiques. Fécondité de votre fluide. Harmonie confuse, mais interminable, immortel prolongement. L'aventure étrange, nombreuse; le rêve monte. Indépendance, pouvoir, selon ma fantaisie. Et ma fantaisie est grande, et je vais loin sans regarder l'heure. Mes vies intérieures, vous les raconter? Mais c'est hors de mesure, c'est un voyage que j'ai commencé dans le ventre de ma mère. C'est me demander de compter les étoiles. Si je les touchais, certaines sont si légères qu'elles s'évanouiraient comme le globe du chardon. Leur souffle est la musique de mes sens, l'éclat de ma vérité.

—

CHALEUR

Ami, comment vous écrire? Depuis jeudi, je ne vous ai pas quitté, vous avez fleuri les heures. Et il faut bien se quitter pour s'écrire. J'écrirai peut-être un jour, pour eux, mais ce livre est pour vous, mes yeux s'ébrouent à cette pensée. Je voudrais faire gicler la vie. Ma faculté de revivre des émotions, de toucher, de sentir, de voir, me met dans un état de foi, de charme, d'écartement, dont je voudrais vous imprégner.

Ces inspirations me donnent une allégresse qui résonne comme les cloches de Pâques; mais ma pensée est encore trop vagabonde. Je ne peux pas toujours la discipliner,

et les sons s'éparpillent dans l'air. Il y a des idées que je voudrais meuler vivantes avant qu'elles ne se transforment, des pensées que je retourne comme des crêpes, d'autres qui fredonnent comme l'eau fraîche dans les cressonnières, des pensées qui envahissent les espaces entre les pavés.

J'aspirais tout bas à écrire. Vous m'avez sérieusement fait élever la voix. Maintenant, j'apporte ma pierre, j'interprète une des parties de la grande sympathie de l'existence. Suis-je dans le ton?

Le feu fend sa gousse. La flamme se faufile, s'arrache les cheveux, saute. A la place des belles langues de feu, je trouve parfois des braises légères, aux craquements nets. Mais je me sens toujours en instance...

Mes yeux aiment à flâner, rechercher la vie, trouver le mystère à chaque pas.

Etre saisie par le jeu muet d'autres yeux, cristal harmonique des âmes. Entrevoir les cimes de l'existence...

—

HARPE

Il pleuvait en vous quittant. J'ai tiré la langue comme autrefois et, la tête en arrière, j'ai goûté la pluie. C'étaient de véritables gouttes adultes. Pour Françoise, pour mes parents, pour Sophie, pour le jet de ma douche ce soir, j'étais traversée des arpèges du rire. Maintenant, dans l'immobilité, tout bourdonne, s'accorde. Un demi-songe déjà m'enveloppe. La terre se recueille pour la nuit.

Dans le lointain, des chiens se répondent en noir et blanc. Il semble voir leurs cous tirant sur l'amarre. J'attends la mystérieuse destinée de ma pensée ce soir. Je ne pressens encore rien, et tout est en moi, pourtant tout est accompli, et je n'ai qu'à ébaucher, qu'à vouloir. Désirs difficiles à définir, de songes, de vie pressentie...

Dédoublement ou révélation?

Images de demain, que je croirai déjà vécues.

Perception, conception. J'entrevois des fantômes qui traversent l'espace. Mes bourgeons ne demandent qu'à

s'ouvrir. Ils aspirent confusément l'air tiède, les ondes. Ce soir, je m'étire — je fonds, je suis toute indolence. La distance entre ce papier et ma main me paraît inconcevable. La lumière fait s'évaporer les bourdonnements. J'éteins, et je continue pour mon vieux copain, mon oreiller.

—

FEU DE BOIS

Je me fais penser, aujourd'hui, à un crayon que l'on a taillé, jusqu'à manquer de l'épointer. La mine ne s'est pas encore cassée. Mais elle tremble dans le bois ce soir. Je la pousse, en écrivant, pour qu'elle se recale.

Et puis, je suis toute en boule sur mon lit. Il y a eu, ce matin, de tels coups de vent! Ils en ont éparpillé les braises. Mais j'aime tant mon feu que je vais les prendre à pleines mains. Les bûches regroupées, la flamme va jaillir. Je sais bien que vous viendrez vous asseoir. Vous êtes si frileux que vous baisserez la tête, comme pour souffler sur le feu qui traîne. Vous aimez à être irradié de chaleur en écoutant les chiquenaudes des branches sèches, en épiant les réflexes des flammes.

Comme cela brûle bien, les vieux souvenirs... Mais y atteindrons-nous ce soir, aux vingt degrés qui sont nécessaires au contentement? Je suis si fatiguée, ce soir, comme devaient l'être autrefois les allumeurs de réverbères. J'ai eu tant de mal, avec ce sacré vent qui soufflait, et ils étaient si haut, ces petits cerveaux blancs prétendus manchons, que j'en ai mal à la nuque. De quels périsprits sont-ils la tiare? Par quelle tribu céleste sont-ils délégués? Le principal, celui de la grand'place, n'a pas bronché...

Je me permets de m'étirer un peu. Et voilà que j'ai fui doucement la grande lampe rose, le thé, les galettes salées, le concert, et les yeux des miens baissés sur les livres.

—

VUE D'OPTIQUE

Je l'ai eue enfin, ma nuit sans rêves. Je l'avais voulue, comme un gâteau à la crème. Une nuit de petite fille, peuplée comme autrefois de pépiements et de fleurs, une volière nocturne, une gravure de Bresdin, un Breughel d'oiseaux.

Ce matin, mes yeux ne mangent pas mes joues avec autant d'appétit, et l'ensemble est passé au peigne fin.

8 h. 1/2. Les fleurs sur le quai. Les péniches langoureuses, bâties comme les femmes de Hollande. Bien plantées dans leur robe d'eau.

Puis, ma méditation de l'amour. La petite place Dauphine avec ses deux fenêtres dans un toit, pareilles à deux danseuses qui relèvent leurs paniers.

J'arrive lentement, pour mieux posséder, entre le quai de l'Horloge et le quai des Orfèvres.

L'Institut, le Louvre, les quais, à partir de là, ont l'air bien nourris, bien lavés.

Je n'aurais jamais cru que l'enfantement de l'âme créât un état aussi plein.

J'ai trouvé ma formule. Vous me faites réussir mon équilibre. Dehors, je suis voleuse d'images. Je les mets en couleurs dans mon bureau. Mais je vous en ai promu recéleur...

—

COMME DANS UN PUITS

Mes amis, jusqu'à vous, ont trouvé que j'allais trop loin. Que voulez-vous, je suis carnivore, et je connais trop de végétariens de la pensée. J'ai subi des attaques, des sièges, des essais de captivité.

Partout, j'ai franchi les écluses qui pouvaient bloquer ma navigation. J'ai toujours senti en moi une force, des puissances somnolentes. J'ai connu des périodes mal éclairées. J'étais sûre du réveil, que tout ce mat deviendrait brillant.

Il y aurait des solutions pour donner l'éveil continu.

J'en avais la certitude, je l'ai mieux encore aujourd'hui, puisque je vais aboutir. Maintenant, avec vous, plus de zones réservées, plus de coups de frein. Je donne libre cours à mes variables. L'épi vert va jaunir demain. Vous avez d'emblée mis la main sur ce que certains avaient entrevu, sur ce que personne n'avait vu. Sauf la lune. Mais je n'aime pas cette face plate de pièce usée, qui roule dans ma vie intérieure...

Je ne vais plus au devant de la mort. Je veux vivre, pour ce qu'il y a en moi de mieux que moi-même, pour cet enfant que je porte.

—

COUCHÉE

Je croyais connaître vos yeux, mais c'est un, c'est dix regards nouveaux dont j'ai pris possession ce soir. Ils avaient tous leur intérêt particulier. Vos feuilles rougissaient en même temps que les miennes, n'est-ce pas, grand arbre ami? Et, d'un commun accord, nous avons fait craquer nos branches pour voir cet œil de topaze brûlée, l'œil du soleil, multiplié par quatre, se lever vers nous.

Cette main velue ouvrant l'Avenir...

Je viens d'aller dire bonne nuit aux étoiles, en m'accoudant à ma fenêtre.

Je leur dois bien cela. J'ai si souvent bu de leur lait...

Les inoubliables nuits de Sainte-Victoire. Je grimpe à la pinède par le champ de lavande et le petit escalier.

Je caresse vite un petit cyprès, je me fais balayer par une branche d'olivier.

J'arrive enfin. Je m'étends sur les aiguilles de pins. Elles me piquent, m'entrent par le cou, glissent par les jambes de mon pantalon marin, et, comme je me soulève en me retournant, s'installent et me coulent le long des vertèbres, sur les reins.

Mes pieds se retournent, et cette étoile filante vient juste sur mes lèvres...

Ah! Ces cigales! Avant de s'accoupler comme des cymbales frémissantes, n'accordent-elles pas leurs petites

vielles avec la voix de Pan qui n'en finit pas de mourir?

Elles sont inépuisables, et mon souffle s'arrête. Tout est calme évidence et mystère expliqué.

Le ciel me fait penser aux crèches bleues et or de mon enfance, que je trouvais si belles pour ce qu'elles m'apportaient de la nature. Le petit Jésus ne passait qu'après...

Les yeux dilatés, j'ai dormi entre ciel et terre, en proie à ces senteurs et à ces bruissements.

—

ACCOLADES

Je suis à la lisière d'un bois; les oiseaux racontent. J'entends sonner la grand'messe. Tout est soufre et vert minéral. Contre ce tronc d'arbre où je vous écris, je ne suis qu'un végétal, peut-être une branche même de cet arbre, ou bien le lierre qui s'agrafe et s'enchevêtre.

Un papillon de miel vole autour de mon attente. Va-t-il se poser sur ma bouche? L'inévitable second arrive. Ils se lutinent, calligraphiques, se mêlent comme des initiales, s'aiment avec la grâce d'une majuscule ornée...

Le soleil m'imbibe. Je le sens, je l'entends, tout chante ce matin pour sa personne. Il est un et multiple. Chaque scintillement de l'eau est une paumelle vibrante où je le retrouve. Elles n'ont pas sommeil ce matin, ces petites mains de claveciniste.

Le grand, l'unique, projette des ombres longues, indéfinies et quelquefois dansantes; les petits se montent dessus l'un après l'autre, comme à pigeon vole.

Le beau temps, on le voit partout, jusqu'aux angles des meubles. Il vous donne une vocation de bonheur.

Il y a des coins de Paris, des villages ou des forêts que vous ignorez, que je connais, et dont le seul nom vous présente à ma pensée. C'est que, souvent, je m'y suis promenée avec mon amitié pour vous.

J'aime mon amitié pour vous, plus que vous-même; vous me semblez le complément plus que le sujet de ce sentiment. Le levain dans le pain, un papillon bleu dans le ciel — la représentation plutôt que le sens.

TERRASSES

J'ai prêté l'oreille au silence. J'ai respiré les orangers en fleurs, comme une fleur respire une abeille. Et je pensais à l'heure passée dans les jardins de l'Alhambra, dans le buis qui sent le soleil, dans le bruit d'eau des feuilles, une heure sans limites, une prolonge de l'amour.

Je suis restée longtemps au soleil, comme sur la terrasse de l'Alcazaba. Fuite, absence, rupture du temps...

En fermant les yeux, j'ai pensé qu'aucun paysage d'Espagne n'avait retenu mon esprit, parlé pour mes sens, comme Grenade. Des souvenirs étendus vers l'infini. La neige et les plantes, le chaud, le froid, là-bas, dans le patio des orangers...

Le jet d'eau monte si haut, et retombe si largement. Il a l'air d'un cyprès blanc, transparent, tel qu'en songe.

La mousse écarte la rosace des pierres chaudes, les jardins étalés où les colombes roucoulent comme du lait qui chauffe. Les myrtes, l'allée des cyprès et des iris m'ont fait comprendre la jouissance calme, la paix voluptueuse, et mes pensées découvraient une matière inconnue.

J'ai inventé le patio de ma passion. Je le vois, et vous le dirai quelque jour. Je le sens, et je me fends de joie comme une grenade.

—

RUCHE

Les arbres de mon jardin sont des parents, ceux de la Lozère de grands amis, des amis qui ont fait leurs preuves? J'ai beaucoup de relations plus ou moins serrées de par le monde. Mais mon cœur se donne en Provence. Là-bas sont mes amants. La forme de leur nom sur mes lèvres est un baiser. Mes yeux sur eux l'accord des sens. Je les regarde d'une façon qui peut en dire long sur mes habitudes. (Les hommes commencent par les chevilles des femmes.) Cyprès, oliviers, platanes, et aussi mes pins tourmentés, comme vous devenez beaux quand je vous aime!

Comme vous vivez bien! Par vous j'ai su que la sensibilité pouvait être sonore, en rumeur de ruche, et aussi qu'elle est le point de départ, et monte au-dessus de toutes choses.

FIN DE JOURNÉE

Dans le jardin, cet après-midi, la vie s'exaltait comme une fille chaude. Une buée de désirs montait des plantes, de la terre. Les pâquerettes et les rondes et roses mères de famille, bien à plat sur le gazon, disaient l'immense douceur de recommencer.

Mes cellules se brassent, se renouvellent. Aussi ne s'arrêtent-elles pas chaque année à la même fleur, au même parfum.

J'aime ce printemps plus que les vingt-deux que j'ai déjà vus. Je me sens comme cristallisée dans l'espace. La roseraie devient corinthienne. Je m'y laisse trouver des ressemblances avec mes pensées. Pourvu qu'il ne gèle plus après les bourgeons, avant l'éclosion...

Maintenant, il fait bleu, de ce bleu de six heures en mars, plein d'échos, de futur déjà passé, des reflets d'une lune jaune qui descend prendre son bain, défait ses cheveux, se plie comme un lampion, de ce bleu de six heures plein d'ondes dégagées par les étoiles avant leur apparition pour la nuit.

Ces moments-là sont pleins d'influences, de senteurs, et, naturellement de mélancolie. Ce soir, les rythmes s'enlacent aux parfums.

Le soleil, ayant trop saigné, vient d'en mourir...

RETOUR DU JARDIN

Etre tout en haut d'un cerisier, faire ployer les branches et toucher, tirer, déchiqueter sa vie. En cueillir les fruits, en goûter la chair, en croquer le noyau. Revenir chargée, le couffin sur la tête. Ecarter les groseilliers d'un geste de nageur, traverser le jardin marqueté de

roses et d'hortensias; parcourir la pelouse qui pense à la mer en se faisant frôler par le jet d'eau tournant; dire bonsoir au lever de la lune, lui donner le visage d'une horloge de gare; aboutir à ma chambre où les murs racontent l'histoire des saisons, l'instance, que la jeunesse l'anime, que la partition de la vie attend encore son interprète.

Trouver, entre le lin frais qui sent la lavande et le sommeil bon dormeur, cette quiétude des lents départs en mer...

MARIE-THÉRÈSE DORÉ.

LE CENTENAIRE
DE L'ARC DE L'ÉTOILE
(29 JUILLET 1936)

—

L'Arc du Carrousel, devant les Tuileries, et la Colonne de la Grande Armée, place Vendôme, avaient un objet précis : glorifier la campagne de 1805, Ulm et Austerlitz, où avait été renversé le Saint-Empire Romain germanique, Bastille de Nations.

Par la volonté même de Napoléon, l'Arc de l'Etoile devait avoir une plus large signification; il était dédié « aux armées françaises », c'est-à-dire aux armées de la République et de l'Empire, — surtout aux armées de la République, l'Empire en 1806 n'ayant encore à son actif, si l'on peut dire, qu'Ulm et Austerlitz, et n'ayant pas encore effacé la République de ses monnaies.

On hésita quelque temps sur l'emplacement, et sur la conduite de l'architecture. Après avoir songé à la Bastille, à la Concorde, on se fixa au haut de la colline de Chaillot, où il y avait le plus de place et d'horizon. Les architectes Chalgrin, Goust, se mirent au travail, non sans tâtonnements. On s'arrêta à une haute voûte d'est en ouest, coupée par une voûte transversale plus basse de nord en sud. Les quatre piles sortirent de terre.

En 1810, lors du second mariage, elles avaient six à sept mètres d'élévation. On acheva alors la construction avec des planches et des toiles, avec des motifs décoratifs et des inscriptions qui annonçaient la paix et ses

prospérités, et le couple impérial passa parmi les acclamations.

Les toiles et les planches permirent de se rendre compte de l'effet général que produirait le monument quand il serait achevé. Ce fut une maquette, qui indiqua les retouches nécessaires. On poussa les travaux; en 1814, on était à peu près à mi-hauteur, environ 26 mètres.

La Restauration pensa le détruire puisqu'il devait être une glorification de la Révolution. Puis il fut question de le consacrer à la gloire des Rois, c'est-à-dire des armées françaises des siècles passés, ou tout simplement à la paix qui venait de ramener les Bourbons sur le trône : première idée d'une inspiration qui devait laisser sa marque.

Comme on cherchait, et tergiversait, tous travaux suspendus, la guerre d'Espagne de 1823, où le duc d'Angoulême fut beaucoup plus heureux que Napoléon et qui se termina par la prise du Trocadéro de Cadix, fournit la solution : l'Arc de l'Etoile célébrerait ces hauts faits; une inscription déjà fut gravée pour porter loin dans la postérité le nom du Dauphin Louis-Antoine. Les travaux furent repris avec une grande activité. Et l'Arc ainsi fut sauvé.

La Révolution de Juillet le rendit à sa première destination : il allait être consacré définitivement à l'épopée des Trois Couleurs, à la gloire des armées de la République et de l'Empire. Par-dessus les quinze années de la Restauration, on allait renouer la chaîne des temps, du moins des temps de la Révolution. Le nouveau régime essayait de se fortifier du souvenir des années héroïques. Comme disait méchamment le *Charivari* au moment de l'inauguration, « quand on n'a pas de gloire par soi-même, il faut bien se servir de la gloire d'autrui; voilà six ans que le présent régime broute ainsi les lauriers de l'Empire ».

Quoi qu'il en soit, on y fit du zèle. La chambre des représentants, élue d'ailleurs avant les journées de juillet, ne permit pas encore le retour des Cendres de Napoléon : il ne fallait pas aller si vite, et Napoléon II

n'était pas mort. Les risques furent moins grands après la pitoyable disparition du Roi de Rome; et, en 1833, le troisième anniversaire des Trois Glorieuses vit reparaître la statue de Napoléon au haut de la Colonne.

C'est le 1[er] août 1833, quatre jours après, que l'architecte Blouet présenta son devis pour l'achèvement des travaux. Thiers y présida comme ministre de l'intérieur et des travaux publics. A la veille de l'insurrection de juillet, il venait d'achever son *Histoire de la Révolution;* il ne devait commencer que dix ans plus tard son *Histoire du Consulat et de l'Empire;* il tint la main à ce que le monument fît plus de place aux armées de la Révolution qu'à celles de l'Empire; la liberté née sur les barricades craignait la dictature impériale; Armand Carrel ne voulait honorer en Napoléon que le fils de la Révolution.

C'est dans ces dispositions d'esprit que furent faites les commandes, pour les grands groupes en haut relief et pour les six bas-reliefs. Les noms des victoires et des généraux à inscrire sur les tables de pierre furent établis par le ministre de la guerre, Gouvion Saint-Cyr, qui n'avait jamais été un fanatique de l'Empereur. Et lorsqu'il fut question d'un couronnement pour achever l'édifice et que l'architecte proposa un aigle colossal en bronze apportant en son bec et en ses serres des branches de laurier, on ne put s'entendre, et l'Arc, au jour de l'inauguration, comme aujourd'hui encore, demeura une table rase.

Thiers était devenu Président du Conseil le 22 février 1836. Il fixa la date de l'inauguration au 29 juillet, et il en ordonna la cérémonie.

§

Il semble qu'on ait voulu donner d'abord à l'inauguration une grande solennité. Le principal spectacle en devait être, naturellement, une revue des troupes et de la garde nationale aux Champs-Elysées. Des tribunes devaient être élevées autour de l'Arc de Triomphe, pour les Chambres, les grands corps de l'Etat, les autorités

constituées et le corps diplomatique. Le roi y devait paraître à cheval, avec ses fils et son état-major; Thiers aussi voulait y être à cheval, comme à l'inauguration de la statue de la Colonne, et la presse s'amusait des exercices équestres auxquels se livraient les ministres et M. Thiers lui-même, pour être sûrs de se bien tenir.

Mais, depuis six ans, l'enthousiasme qu'excitait d'abord l'anniversaire des Trois Glorieuses s'était beaucoup refroidi. Le régime était mal installé, toujours discuté au dedans et au dehors. L'année précédente, l'attentat de Fieschi, s'il n'avait pas touché le roi, avait fait beaucoup de victimes; les lois de septembre 1835, qui avaient suivi, avaient les caractères d'une loi des suspects; le gouvernement en était très impopulaire.

En juin 1836, Alibaud tira encore sur Louis-Philippe sans l'atteindre. Les poursuites judiciaires qui en résultèrent furent tellement étendues qu'il parut que le ministère perdait son sang-froid; les prisons furent remplies. Huit jours avant les fêtes Armand Carrel fut tué en duel par Emile de Girardin; l'émotion fut universelle dans tous les partis; ses funérailles rassemblèrent un grand concours de population; un moment, on y avait craint des désordres.

Et le corps diplomatique se montrait mal disposé à honorer de sa présence l'inauguration de l'Arc de Triomphe, inventaire des victoires remportées par les armées de la Révolution sur toutes les puissances de l'Europe. De même, le Musée de Versailles allait être consacré « à toutes les gloires de la France ». L'Europe des rois en montrait de l'inquiétude.

Pour toutes ces raisons, les fêtes de juillet 1836 furent réduites au minimum. La Revue fut supprimée. La fête foraine rassembla sur les Champs-Elysées des quantités de boutiques, de pantins, de saucissons et autres victuailles.

Quelques troupes alignées autour de l'Arc de l'Etoile, de quoi maintenir l'ordre; quelques oriflammes agitant dans le vent des noms de victoires, Arcole, Eylau, La

Moskowa; un énorme faisceau de drapeaux tricolores au sommet du monument pour le couronner : une chevauchée d'état-major autour du roi et de ses fils; des toiles qui tombent pour livrer l'Arc aux curiosités et aux acclamations de la foule... Et là-dessus une pluie torrentielle, persistante, comme Juillet en réserve à nos pays quand il n'est pas satisfait, comme il en accablera Paris au Centenaire de la Révolution de Juillet, en 1930, parce que la République d'alors ne lui plaira pas plus que le parapluie de Louis-Philippe.

La Révolution est tombée dans l'eau, dit le Carillon du *Charivari.* On est obligé de dire que l'inauguration de l'Arc de Triomphe fut lamentable.

La foule ne put point s'y porter, ni s'y attarder. Dans les jours suivants, il fut un but de promenade, surtout le dimanche 31.

Comme Champagny l'avait prévu en 1806 quand il en proposait l'emplacement à l'Empereur, on admira la magnifique entrée que l'Arc ouvrait sur Paris, un spectacle en effet incomparable. La masse de l'édifice parut étonnante, notamment en comparaison de l'Arc du Carrousel : le plus grand des arcs de triomphe, on commença de se demander pourquoi; on le comprit très vite avec un sentiment d'orgueil national.

On en fit le tour avec une sorte d'émotion, et on repassa par la mémoire le long des phases dramatiques de la grande époque : — le *Départ,* de Rude : le Génie de la *Marseillaise* entraîne jeunes et vieux vers la frontière envahie : la Patrie en danger! Aux armes, citoyens! —

A gauche de la façade, Napoléon couronné par la Victoire : villes prises agenouillées devant lui; l'Histoire écrit ces hauts faits sur ses tablettes.

De l'autre côté, au revers, hélas! vers Neuilly, la *Résistance, 1814,* par Etex : un jeune guerrier défend son pays; son père blessé embrasse ses genoux; sa femme veut le retenir, elle tient un enfant tué dans ses bras; un soldat blessé mortellement tombe de cheval; mais, au-dessus, le génie de l'Avenir plane sur le groupe : —

et en regard, la *Paix, 1815,* aussi par Etex : un guerrier remet le glaive au fourreau, le cultivateur reprend ses travaux, la mère de famille sourit aux caresses de ses enfants, l'un apprend à lire; au-dessus Minerve couronnée de laurier tient dans une main sa lance, dans l'autre une branche d'olivier.

On regarde, on réfléchit.

Au-dessus des quatre grands groupes et aux façades latérales, six bas-reliefs représentent : *Jemappes,* où se distingua Louis-Philippe tout jeune, alors duc de Chartres; — les *Funérailles de Marceau,* honoré par l'ennemi; — *Arcole :* Bonaparte, drapeau au poing, entraînant ses troupes; — la *Prise d'Alexandrie :* c'est Kléber; — *Aboukir,* où Bonaparte reçoit la soumission du pacha vaincu; — *Austerlitz,* l'écrasement des Austro-Russes.

Au-dessus, tout autour de l'édifice, comme une ceinture, la frise malheureusement trop haute pour qu'on voie bien : le départ des armées, de part et d'autre de l'autel de la Patrie, en présence de Mirabeau, Roland, Madame Roland, Bailly, le duc d'Orléans, Rouget de Lisle, Carnot, les volontaires de 92, les soldats de l'an II, — puis le retour, avec des chariots de trophées.

Au-dessus de l'entablement, trente boucliers portant des noms de victoires.

Sous les voûtes, des listes interminables de noms de victoires, victoires du nord et de l'est et du sud et de l'ouest, victoires de partout; car la Révolution a été portée partout; partout maintenant elle entraînera les destinées des nations; — et les tables des généraux qui ont conduit d'un bout à l'autre de l'Europe les armées de la liberté; on a souligné les noms de ceux qui sont morts au champ d'honneur.

La foule s'amasse, commente, circule, s'émeut, pleure, parmi tant de gloire; un grand enseignement patriotique descend de ces voûtes, toujours, aujourd'hui encore plus qu'alors.

§

De semaine en semaine, on y regarda de plus près; on raisonna, comme toujours, les impressions premières.

Feuilletons les journaux, pour recueillir l'opinion des contemporains.

On ne cessa pas d'admirer la situation et le panorama de Paris, la perspective des Champs-Elysées, l'Obélisque récemment dressé sur la place de la Concorde, l'Arc du Carrousel à l'entrée des Tuileries, et les ponts de la Seine, — et d'évoquer la féconde activité intellectuelle, artistique et politique de cet immortel foyer de la Révolution. Car les gens de ce temps avaient conscience de l'extraordinaire fièvre de production qui caractérise les lendemains des Trois Glorieuses. A cent ans de là, ne semble-t-il pas que nous vivions une époque aussi ardente? On sentait, à beaucoup de signes, qu'il n'y avait pas concordance entre la nation et le gouvernement. Il ne faut jamais juger de la France par son gouvernement; il est du moins très rare qu'il la vaille.

Même à la réflexion, on ne s'étonna pas de la masse considérable du monument. On ne la trouva pas excessive; car on observa qu'il ne s'agissait pas là de glorifier un homme, ou une campagne guerrière, mais d'exprimer toute une époque, qui ouvrait une ère nouvelle, 1792-1815 : la bataille livrée et gagnée contre les servitudes de l'ancien régime.

On ne voyait pas dans l'Arc de l'Etoile un trophée, mais un symbole. Napoléon l'avait voulu ainsi : au lendemain d'Austerlitz, où le Saint Empire romain germanique avait été renversé, il avait voulu que la Révolution triomphante fût glorifiée, et il avait dédié l'Arc de l'Etoile « aux armées françaises ».

Après les quinze années de la Restauration, la Révolution de Juillet avait repris cette leçon, et l'Arc, sauf des erreurs que nous verrons, l'exprimait assez exactement, et parfois heureusement .

1792-1815 : — Gloire aux armées de la Révolution!

Napoléon est là, à sa vraie place historique, parmi les généraux de la Révolution, le plus grand, pour avoir remporté les plus éclatantes victoires, de Lodi à Marengo, et surtout la victoire décisive, Austerlitz; car jamais le Saint-Empire ne pourra s'en relever! C'est pourquoi c'est

lui qui est couronné par la Victoire. Aussi, les campagnes de la République occupent sur les tables de l'Arc la place principale; les bas-reliefs, la frise, n'ont rien de proprement impérial : Jemappes y paraît aussi bien qu'Austerlitz, les Funérailles de Marceau avec la Prise d'Alexandrie.

Napoléon à l'Arc de l'Etoile est retenu dans le cadre de la Révolution.

Lisez Armand Carrel : il pardonne à Napoléon son despotisme parce qu'il a consacré l'œuvre du Code et garanti la Révolution de l'égalité; il explique et autorise sa dictature temporaire parce qu'elle était nécessaire pour accabler les ennemis de la Révolution, au dedans et au dehors.

Une médaille de ce temps, très populaire en juillet 1833, comme en juillet 1836, à la Colonne de la Grande Armée comme à l'Arc de l'Etoile, porte cet exergue : NAPOLÉON EMPEREUR DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE; — le chef de la grande faction des *Bleus*, comme il disait lui-même à Benjamin Constant dans les Cent Jours.

C'est Napoléon III qui a creusé le schisme entre la République et l'Empire, déchiré en deux lambeaux le drapeau aux Trois Couleurs. N'a-t-il pas lui-même déboulonné la statue au petit chapeau et à la redingote grise érigée en 1833 sur la Colonne de la Grande Armée, pour la remplacer par une défroque impériale, qui y est encore et à laquelle personne ne comprend rien? — Usurpation et trahison!

Il faut donc se retourner vers l'Arc de l'Etoile; celui-là ne trompe pas; il est consacré à la gloire des armées françaises, c'est-à-dire essentiellement des armées de la République.

Il se trouve que le Soldat de la Grande Guerre qui y a été enseveli en consacre le vrai caractère républicain : les hommages qu'il reçoit des soldats de la République et des Alliés de la Grande Guerre expriment très fortement le sens du monument; l'Arc de l'Etoile glorifie les vingt-cinq années de guerre qui ont, par le prodigieux

effort des soldats de la France, inauguré l'ère des libérations nationales.

Sans doute, il serait possible de le marquer sur l'Arc même d'un signe durable : ainsi, quand au 11 novembre 1934 on en fit une chapelle funéraire pour le cénotaphe du Roi Alexandre de Yougoslavie. Nous y viendrons.

§

Les contemporains, les Français de 1836, avaient une si forte conception du sentiment national et des bienfaits de la liberté, qu'ils ne furent pas, qu'ils ne pouvaient pas être tout-à-fait satisfaits des images offertes par l'Arc de l'Etoile.

On était alors dans la pleine bataille des anciens et des modernes, ou, si l'on préfère, des classiques et des romantiques. La révolte contre les barrières des règles, la volonté farouche de la liberté dans l'art, avaient remporté, même avant les journées de juillet, de retentissantes victoires. La bataille d'*Hernani* est de février 1830, et elle valut au drame romantique dix années de glorieuses campagnes. Géricault, puis Delacroix, avaient décidément émancipé la peinture, et *la Liberté sur les Barricades* valait pour la révolution intellectuelle comme pour la révolution politique et sociale; d'ailleurs elles ne se peuvent point séparer. Les animaux de Barye allaient mettre en fuite, la queue entre les jambes, comme disait Théophile Gautier, les lions classiques, à la perruque frisée, et leur faire perdre la boule qui leur sert de contenance.

L'architecture et la sculpture décorative n'avaient pas encore été saisies par cette fièvre de rénovation; elles demeuraient soumises aux lois de l'Académie et aux inspirations de la Villa Médicis qui ne pouvaient produire que des imitations : colonnes doriques, ioniques ou corinthiennes, souvent mal comprises, frontons grecs mal proportionnés comme celui de la Madeleine, divinités mythologiques, Renommées et Victoires, nudités sans vie.

On regretta beaucoup que l'Arc de l'Etoile, puissant

monument de la Liberté, n'eût pas été le signal d'une décisive émancipation de l'art; il devait irradier de gloire; il apparaissait froid comme une copie. Salamine avait donné à la Grèce le Parthénon; Valmy et Austerlitz ne donnaient rien à la France. On regretta que les artistes de l'Arc ne se fussent pas inspirés aux mêmes sources populaires que Béranger en ses Chansons, petites feuilles volantes qui sont partout et dureront bien plus longtemps que les groupes prétentieux de l'Arc de l'Etoile.

Sous ce jour redoutable, on les passait en revue. Les bas-reliefs, Jemappes, les Funérailles de Marceau, Aboukir donnent les vrais costumes des guerriers de la République; mais leurs creux trop profonds projettent, même sous le soleil, des ombres qui noient les personnages. La frise est vivante et expressive, mais on ne la voit pas d'en bas, on ne peut guère que la deviner.

Et donc, pourquoi la *Marseillaise* de Rude entraîne-t-elle au combat des légionnaires romains, et non des volontaires de 92, ou des soldats de l'an II, qui avaient aussi belle allure? Pourquoi ce génie sans nationalité, au lieu, par exemple, d'un Danton hurlant, débraillé : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée! » Les vieux soldats qui venaient voir cela ne s'y reconnaissaient pas et n'y comprenaient rien.

Et le *Napoléon couronné,* de Cortot? si sage, si timide, tel un enfant qui reçoit, à la distribution des prix, une couronne en papier doré! Qui donc a jamais vu Napoléon sans chemise et les jambes nues, affublé de la chlamyde d'Auguste? On le connaît avec la redingote grise et les bottes à l'écuyère qui ont écrasé sous leurs talons tant de couronnes.

La critique, même les reproches, étaient, et sont encore bien plus à l'aise devant les deux groupes d'Etex : la *Résistance, 1814;* la *Paix, 1815.* Et les reproches vont, par-dessus sa tête, à ceux qui lui ont commandé cela.

Le Génie de l'Avenir, la Minerve de la Paix? Qui les reconnaît, parmi les curieux qui passent, parmi les

Français qui y viennent contempler le monument de la grandeur nationale?

Pourquoi glorifier ici, au revers des groupes de la *Marseillaise* et de la *Victoire*, les désastres de 1814 et de 1815, l'humiliante invasion, les Cosaques campés sur les Champs-Elysées? Parce que la Paix, au lendemain de Waterloo, a ramené les Bourbons?

Profanation égale à celle qui voulait, à la veille de 1830, consacrer l'Arc de Triomphe à la gloire du duc d'Angoulême, vainqueur de l'Espagne libérale! Ainsi l'Arc de l'Etoile, consacré aux armées françaises, c'est-à-dire aux armées de la Révolution, s'achève en glorifiant la Restauration! Et cela, six ans après les Trois Glorieuses!

On comprend le malaise, même la souffrance, que les groupes d'Etex ont produits chez les contemporains... et jusqu'à nous.

§

Oublions cela un moment; d'ailleurs cela tourne le dos à Paris, et revêtons l'Arc de l'Etoile de la vie qu'il a vécue depuis cent ans.

Il n'est plus à la barrière maintenant; elle a été portée aux lisières du Bois de Boulogne. Il est dans Paris, et la vie de Paris l'enveloppe de plus en plus. On a marqué en son centre, au croisement des deux voûtes, une étoile de la Légion d'honneur, avec un aigle de bronze : ainsi se trouve justifié son nom. Et l'étoile, bien au delà de l'Arc, rattachée par le large ruban lumineux des Champ-Elysées à la Concorde et aux Tuileries, rayonne en cinq branches sur toute cette région de la capitale où se couche le soleil : avenues Marceau et d'Iéna, avenues Kléber et Victor Hugo, avenues Foch et de la Grande Armée, avenues Carnot et Wagram, avenues Hoche et Friedland; — quels noms! Du haut de la plate-forme de l'Arc, la vue sur Paris éveille, si l'on veut, les plus riches et les plus fortes impressions. En vérité, il tient Paris sous son regard.

Depuis un siècle, il a été associé à la vie de Paris, à

la vie de la France en leurs heures les plus émouvantes : — d'abord, et encore par Napoléon, qui y passa au retour de Sainte-Hélène, plus grand que jamais, dans sa gloire légendaire (15 décembre 1840); — par le magnifique poète de la Colonne : la veillée funèbre de Victor Hugo, en mai 1885, fut littéralement tenue par toute la population de la ville; — 14 juillet 1919, il vit le défilé triomphal des armées de la Liberté, conduites par deux maréchaux de France; on eût dit, en vérité, qu'il avait été construit pour cette immortelle journée, et qu'il l'attendait depuis un siècle; — janvier 1921, il devient la tombe du Soldat inconnu; — 5 mai 1921, il voit le Centenaire de la mort de Napoléon. Les rayons du soleil, qui se couche le 5 mai dans l'ouverture de l'Arc, comme une hostie d'or au fond du tabernacle, disait Richepin, glorifiaient ensemble les armées de la Grande Guerre et celles de la Révolution; la valeur symbolique de l'Arc en était doublée, et même parachevée, et la Flamme qui y brûle éternellement en faisait l'autel de la Patrie.

Il vit désormais d'une vie intense.

Son architecture et ses motifs décoratifs répondent-ils à cette haute dignité? Et les foules qui viennent s'incliner et prier devant la Flamme y trouvent-elles des images qui correspondent à leurs émotions?

Qu'on me laisse ici rêver un moment parmi les voix qui y passent depuis cent ans, qui de plus en plus y cherchent les leçons du passé pour y méditer sur les devoirs de l'avenir.

Evoquons les images qui feraient vivre vraiment l'Arc de l'Etoile.

Le temps n'est plus aux allégories froides. Nous vivons des heures passionnées, dramatiques. Nous sentons venir de nouvelles batailles où l'humanité cherchera sa voie et peut-être encore y demandera la lumière et la vaillance de la France.

Evoquons les images de l'Arc telles qu'on les souhaiterait pour exprimer les réalités du drame interminable

de la Révolution; car la Révolution continue... et la France aussi.

Le Départ : — En chantant la Marseillaise, les volontaires de 92 partent pour Valmy : « Vive la Nation! » De ce jour, dit Goethe, date une nouvelle ère dans l'histoire des hommes.

La Victoire : — La plus expressive, Austerlitz : Napoléon à cheval, petit chapeau, redingote grise; on lui apporte les trophées, des brassées de drapeaux, autrichiens et russes, leurs aigles brisées. C'est bien la fin du « grotesque régime féodal »; le Saint-Empire est frappé à mort; personne ne le relèvera...

La Résistance. Soit! — Car la Restauration a réagi; cent ans de révolutions nationales ont mûri la grande leçon, et il faut qu'elle soit décisive, puisque celles de la Révolution et de Napoléon ne l'ont pas été. — La résistance : quelle plus héroïque que celle des tranchées des Poilus, martyrs d'endurance et de sacrifice! Parmi eux, Clemenceau, ce Clemenceau que vous voyez là-bas au coin du bois et qui monte vers l'Arc où est sa place, — le Danton de la Troisième République : « Je fais la guerre! »

Et la Victoire, la *Victoire Suprême :* — Quelle plus grande image que celle des Armées de la Liberté, venues du monde entier et passant sous l'Arc derrière deux maréchaux de France! Vous rappelez-vous le 14 juillet 1919, le spectacle le plus grandiose de l'histoire des hommes? Ne pensez-vous pas qu'il vaille d'être fixé dans la pierre et dans le bronze?

Qui regarde les groupes d'Etex, 1814, 1815, ne voit pas, ne comprend pas.

Qui regardera les Poilus de France, petits-fils des Volontaires du Départ, comprendra le sens de leur Retour et les conditions de la Paix qu'ils ont voulue. Paix de la France, Idéal d'Humanité, disait Clemenceau à la tribune de la Chambre des Députés, en y déposant le traité de Versailles.

Nous avons franchi depuis cent ans l'âge de transition, où les anciens et les modernes se disputaient les com-

mandes de l'Etat, où les froides allégories classiques achevaient de mourir. Nous avons des artistes vigoureux, des penseurs hardis.

Nous voulons la Paix autant que la Liberté. C'est l'Evangile de 89, dont les volontaires de 92, les soldats de l'an II, les grenadiers de l'Empire, les Poilus de Joffre, de Foch et de Clemenceau, ont été les apôtres et les martyrs.

Nous avons besoin, plus que jamais, de sentir toute la grandeur, toute la valeur morale de ce puissant drame de la Révolution où se décident, aujourd'hui, demain, les destinées de l'Humanité.

L'Arc de l'Etoile semble avoir grandi encore, il a grandi certainement, depuis qu'y brûle la Flamme, qui est l'âme intrépide du grand Soldat de France.

. . . .

Mais c'est assez rêver!

On ne peut pas remettre en chantier l'Arc de l'Etoile.

Ne peut-on pas souhaiter du moins, à l'occasion de son centenaire, qu'il ne glorifie pas trop Waterloo?

ÉDOUARD DRIAULT.

LA COMTESSE DE FARBUS

—

I

Claude Elpémor (1) allait quitter la galerie Dotime lorsqu'une femme grande et magnifique parut sur le seuil. Le vieux père Dotime s'empressa. Distraitement, l'arrivante lui tendit une main. Puis, se tournant vers un des murs de la vaste salle, elle examina les tableaux.

Claude s'était arrêté et la regardait. Où avait-il vu cette personne? Ses yeux bruns, sa silhouette lui étaient connus, mais la mémoire qu'il avait d'elle baignait dans une buée et en vain cherchait-il qui elle pouvait être. Tout à coup, elle sourit et elle fit un pas. Sa tête se dressa légèrement. Il y avait dans son visage et son attitude quelque chose de libre et d'altier.

— Vous êtes Claude Elpémor?

— Oh!... Mademoiselle!...

Un grand rire accueillit cette exclamation.

— Mademoiselle!... Et voilà!... Vous me faites plaisir!... Mais nous nous sommes perdus de vue depuis dix-sept ans et, de même que vous, Claude, vous avez grandi, mon état-civil a changé. Mlle Dimbre est devenue Mme de Farbus.

— Pardonnez-moi! dit le jeune homme. J'ignorais, madame...

Mme de Farbus l'arrêta.

— Savez-vous que c'est bien, votre exposition! (Elle se tourna vers le vieillard qui, modestement, se tenait debout derrière elle.) Dites-moi, Dotime, vous m'enverrez

(1) Voir, du même auteur, *L'Impudente* (N. R. F.).

ce bord de rivière et, là-bas, ces fleurs jaunes, qui me plaisent beaucoup... Vraiment, reprit-elle, c'est très bien! Oui, tout à l'heure, dans un journal, j'ai lu votre nom, et je suis accourue, toute affaire cessante. J'ai voulu voir comment peignait mon ancien élève.

Claude baissa les yeux et rougit.

— M'auriez-vous reconnue? lui demanda-t-elle. Moi, tout de suite, en vous voyant, j'ai pensé: « C'est Claude! » et j'admire combien peu vous avez changé. Le même regard sauvage... Le même beau front... Tournez la tête! Et, sous l'oreille, ce petit signe brun qu'à huit ans vous grattiez de la pointe de l'ongle en ânonnant contre ma jupe le règne de Clovis! Comme je suis contente de vous voir! Ah! ça, mais... qu'avez-vous? Vous ne me dites rien!

— Je suis encore, fit le jeune peintre, à tel point surpris...

— Un peu intimidé?

— Mais non, pas trop!

Riant clair, pour montrer qu'elle n'était pas dupe, elle lui posa familièrement deux doigts sur la joue, lui offrit de s'asseoir et l'interrogea. Habitait-il Paris? « Depuis un an. » Quel quartier? « La rive gauche, rue Dupont-des-Loges, où j'ai, dit Claude, un atelier presque sous les toits que me tient en ordre une vieille bonne. » Ces réponses enchantèrent Mme de Farbus. Les yeux sur lui, hochant la tête à ses moindres mots, elle lui fit encore des questions. Mais l'heure, avoua-t-elle, la pressait. Un rendez-vous d'une importance toute particulière l'obligeait à rentrer rapidement chez elle.

— Vous êtes libre à huit heures?

— Entièrement libre!

— Eh! bien, alors, venez dîner. Nous causerons un peu. Habillé comme vous êtes, cela va sans dire! 21 *bis*, rue George-Sand, dit l'élégante femme en traçant cette adresse sur une de ses cartes. Adieu, Dotime! Vendez des toiles de ce garçon-là et réservez-moi les deux miennes!

Sa voiture l'attendait près du magasin. Elle n'était pas

à la maison depuis cinq minutes qu'on lui annonça son beau-frère.

— Bonjour, Momo! fit-elle gaiement en allant à lui.

Le vicomte de Farbus lui baisa les ongles. C'était un homme petit, discrètement chauve, à la mine gracieuse, mais fanée, pourvu de grandes oreilles en anses de pot et possesseur d'une longue moustache, plutôt rousse que blonde, dans laquelle se voyaient quelques fils plus clairs. Ses vêtements noirs, sa cravate noire et ses bijoux noirs trahissaient un deuil tout récent. Ses yeux respiraient l'honneur même. Ses oreilles décollées vous donnaient confiance.

Il prit une chaise et, les pieds joints, non en face de lui, mais, correctement, sous son siège :

— Ma chère Lola, commença-t-il d'une voix bien posée, j'ai reçu à Toulouse votre dernière lettre et je viens vous en dire toute ma gratitude. Ce que vous faites là est très beau! Personnellement vous me rendez un immense service.

— Mon ami, dit Lola, vous exagérez!

— Je n'exagère pas. Je vois clair. Je pèse mes mots et je répète : un immense service! Figurez-vous Etienne et Louis, que j'aime de tout cœur, tombant moralement à ma charge et moi-même obligé de m'occuper d'eux : quelle serait devenue ma situation?

Lola sourit.

— Celle d'un martyr, lança-t-elle gaiement. Vous vous seriez, mon cher Momo, comme toujours, dévoué!

— Oui, dit le vicomte de Farbus. J'aurais fait de mon mieux, mais ç'eût été maigre. Un pauvre homme seul, un vieux busard de célibataire, n'entend pas grand chose aux enfants. Et voilà le malheur, lorsque l'on est jeune, de remettre à plus tard les joies du mariage, sous le prétexte, hélas, pour moi, rigoureusement vrai, que l'on n'en est pas encore digne! Aujourd'hui, j'ai mon cercle et mes habitudes. Je suis bien portant, mais l'âge vient. Changer de vie quand on approche de la cinquantaine...

— Pas d'attendrissement! fit Lola. Votre cause est gagnée, donc ne plaidez plus! Aussi longtemps que votre

mère, invoquant ses droits, a pu s'occuper des jumeaux, je me suis effacée comme elle le souhaitait. Maintenant qu'elle est morte et qu'ils se trouvent seuls, les fils de mon mari deviennent les miens.

— Quel grand cœur vous avez!

— Non, je suis honnête.

— Mais bien des femmes...

— Je ne suis pas : bien des femmes, Momo! Je suis moi-même, et ça suffit. C'est déjà beaucoup... Vous avez dû, reprit Lola d'une voix pleine d'onction, être bien affecté par cette fin si brusque.

— Profondément! dit le vicomte. Oh! profondément!

Ses moustaches parurent s'allonger. Comme il levait les mains, ses manches glissèrent. Les boutons noirs de ses manchettes se distinguèrent mieux. Rien ne donnait plus d'éloquence à son désespoir que ces quatre olives de jais mat.

— Ma mère, ajouta-t-il, était une sainte!

— Elle passait pour telle, dit Lola. C'était, je crois, dans sa famille et son entourage, une réputation établie. Mon pauvre Alain n'admettait pas qu'on en pût douter. Mais je dois vous avouer que, personnellement...

M. de Farbus soupira.

— Je sais, fit-il, et c'est l'oubli de toutes ces misères qui vous rend, à mes yeux, si complètement noble! Comme beaucoup de personnes d'un âge avancé, ma chère maman se pliait mal à certains progrès et, pour tout dire, ne sortant plus, ne vivant qu'en Dieu, demeurait enfermée dans ses traditions. Elle a eu des torts envers vous. Elle vous a méconnue... elle vous a blessée...

— Moi? fit Lola. Par où, blessée? Comment ça, blessée? Que voulez-vous dire? Me suis-je plainte?... J'ai toujours parfaitement compris sa conduite!

Et, comme les yeux de son beau-frère, arrêtés sur elle, trahissaient un vif étonnement :

— Voyons, mon cher Momo, vous si délié, mettez-vous à la place de la pauvre femme! poursuivit-elle avec un air de condescendance tout fardé de respect et à peine sensible. C'est une grande maison, les Farbus. De l'an-

cienneté, de belles alliances, des services de guerre, en un mot, le dessus du panier gascon. Que venait faire parmi ces nobles une petite bourgeoise, pas même bien pensante, pas même riche? Divorcée, au surplus, ne l'oublions pas! Mêlée jadis à une histoire tout à fait pénible, où son rôle, travesti et dénaturé, avait de quoi, dans la version que l'on en donnait, inspirer partout l'horreur d'elle! Alain défiait, en m'épousant, sa mère et son monde. Que Mme de Farbus m'ait fermé sa porte, qu'elle ait tenu, pour les soustraire à mon influence, à garder auprès d'elle ses petits-enfants, quoi de plus naturel quand on réfléchit? Tout, et sa foi même, l'en pressait. Evidemment, lorsque l'Eglise m'a enfin mariée, votre mère aurait pu se détendre un peu. Mais elle avait alors soixante-seize ans! Mais rien chez moi ne l'invitait, il faut bien l'avouer, à ce difficile premier pas! Elle n'a pas cru devoir le faire, et je l'en excuse.

La figure du vicomte s'était éclairée.

— Quelle justesse de vues! lança-t-il. Plus vous me permettez de lire en vous, plus fortement je me réjouis de la décision qu'a prise le conseil de famille. Deux ou trois de ses membres hésitaient un peu. J'ai dû les brusquer. Oh! doucement! Quand je dis : les brusquer... les brusquer doucement (vous pensez bien qu'avec ces têtes sans grande ouverture, c'était un vrai travail de diplomate!) j'entends qu'au lieu de m'arrêter à des objections dont aucune n'était bien sérieuse, je les ai combattues avec insistance. Enfin, j'ai triomphé, n'en parlons plus! Vous voilà investie des pouvoirs d'une mère, et ce n'est pas, soyez-en sûre, mon inexpérience qui jamais risquera de vous contrarier. Reste la question d'intérêt. J'ai cru bien faire en apportant certaines précisions...

Lola fit un mouvement, l'interrompit.

— Laissez donc, mon ami, aux notaires leur pain! Ni vous, ni moi, protesta-t-elle en haussant l'épaule, n'avons d'aptitude pour les comptes.

Mais Maurice de Farbus en voulait fournir. C'était un homme qui, rendant l'âme sur une cime perdue et n'ayant personne pour l'entendre, eût pris Dieu à témoin qu'il

était correct. Il tira de sa poche un pince-nez d'écaille et se mit à lire des papiers. Qu'il les comprît n'aveuglait pas comme une évidence. Néanmoins, de son mieux, il les commentait. Lorsqu'un texte essentiel l'embarrassait trop, on le voyait, sans impatience, en scruter les lignes, y pêcher les mots d'un sens clair, les joindre entre eux, les malaxer, renifler les autres, et soudain se jeter dans une paraphrase d'où la pensée du rédacteur et ses intentions avaient complètement disparu. Lui-même, bientôt, se rendait compte qu'il devait errer. Ses vastes oreilles s'empourpraient. Sur ses lèvres naissait quelque hésitation. Alors, tourné vers sa belle-sœur, digne et méprisant :

— Ces gens de basoche compliquent tout! Quel jargon ridicule, sans parler du reste!... Enfin, vous voyez ça, vous saisissez? concluait-il en désignant le point du grimoire où s'était heurté son esprit.

— Mais certainement! disait Lola. Je saisis très bien!

Elle semblait n'écouter que par politesse. Son beau visage, son port de tête exprimaient l'ennui, et son grand corps, abandonné au creux d'un fauteuil, une indifférence résignée. Mais parfois, dans ses yeux, une furtive lueur venait trahir ce qu'elle cachait, sous ces apparences, d'attention vigilante et de froid calcul. Les chiffres lancés étaient gros. Son esprit positif les additionnait. Joignant à leur total ses propres rentes, elle mesurait avec bonheur sa situation de veuve consolée d'un homme riche. En face d'elle miroitait une glace inclinée où, de son siège, elle distinguait deux envers d'oreilles rondes et transparentes comme des conques. Tout un réseau de veines bleuâtres y courait drôlement. Lola s'intéressait à leurs méandres. Sans perdre un mot, sans se tromper dans ses additions, elle se disait qu'en y plantant la pointe d'une aiguille on aurait vu, sur ces oreilles, couler en tous sens des rigoles pourprées fort curieuses. Le désir d'essayer tourmentait ses doigts. Que d'honnêtes plaisirs se perdaient!

Tout à coup, suspendant ses explications, le vicomte

de Farbus se moucha dignement; puis, serrant les papiers dans une de ses poches :

— Voilà! fit-il, et je suis sûr que, du haut du ciel, notre cher Alain nous approuve! Nulle solution n'eût mieux comblé ses vœux paternels. Il vous admirait tant, vous aimait tant!... Avez-vous des projets pour les mois qui viennent?

— Oui, dit Lola, mais à revoir... mais à modifier... Mon caprice n'est plus ma seule règle. Je me dois désormais à mes beaux-enfants.

— Bravo! dit le vicomte, faites-en des hommes!

En se levant, il annonça d'un air détaché :

— Moi, je vais partir en croisière. Oh! pas bien loin! Pas pour longtemps! Si je m'écoutais... Il faut bien, mon amie, se secouer un peu!

— Nous nous écrirons, dit Lola.

II

Claude arriva rue George-Sand peu avant huit heures. Dans la plus extrême confusion. S'étant interrogé, scruté longuement, incertain s'il sonnerait à l'appartement ou s'il reprendrait l'escalier. Prolonger l'aventure le tentait beaucoup, mais, à la rompre, il sentait bien, tant son cœur pesait, qu'il aurait éprouvé un vrai soulagement. Qu'était, en somme, dans sa mémoire, Mme de Farbus? Cet épouvantail : Lola Dimbre! Une ancienne gouvernante affreusement sévère! La même personne qui, sous couleur de combattre en lui les travers d'une enfance un peu débridée, autrefois, chaque jour, le rossait! Mais son règne se perdait dans une trame brillante. Il avait, en somme, été court. De beaux plaisirs, pris sous les pins d'une campagne en feu, s'associaient aux rigueurs de l'éducatrice. Tout compté, l'agréable et le mortifiant, Claude n'en voulait pas à cette femme, mais rougissait à la pensée qu'elle n'était pas vieille et qu'elle connaissait tout son corps. En même temps l'excitait qu'il en fût ainsi. Ce lien entre eux, qui, physiquement, lui causait

une gêne, l'attirait vers elle comme un charme. Lorsqu'il sonna, ses joues brûlaient, sa poitrine battait, mais si la porte où s'appuyait légèrement sa main était restée close devant lui, il aurait ressenti du désappointement.

Lola lui fit l'accueil d'une mère; d'une mère encore femme : coquette, gracieuse dans l'appareil de sa dignité, sur lequel, pourtant, elle veillait. Le long d'elle se drapait une robe de voile gris que retenaient à ses épaules des torsades d'argent. Pas un seul bijou. Pas une fleur. D'étroits souliers qui, par des fils perdus dans leur soie, rappelaient l'argent des torsades; et des bas, d'une finesse presque invraisemblable, aux mailles desquels transparaissait en points lumineux la blancheur saisissante de la chair des jambes.

Claude cherchait, peut-on dire, sa respiration. La richesse du lieu l'écrasait. Ce n'était point que, chez Dotime, Mme de Farbus lui eût fait l'effet d'une mendiante, mais son appartement, son mobilier, les objets d'art, la profusion des bibelots précieux qu'il voyait briller autour d'elle surpassaient son attente la plus favorable. Rien qu'en tableaux et en pastels, aux murs du salon, une fortune était suspendue : deux Cézanne, un Renoir, un Van Gogh, dix autres! « Il y en a, se disait Claude, pour plus d'un million. Or, c'est mon ancienne gouvernante! Mes parents l'appointaient pour m'apprendre à lire! Quel pacha, quel nabab a-t-elle épousé, ou quel héritage a-t-elle fait? » Le dîner fut servi dans une salle immense, autour d'une table où voisinaient des cristaux massifs avec une pesante argenterie. Sans recherche, il touchait à la perfection.

Lola parlait avec entrain, ne mangeant qu'à peine, la joue gauche appuyée sur le bout des doigts. De temps à autre, elle remontait d'un léger mouvement une des épaulettes de sa robe. A l'entendre, à saisir au passage des noms qu'elle prononçait comme ceux d'amis rencontrés chaque jour, et qui presque tous étaient grands, Claude voyait ligne par ligne se lever un monde sur lequel jusqu'ici les chroniques spéciales l'avaient seules un peu renseigné. La belle femme n'y mettait nulle affectation. S'apercevant que son jeune hôte restait sans réplique,

elle marqua, au contraire, par un pli des lèvres, qu'elle se reprochait ce verbiage. Alors, elle vint à la peinture et s'y cantonna. Dans ce domaine, les connaissances dont elle faisait preuve étaient également des plus vastes. Mais là, du moins, Claude se trouvait en lieu familier, pouvait dresser une objection, émettre un jugement, n'était plus réduit au silence.

Tout de suite, elle le vit qui se passionnait. « Digne fils de son père! songea-t-elle. Georges Elpémor n'avait en tête que la poésie, cet enfant ne respire que pour sa peinture! » Du fond d'elle-même, soudain montèrent d'émouvantes images qui, se coupant les unes les autres et l'étourdissant, la tinrent une minute les yeux fixes. Dix questions à la fois lui pressèrent l'esprit. Mais le domestique la gênait. Elle ne voulait ni renseigner cet individu sur un passé dont l'opulence de sa nouvelle vie n'avait pas effacé la trace humiliante, ni surtout, si grinçait une réponse de Claude, en avoir cet homme pour témoin. Car elle pensait, de ce côté, que son premier mot la jetterait en pleine aventure. Pour l'instant, tout vibrait dans le jeune artiste et nulle menace ne paraissait sur le point d'éclore des volcans que sans doute il portait en lui. Lola l'écoutait distraitement.

Ce ne fut qu'au salon qu'elle se décida. Profitant d'un regard que donnait son hôte à une vitrine d'objets anciens et de miniatures placée derrière elle dans un coin :

— Et votre mère? demanda-t-elle sans tourner la tête. Nous bavardons, vous me prenez par mon point sensible en me parlant de ces questions qui m'intéressent tant, et j'oublie Mme Elpémor... Vraiment, je suis inexcusable! Elle va bien, j'espère?

— Très bien, dit Claude. J'irai bientôt à Marseille, la voir.

Il avait répondu de l'air le plus simple.

— Elle habite Marseille toute l'année?

— Oui, toute l'année! Notre campagne des environs d'Aix n'était plus, pour ma mère, un séjour possible. C'était trop triste. Elle l'a vendue après l'accident.

Sans même une seconde réfléchir ;

— L'accident? fit Lola. Quel accident?

— Mais, voyons, l'accident de mon père, dit Claude. Vous savez bien, ce pistolet...

— Où avais-je la tête!

Elle sentit le rouge lui monter.

— C'est, je crois, le lendemain que je suis partie. Mon petit Claude, pardonnez-moi, je cherchais trop loin, ou plutôt... oui, je redoutais qu'un autre accident... J'avais beaucoup d'estime pour votre père. Beaucoup! beaucoup! reprit Lola d'une voix un peu sourde, et, de plus, je lui vouais de l'admiration. C'était, Claude, un homme supérieur!

— Je sais! dit Claude. J'ai des papiers qui me viennent de lui...

Des larmes parurent dans ses yeux. Lola fit un soupir, lui prit une main, puis, surmontant, pour l'arracher à ses réflexions, le malaise qu'elle-même ressentait :

— Et qu'êtes-vous devenu depuis mon départ? Je brûle d'en être instruite. N'oubliez rien! C'est presque une vie que vous avez à me raconter. J'ai laissé à La Cagne un marmot boudeur, je retrouve ici un homme fait. Par quelles étapes et au milieu de quelles circonstances l'homme est-il sorti du marmot? Mais d'abord, fit Lola, qui m'a succédé?

— Personne, dit Claude. Une vague parente m'a gardé trois mois, le temps, je pense, que se liquide la situation créée par la mort de mon père, puis ma mère s'est remise à m'instruire elle-même. Elle n'exigeait rien, ou fort peu. Et vous savez, ajouta-t-il, en fait d'événements...

Son humeur l'avait seule et toujours conduit. A l'externat, bien composé, mais sans discipline, opulent parterre de jeunes cancres, où, vers l'âge de dix ans, il était entré, un jour il s'appliquait et un jour non, si capricieux qu'entre ses maîtres et ses camarades on l'avait surnommé Monsieur Culbuto. Cependant, c'était lui le meilleur élève et à lui qu'allaient tous les prix. Il sortait bachelier de cet externat. Sa mère le voyait architecte. Mais le dessin, mais la peinture seuls l'intéressaient, pas du tout les chantiers et la construction. Alors, sa mère, sur

les conseils de leur entourage, le mettait aux mains du père Louppe qui, du moins mal qu'il avait pu, l'avait dégrossi.

— Ce fut, déclara-t-il, mon meilleur temps. Je peignais avec lui du matin au soir, dans la certitude du succès. L'homme était doux, plein d'illusions, raté sans aigreur et savait m'inspirer une confiance en moi, pour un débutant bien précieuse. Depuis, hélas! j'ai déchanté. A Paris, surtout. Mes insuffisances me consternent. Comment croire à soi-même quand on voit l'époque et les efforts que font en vain pour sortir de l'ombre des gens qu'on admire comme des maîtres? Bien souvent, je vous jure, si je m'écoutais...

— Vous aimez la gloire? fit Lola.

— Oui, dit Claude, je l'avoue : je désire la gloire!

Il rougit violemment.

— C'est idiot, n'est-ce pas?

— Comment, idiot? Mais quelle poursuite imaginez-vous qui honore un homme davantage? Moi aussi, j'aime la gloire, oui, la gloire des femmes, et j'ai tout engagé pour la conquérir. Ce que j'en tiens : mon rang, mon luxe et mes amitiés, j'ai su les vouloir sauvagement. Mon Dieu, vous confier ça, que c'est donc drôle! Je vous vois toujours en culottes! Mais enfin, vous savez d'où je suis partie. Quand j'ai quitté votre famille, j'étais sans un sou. J'avais bien, en province, une lointaine cousine — que j'aimais beaucoup! fit Lola, que j'ai perdue en février de l'année suivante et dont l'héritage m'a sauvée... Certainement, j'aurais pu m'établir mercière! Je visais plus haut. Ai-je eu tort? Mesurez le chemin que j'ai parcouru!

Mme de Farbus prit un temps. D'un carafon, posé près d'elle sur une table basse, elle versa dans un verre quelques gouttes d'alcool; puis, déchiffrant aux yeux de Claude une curiosité qu'il n'osait trahir par des mots :

— J'ai d'abord épousé un entrepreneur. Ce n'était pas mon idéal, fit-elle à mi-voix, et j'aurais mieux trouvé l'emploi de mes facultés à pousser dans le monde un homme de talent. Mais mon mari, très supérieur à sa condition, n'était pas qu'un manœuvre arrivé par chance

dans la grande pagaille d'après-guerre. Nous aurions pu, moi m'y prêtant, nous faire l'un à l'autre. Pourtant, nous avons divorcé! Des impatiences... Rien de sérieux... Mais j'abrège, n'est-ce pas?

Elle sourit légèrement et vida son verre. Claude vit sa langue, dardée au fond du cristal taillé, s'y saisir d'une goutte qui restait.

— C'est alors qu'est venu le comte de Farbus. Je ne sais plus dans quel salon des amis communs me l'avaient, un jour, présenté. Il était veuf, de grande tournure, suffisamment riche, amateur de tableaux, comme vous pouvez voir, — pas un aigle, et pourtant assez agréable! Si ses chevaux ne l'avaient pas occupé par trop, je dirais qu'entre nous, sauf à l'occasion, rien absolument n'accrochait. Nous recherchions les mêmes personnes et les mêmes plaisirs, nous pensions de même sur mille choses...

Lola se tut; puis, d'une voix sèche, d'un accent amer :

— C'est près de nous qu'était l'obstacle. Et il a duré! J'ai passé par les pires humiliations. Ah! je vous jure, mon petit Claude, qu'avant d'y souscrire on m'a fait payer mon succès!

— Mais qui? fit Claude, s'enhardissant.

Les prunelles de Lola se chargèrent de feu.

— Qui?... Le monde... Ma belle-mère... Ma belle-mère surtout! Pour le monde, j'ai lutté et j'ai triomphé. J'y occupe une place qu'on envie. Mais ma belle-mère! Non, quand je pense à cette vieille bigote...

Elle renversa la tête, serra les dents. Et soudain, comme s'ouvrant pour donner passage à un sentiment plus fort qu'elle :

— Tenez, regardez-la, elle est bien peinte (l'index tendu, elle désignait une petite toile ronde reléguée derrière elle à une place médiocre), c'est d'ailleurs pour cela que je la conserve! Et c'est aussi pour que chaque jour, automatiquement, sa vue rafraîchisse ma rancune. Voilà cette femme qui me tenait pour moins qu'une servante et par qui j'ai souffert des années durant; qui m'a, jusqu'à sa mort, fermé sa porte; qui, dans Toulouse, où les vieilles sottes de son entourage ne voyaient le monde que

par elle, démentait que son fils se fût remarié et le blâmait d'autoriser à porter son nom une maîtresse tirée du ruisseau; qui même — plus fort! — à des personnes habitant Paris, écrivait spécialement pour les mettre en garde contre une dite comtesse de Farbus. Tout cela, par orgueil et par religion! Mon pauvre mari laissait faire. Pris entre moi, qu'il adorait, et cette vieille chipie, il usait de détours, me prêchait patience, gourmandait sa mère timidement, mais reculait devant les mots et l'acte énergique qui, d'un seul coup, auraient mis fin à ces turpitudes. Je ne lui en veux pas. C'était un faible! Tout au plus m'arrive-t-il de l'en mépriser. Mais elle, la bique, de tout mon cœur je lui souhaite l'enfer! Puisqu'elle y croyait, qu'elle y brûle!... Jamais, reprit Lola, droite sur son siège, je n'aurais cru pouvoir haïr pareillement quelqu'un!

Elle s'était animée extraordinairement. Claude la regardait, fort ému. Ces sourcils joints, ces yeux d'orage, cette bouche frémissante, ces durs signes de colère, il les connaissait pour les avoir vus tout enfant. Cette voix furieuse, mais il l'avait entendue cent fois! En quoi donc cette grande femme avait-elle changé? Un peu plus d'embonpoint, quelques rides peut-être (et si ténues qu'on ne voyait les plus apparentes que sous un certain éclairage), plus de maturité dans l'expression : oui, c'étaient là, en confrontant Mme de Farbus avec l'image qu'il retrouvait de sa gouvernante, les seules différences qu'il perçût. Elle restait une merveille, et de quelle splendeur! L'artiste, en lui, sans doute jouissait de cette belle figure, mais pas très purement, non sans trouble, et la mémoire d'un autrefois sec et rigoureux se mêlait dans son âme à l'admiration. Tout à coup, comme secoué par le silence même, il s'avisa que son hôtesse, l'air un peu calmée, depuis une minute se taisait. Probablement attendait-elle, de sa part, un mot. Alors, sans réfléchir, par politesse :

— Et vous n'avez pas eu d'enfant? interrogea-t-il, venant de si loin qu'elle sourit.

— Non, mais je vais, dit-elle, en avoir deux!

Elle le mit au courant.

— Belle revanche, n'est-ce pas? Oh! je sais bien, vous me direz que sur un cadavre... Ç'eût été meilleur, pris plus tôt! Mais pourquoi chipoter les bonheurs qu'on tient? Songez donc : ces jumeaux qu'on me refusait, m'en voici, mon cher, seule maîtresse, libre de les pétrir, de les former, d'en régler à ma guise les inclinations. Et, reprit-elle, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout! La question d'argent tient sa place. Moins à l'aise qu'autrefois depuis mon veuvage — toujours les manigances de cette vieille folle qui m'aurait vue avec bonheur non seulement réduite, mais déshéritée entièrement! — je retrouve, en prenant mes beaux-fils chez moi, la fortune dont j'étais en partie privée. Commencez-vous à faire le tour? Comprenez-vous mieux? N'est-ce pas une revanche, et complète? Rien n'y manque! fit Lola d'un air transporté. Mon seul regret... Tenez, mon cher, si j'étais moins sotte, j'irais m'installer à Toulouse! Oui, dans sa maison même! Tapageusement! Comme esclandre... Ah! du coup, je serais vengée!

— Et vous n'y pensez pas? demanda Claude.

— Non, dit Lola. J'ai à Paris toutes mes habitudes et, décidément, je m'aime trop! Mes beaux-enfants me rejoindront, les vacances venues. Je les laisse terminer leur année scolaire. D'ailleurs, je vais partir pour la campagne!

— Prochainement?

— Dans huit jours. Paris n'est plus drôle...

Mme de Farbus fit une moue. Soudain, frappant ses mains l'une contre l'autre et fixant droit aux yeux son ancien élève :

— Mais, dites-moi, Claude, j'ai une idée : vous qui ne faites rien, si vous veniez, avec vos boîtes et votre attirail, passer quelques jours à Chanleu?

— Moi? fit-il, tout surpris et déjà tenté.

— La région est belle, dit Lola. Je vous promets des paysages, une lumière, des soirs à faire le bonheur d'un artiste. Et nous causerons. Nous reprendrons tout à fait contact. Allons, c'est entendu, je compte sur vous!

— Mais, fit Claude, son désir de céder sans lutte com-

battu par la crainte de trop vite le faire et de se montrer indiscret, vous allez certainement recevoir beaucoup! Je suis d'humeur un peu sauvage... un peu capricieuse...

Lola fit entendre un rire bref.

— J'en étais sûre! dit-elle. Comme votre père! Lui aussi se plaisait dans son isolement, et même au point d'y sacrifier la réputation qu'il méritait plus que tant d'autres. Mon petit Claude, rassurez-vous! Je n'aurai personne. Nous vivrons simplement et naturellement. Je désire, d'abord, respirer!

— Alors, dit-il, j'accepte avec plaisir.

En quatre répliques, ils prirent date. Lola, joyeuse, une cigarette entre ses doigts minces et les jambes pliées sous son siège, épiloguant sur l'étrangeté de leur aventure, rendait grâce au journal qui l'avait permise. Mais déjà Claude se repentait et se gourmandait de s'être engagé si promptement. « J'aurais dû réfléchir! se répétait-il. Toujours cette légèreté, toujours cette fougue! A-t-on idée d'aller passer quinze jours de son temps près de son ancienne gouvernante? C'est piquant, ça fait drôle, mais c'est une sottise. Et je m'embêterai, qui pis est! Bah! conclut-il, j'en serai quitte pour rester trois jours, et d'ici là je m'arrangerai pour tirer un plan ou qu'on me rappelle par dépêche. Bonne leçon, mon ami, qui te profitera! Prépare ton bagage et file doux! » Dépité cependant, il boudait un peu. Mais lorsqu'il partit, vers onze heures, ce vif mouvement, sous l'influence d'il ne savait quoi, s'était à son tour apaisé; et il avait réitéré son acceptation.

III

Chanleu se cache dans une touffe d'arbres, en plein Nivernais, non loin du gros bourg de Luzy. C'est un petit château d'époque Louis XIII, mais que les siècles ont gratifié, sans trop l'enlaidir, d'ornements qui lui ôtent de son caractère. Deux minces tourelles, aux toits pointus, que le lierre tapisse, flanquent le bâtiment principal et le relient, comme des charnières les parties d'une boîte,

à des ailes construites en retour. Trois degrés longs et bas mènent au vestibule. Devant la demeure, une pièce d'eau. On y descend par une terrasse à peu près carrée, rigoureusement nue, sans une plante, et que limitent des chaînes tendues entre des balustres. Sur cette face, l'eau dormante baigne une maçonnerie. Partout ailleurs, ses berges molles sont celles d'un étang, poussent des roseaux en abondance et retiennent des arbres dont les belles têtes enchevêtrées balancent tous les verts. Le parc est à peine dessiné : ce ne sont, de toutes parts, que sentiers étroits, recevant du ciel un jour glauque, qui sentent la feuille tombée, la terre humide, et, pourrait-on dire, l'abandon.

Claude était là depuis deux jours. L'endroit lui plaisait.

Dans une petite voiture, nerveuse, puissante, qu'elle conduisait vite et sûrement, Lola était venue le prendre en gare de Luzy; et, sur la route, lui avait dit avec bonne humeur, comme ils traversaient un village :

— Nous sommes à la campagne. Donc, observés. Bien qu'hélas! plus toute jeune — et mère de famille! — je ne suis pas encore si vieille que les langues ne tapent lorsqu'on vous saura sous mon toit. Or, je déteste alimenter la chronique locale. A compter de cette heure, nous sommes cousins. Inutile, pour cela, de nous tutoyer, mais vous m'appellerez par mon prénom!

— Par votre prénom?

— Pourquoi pas?

— C'est que... Enfin, je trouve ça drôle...

— Oh! je vous en prie! Si j'ai pu autrefois vous intimider, j'aime à penser, mon petit Claude, qu'à l'âge où vous êtes vous me prenez moins au sérieux... Répondez : oui, Lola, et n'en parlons plus!

Claude ne s'était exécuté qu'au prix d'un effort dont ils avaient ri l'un et l'autre.

Aujourd'hui, sans réserve, il s'abandonnait. Quarante-huit heures avaient suffi pour mettre au point mort cette méfiance qui faisait hésiter son pas sur le seuil de toute nouveauté. La vie, sous ces ombrages, lui semblait douce, d'un goût aimable et spirituel ce petit château en partie

recouvert par des plantes vivaces. Il y occupait une belle chambre. Il y trouvait un personnel parfaitement stylé, une table exquise et des nuances dans le raffinement auxquelles il était fort sensible. Enfin, nulle part, aucun objet ne frappait ses yeux de façon agressive ou désobligeante. Rien non plus n'accusait une trop grande richesse. Mobilier rustique, fraîches tentures, même aux salons se respirait une simplicité que l'on pouvait croire toute naïve, bien qu'en fait obtenue à renfort d'argent. Sans doute, les tableaux abondaient. On en voyait dans toutes les pièces, peut-être un peu trop. Mais alors qu'à Paris, rue George-Sand, n'apparaissaient, et sur des toiles du plus rare mérite, que des noms d'une gloire consacrée, les signatures qu'offrait Chanleu étaient celles de peintres en majorité moins connus. Ici même, l'argent seul n'avait pas tout fait. A travers soupentes et galeries, un goût très sûr avait guidé des choix adorables. Claude, assez prompt à ne tenir les collectionneurs que pour un troupeau d'imbéciles, manœuvrés par les feuilles et par les marchands, admirait qu'un profane eût senti si juste, avec un pareil éclectisme. La vieille demeure, en tous ses points déjà délicieuse, prenait pour lui, grâce au trésor ainsi rassemblé, un attrait plus direct et vraiment unique. Jamais un lieu n'avait touché plus vivement son cœur, mieux correspondu à ses goûts.

Lola se montrait pleine d'entrain. Redoutant les embûches de la solitude, elle s'ingéniait à conjurer l'ennui des longs jours et à divertir son jeune hôte. Mais c'est en vain qu'on eût cherché trace de coquetterie dans les soins minutieux dont elle l'entourait. Bien plutôt marquaient-ils, à la protection, une tendance légère et constante. Claude se fatiguait-il, prenait-il chaud, une voix très douce lui reprochait son exubérance, l'engageait fermement à se reposer. Tant de sollicitude amusait Claude. Il en raillait, à l'occasion, la dispensatrice. « Me croyez-vous en verre filé? » lui demanda-t-il, comme, un jour, elle trouvait d'une grande imprudence qu'il eût gravi les premières branches d'un épais sapin pour jeter une ligne dans l'étang. — « Je sais, répondit-elle, je suis idiote! Mais

aussi, mettez-vous à ma place, mon cher : puis-je oublier si complètement le petit garçon que je surveillais à La Cagne? » Ils rirent ensemble. Un peu plus tard, pour la taquiner, Claude feignit une glissade et se raccrocha. Lola, vexée, haussa l'épaule et dit d'un ton sec :

— Dieu! que vous êtes stupide de me faire peur!

Ils allaient à pied par les champs. Mais la contrée environnante était un peu morne, et Lola, de beaucoup, préférait l'auto. Droite au volant, l'air d'une guerrière sous le casque étroit d'où sortait son profil dur comme un camée, elle menait Claude courir les routes et les mille chemins de toute une région étendue. Ils visitaient une vieille église, un musée naïf, les débris d'un château ou d'un monastère, quelque beau site ou simplement un bourg pittoresque. Claude, parfois, de sa poche, tirait un album et, sans même s'asseoir, dessinait. Lola, plus grande que lui, penchait la tête, regardait le croquis jaillir de ses doigts et s'amusait des notes rapides qu'il traçait en marge pour préciser quelque détail sommairement rendu ou le juste point d'une couleur.

Un matin, comme, debout dans le vestibule, ils regardaient une pluie violente battre la terrasse :

— Mais, fit Lola, le pigeonnier, mon cher petit Claude, que vous n'avez pas encore vu! Vraiment, je suis impardonnable. Il est si curieux! Son pareil ne doit pas exister en France.

— Et où donc se trouve-t-il? demanda Claude.

— C'est là-haut, dit-elle. Suivez-moi!

Elle le conduisit dans les combles. Ils traversèrent plusieurs greniers éclairés chichement, fleurant la poussière et l'air moite, pleins d'objets hors d'usage et décolorés. Lola marchait d'un pas rapide à travers ces ruines. Devant une porte basse, elle s'arrêta. Et posant un doigt sur ses lèvres :

— Attention! souffla-t-elle. Pas de mouvements brusques!... Il ne faut pas effaroucher mes jolis oiseaux.

Elle fit jouer la serrure et poussa la porte. Un jour avare baignait le sol de l'étroit réduit où Claude pénétra très doucement. Pendant quelques secondes, il ne vit rien.

Puis ses yeux s'habituèrent à l'obscurité et, de toutes parts, lui apparurent, jusqu'au plafond même, quantité de sombres pendeloques, d'une substance toute fripée, qui semblait légère. On les eût dites accrochées là, chacune à son clou. Brusquement, deux ou trois se mirent à voler. Claude poussa un cri terrifiant. Des ailes nerveuses, appartenant à des bêtes aveugles, claquaient dans l'air, s'entrecroisaient, se froissaient aux murs et tournaient autour de sa tête. Il s'enfuit, les bras hauts, agitant les mains.

Lola riait à perdre haleine.

— Eh! bien, quoi? fit-elle.

Claude ne répondit pas. Il semblait fou. Dans ses yeux brillaient comme des dagues. Un souffle court, violent et chaud lui sortait des lèvres. Lorsqu'elle eut avec soin refermé la porte, Lola, inquiète, le rejoignit au fond d'un grenier, où il s'était laissé tomber sur le coin d'une caisse, la poitrine battante, la bouche dure.

Elle vint s'asseoir à son côté et lui prit une main. Il se dégagea brutalement.

— Non! dit-il. Laissez-moi... Je n'aime pas les farces!

Puis, lâchant sa fureur comme un jet brûlant :

— Et je n'aime pas les chauves-souris! articula-t-il sur le ton péremptoire d'un enfant gâté. Les chauves-souris, je les exècre! Elles me rendent malade! Elles me causent un dégoût, une horreur sans nom!

— Vous en avez peur, dit Lola.

Il souffla des narines et haussa l'épaule.

— Je ne sais pas du tout si j'en ai peur. Je sais seulement qu'avoir chez soi de ces immondes bêtes, c'est le signe d'une tête dérangée! Pourquoi pas des vipères ou des tarentules? A votre place, je me jugerais et je rirais moins. En tout cas, fit-il, moins sottement! Chez une femme spirituelle, comme vous pensez l'être...

Lola était venue pour s'excuser. Mais, sur ces mots, elle se raidit, se leva d'une pièce et dit à Claude, en s'éloignant d'un pas un peu brusque :

— Inutile, mon cher, de poursuivre! Quand vous aurez repris vos sens, vous m'avertirez.

Il bouda jusqu'à l'heure de se mettre à table. Encore, au déjeuner, parla-t-il peu. Son hôtesse, en revanche, se montrait fort gaie et ne semblait avoir gardé nul ressentiment de la stupide scène du matin. Progressivement, laborieusement, Claude se détendit. A la fin du repas, il respirait mieux. Quand parurent les liqueurs et les cigarettes, sa colère s'était résorbée.

Lola le prit par une oreille, le secoua doucement : alors, lisant dans ses prunelles de secrètes pensées qui correspondaient aux siennes propres, il se mit à sourire avec bonne humeur.

— Mieux vaut tard que jamais! dit-elle enfin.

Leurs soirées se passaient sur le bord de l'eau. Même vêtus sommairement, et d'étoffes légères, un temps très doux leur permettait d'y rester assis jusque dans une heure avancée. D'interminables crépuscules aux couleurs d'orage se fondaient en nuits transparentes. L'étang, près d'eux, s'obscurcissait jusqu'au noir brillant, mais semblait, tout d'abord, se couvrir de lait. Un instant, nul feuillage n'y paraissait plus. On entendait ronfler dans l'air de lourds cerfs-volants. Une paix magnifique se formait.

Allongée près de Claude sur une chaise pliante, Lola buvait modérément d'un verre de cognac, puis se remettait à fumer. Ses grands yeux bruns, ses lourds cheveux aux reflets cuivrés éclairaient la pénombre où brillait en lune l'étonnante blancheur de son teint. Tout à coup, sa voix grave se faisait entendre. C'était tantôt pour aiguiller le regard de Claude sur un point du mystère qui les entourait et tantôt pour renouer une conversation qu'ils avaient laissée dépérir. Mais d'autres fois, et très souvent, et presque chaque soir (on eût dit qu'elle cédait sans pouvoir la vaincre à une malicieuse impulsion!) elle remontait aux lointaines heures où, encore jeune fille, elle instruisait Claude à La Cagne. Alors perçait dans son sourire et sa manière d'être un orgueil qu'elle teintait de débonnaireté. Alors, son accent s'échauffait. Alors, toujours, sa main nerveuse revenait au verre avec un peu plus d'insistance. De ses lèvres coulaient des paroles quel-

conques et son regard semblait poursuivre à travers le ciel des visions que les mots ne rapportaient pas. Ou bien, de l'air le plus naïf, elle humiliait Claude. Elle lui retraçait leurs conflits. Elle s'opposait, se mesurait, froide et volontaire, dans l'ancien appareil de sa toute-puissance, à la figure prête à pleurer du jeune indocile dont elle recherchait l'amendement. Elle taquinait, relançait Claude, se penchait vers lui, le pressait de questions qui l'importunaient. Et souvent pour conclure, en riant très haut :

— Certes, vous n'étiez pas toujours commode! Dans les dix mois que votre mère m'a gardée chez elle, vous en ai-je donné, des fessées!

Claude l'avait d'abord très mal pris. Son amour-propre avait souffert incroyablement d'un rappel aussi libre, et fait dans cette forme. Peu s'en était fallu, la première fois, qu'il ne quittât sa belle amie sans explication pour se retirer dans sa chambre. La honte pesait à sa poitrine d'un poids matériel. Un froid silence, bientôt suivi de cassantes répliques, avait marqué l'humeur qu'il ressentait. Puis s'était opéré tout un revirement. Cette même étrange, cette même profonde et malsaine langueur qu'il avait éprouvée, rue George-Sand, lorsque, son doigt touchant déjà le bouton du timbre, il s'était demandé s'il allait sonner, au plus fort du dépit qui le bouleversait s'était répandue dans ses veines. Elle l'avait adouci, désarmé, vaincu. Le jour suivant, il ne savait quelle confuse tendresse inclinait son cœur vers Lola. En même temps, sa beauté lui frappait les yeux, ou, pour mieux dire, par maint détail isolé des autres, commençait subitement à l'intéresser. Elle, toujours son cognac disposé près d'elle, avait repris, le soir venu, le thème de la veille, sans toutefois redescendre aux mêmes précisions. Alors, dans Claude, s'était levée une sourde impatience : il guettait, espérait la parole blessante, suspendait son souffle à chaque phrase, eût donné de l'argent pour qu'elle retentît.

De ce jour le tint comme une fièvre. Pas plus tôt décroissante qu'elle se ranimait; dès son réveil, alimentée, à brûler son corps, par l'écoute la plus suggestive. Sa

propre chambre était voisine de la salle de bains, où Lola, chaque matin, passait plus d'une heure. Séparé de Lola par une mince cloison, il entendait couler pour elle l'eau dans la baignoire, le dallage tinter sous ses mules, un placard se fermer ou tomber un store, puis des bruits mous l'avertissaient qu'elle entrait dans l'eau, qu'elle devait procéder à ses ablutions. La même servante qui, à huit heures, lui portait son thé, pénétrait ensuite chez Lola. Il venait de lui voir l'air le plus tranquille et, tout à coup, l'imaginait, dans une pose d'esclave, près de sa maîtresse en peignoir, lui donnant certains soins et la parfumant. C'était une fille maigre, une fille laide. Claude, une oreille collée au mur, ne respirait plus. Des propos indistincts résonnaient parfois, et, plus rarement, de ces molles claques dont, au gras des membres, la main d'une masseuse frappe la peau. Alors, en lui, se répandait de la tête aux pieds une si prodigieuse émotion qu'il devait se raidir et serrer les dents pour étouffer l'espèce de râle qu'il sentait monter. Quand, plus tard, son hôtesse lui apparaissait, ses joues se couvraient d'une teinte rose.

Lola ne portait guère que des robes simples. Mais, certains jours, elle se montrait dans des pyjamas dont l'étroite veste et l'importance qu'ils donnaient aux jambes mettaient en valeur sa grande taille. Claude, auprès d'elle, lorsqu'elle marchait ainsi costumée, l'entraînant, l'aspirant dans son fier sillage, perdait toute espèce de sang-froid, n'osait plus ni parler ni lever les yeux. Dans son esprit se succédaient, vives et mortifiantes, des réminiscences de La Cagne. Lola l'interrogeait, le plaisantait, et, dans son trouble, au lieu du nom qu'elle souhaitait d'entendre, il lui aurait dit : Mademoiselle. Cependant, quel désir de baiser cette main! Coulant vers sa compagne des regards biais, se grisant des parfums qui chargeaient sa peau et de l'image qu'il s'était faite de la femme de chambre, à genoux par terre, les versant, il épiait son visage, admirait sa bouche, conjecturait de quelle fraîcheur, posée sur la sienne, elle saurait la baigner et la pénétrer. C'était une bouche d'un rouge brillant, peut-être un peu grande. « Elle m'a gouverné! songeait-il.

Sans partage : ses mouvements réglaient seuls mes actes et je tremblais, dans le silence qui leur succédait, à la voir marquée d'un pli dur. Comme alors ces yeux bruns me semblaient moins tendres! » Tout lui était ainsi prétexte à des digressions qui le ramenaient au passé. Voulait-il se soustraire à cet envoûtement, goûter Chanleu, s'intéresser à quelque plaisir, simplement, dans le parc, s'installer à peindre, ou jeter une ligne dans l'étang, il lui fallait prendre sur soi comme pour une corvée et jamais l'obsession ne s'évanouissait. Jamais son humeur n'était franche. Sa liberté lui paraissait un mal accablant. A travers les buissons, il cherchait Lola, — tendu, la gorge sèche, brûlait qu'elle vînt, fermait les yeux pour retrouver quelque expression d'elle, réentendre une parole qu'elle lui avait dite : toujours se plaisant aux moins douces; et la proie d'un vertige de timidité.

Mais la nuit, jusqu'à l'heure où il s'endormait, c'était plutôt un sourd dépit qui gonflait son cœur qu'une adoration sans hardiesse. Repassant dans sa tête les étapes du jour, il s'étonnait que pas une seule n'eût troublé Lola, n'eût secoué chez Lola cette indifférence qui, en se prolongeant, l'exaspérait. Etait-elle insensible ou s'observait-elle? Comment ses yeux, comment son front n'accusaient-ils rien d'une passion éclairée, se persuadait Claude, par les soins mêmes qu'elle apportait à rester dans l'ombre? Un battement de paupières l'eût orienté. Sur une rougeur, il aurait su quelle conduite tenir, ou, du moins, dans quel sens incliner ses actes. Mais il désirait mieux encore. Gâté sans nulle mesure par une mère faible, accoutumé à voir par elle, dès leur éclosion, satisfaits ses caprices les plus arbitraires, il eût compris que, devinant ce qu'il souhaitait d'elle, Lola lui fît signe qu'elle l'offrait. Lui ne pouvait se déclarer plus ouvertement. Son ancienne dépendance l'embarrassait trop, et aussi le plaisir que prenait cette femme à l'en humilier sans merci. Repoussé, quelle figure n'aurait-il pas faite! C'était à elle, d'un pas rompu, d'un pas en arrière, avec cette force et cette aisance dans l'autorité qu'elle y associait comme personne, à franchir la distance qui les séparait :

et sans doute fallait-il qu'elle le voulût bien; mais il avait beaucoup de peine à s'imaginer qu'elle pût n'en avoir nulle envie.

Cependant, tout n'était que silence nocturne. Le cri d'une chouette en vol de chasse tintait seul parfois, et ce château du Nivernais dormait d'un sommeil non moins absolu qu'aux vieux siècles. Un amoureux si proche de celle dont il se rongeait ne pouvait s'en tenir à des raisonnements. Claude sentait le sang l'étourdir. Subitement, l'impatience agitait ses jambes; son drap, sa couverture volaient au loin, et la sagesse que, jusque-là, il avait montrée lui semblait ridicule et indigne d'un homme. Alors, en lui, tantôt naissait une image de lui profitant d'un orage qui les surprenait pour serrer Lola dans une grange, tantôt un Claude, à l'heure du soir où rentrait chez elle cette amie grisante et glacée, la suivant dans sa chambre et fermant la porte. Qu'avait-il à craindre ou à perdre? Il saurait l'obtenir, ou il s'en irait! Et demain, pas plus tard, lui pousserait l'audace, et, si Lola le rembarrait catégoriquement, sa malle partirait pour Luzy! Mais le sommeil venait, la nuit tournait, un jour doré teintait de miel les lames des persiennes, Claude cherchait, au réveil, ses résolutions et n'en trouvait plus qu'une poussière. De nouveau, l'eau coulait dans la salle de bains; et de nouveau, l'oreille au mur, il épiait Lola, la respiration suspendue.

Un matin de juillet, son parti fut pris. N'espérant ni guérir, ni se déclarer, à bout de force, et d'heure en heure sentant pire son mal, dès le jour suivant, il fuirait. Brusquement soulagé par cette décision, il s'empara d'une petite toile, commencée la veille, qu'il voulait finir pour Lola, et courut s'installer dans le fond du parc. La chaleur était accablante. Son étude n'avançait que laborieusement, l'agaçait, et bientôt lui parut manquée. Lorsqu'il revint, en plein midi, trouver son hôtesse, qui lisait, allongée dans le vestibule, il était bleu, des mèches défaites lui collaient aux joues, sa chemise plaquait sur son dos.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, vous êtes en nage!

Elle lui prit son mouchoir et l'en essuya. Claude se laissait faire docilement. Sur un plateau, en évidence, l'attendait une lettre. A l'instant s'édifia le banal mensonge que, tout à l'heure, il avancerait d'un air désolé pour faire accepter son départ.

Mais Lola s'était mise à le gourmander.

— Quelle imprudence! Ne pouviez-vous revenir moins vite, et d'abord laisser là votre matériel qu'un domestique, dans la soirée, serait allé prendre? C'est ainsi qu'on attrape une insolation... Seigneur! ce linge!... Et cette cravate dont les couleurs fondent!... Ah! vous êtes joli! Vous êtes beau! Si vous aviez quinze ans de moins, ou même seulement dix, vous mériteriez qu'on vous couche!

Elle avait commencé d'un accent très bas et, progressivement, s'échauffait.

Tout à coup, elle sentit, sur son corps, des mains. Sa taille dut leur céder, ses jambes fléchirent, un dur visage congestionné parut près du sien, des lèvres avides le cherchèrent.

Les bras tendus, se débattant, repoussant, glissant :

— Claude, gémit-elle, c'est une horreur!... Claude, mais vous êtes fou!

Lui menait son attaque en désespéré. Captif de cette audace montée d'un jet, comprenant qu'à faiblir il était perdu, qu'une insistance même excessive, même un peu brutale, restait, au contraire, sa seule chance, plus Lola travaillait à se dégager, plus il la serrait fortement. Soudain, des pas frappèrent le sol dans une pièce voisine. Des cristaux qu'on maniait rendirent un son clair. Lola mit un doigt sur ses lèvres. « Les domestiques! » murmura-t-elle, l'air épouvanté. Elle résistait encore, mais plus mollement, s'arc-boutait, mais déjà ne protestait plus, — soudain leva la tête, fit un soupir, parut, au loin, chercher les signes tracés pour elle seule d'un invraisemblable horoscope; frissonna et fondit sur la bouche de Claude.

IV

Le jour suivant, meurtrie, comblée, délicieusement lasse, elle ne posait plus sur la terre. Claude était autour d'elle comme un jeune terre-neuve. Il en fallait continuellement modérer la voix, interrompre et calmer les démonstrations. Lola s'y employait avec tendresse. Puis sa tête repartait dans de vagues songeries, et de nouveau la chère fatigue emmagasinée pesait sans lourdeur sur ses membres.

Elle n'avait en rien voulu ça! Pas une seconde, la pensée même qu'à héberger Claude elle commettait une imprudence et courait un risque ne l'avait seulement effleurée. Qu'était-il autre chose qu'un enfant pour elle? Sauf qu'il avait un peu grandi et s'était formé, en quoi différait-il du jeune boudeur qui la suivait dans ses promenades à travers les pins et qu'elle instruisait à La Cagne? L'aventure de la veille, dans le vestibule, l'avait surprise et bouleversée en pleine innocence. Or, elle n'était pas d'une chair molle. Par quel tendre prodige s'était-elle rendue?

Dans un décor fané, une brume d'oubli, un sourire froid ressuscitait, au lointain des jours, du temps qu'elle était toute jeune femme. Ce sourire la touchait extraordinairement. Elle n'y songeait pas sans pâlir. Mais quelle autre faiblesse avait-elle connue, et de quelle bouche eût-elle souffert, comme de cette bouche-là, des baisers qu'à l'égard de ses prétentions n'eût accompagnés nulle promesse? Ses deux maris, à tour de rôle, l'avaient adorée sans faire jaillir dans sa poitrine la moindre étincelle. Elle n'aimait vraiment d'eux que leur attachement. Elle n'appréciait de leurs efforts que les sacrifices ou ce qui servait sa grandeur. Et sans doute, même avec ces honnêtes garçons, avait-elle goûté des nuits chaudes. Mais, devant la dernière, que pesaient celles-ci?

Une semaine coula sans histoire. Lola baignait dans son bonheur et s'y détendait comme dans un flot tiède et grisant. Jamais un homme n'avait été à ce point son

maître qu'elle renonçât à faire entrer de l'intelligence dans les soins qu'elle prenait pour le conserver. Claude la vit, au contraire, nue et naturelle, préoccupée des seuls moyens d'augmenter les joies qu'elle lui prodiguait à toute heure. Les caprices de son corps avaient fait gémir. Pour Claude, ce corps s'épanouissait, criait son plaisir, se multipliait, remerciait: autrefois l'objet même de l'adoration, il jouissait aujourd'hui, et dans toutes ses fibres, de s'en proclamer l'instrument.

La mémoire de Lola ne s'exerçait plus, et bien rarement revenait-elle, au hasard des mots, sur quelque trait de l'existence qu'avec son élève elle avait menée à La Cagne. Mais volontiers, d'une voix légère, d'un accent taquin, elle sondait Claude pour obtenir qu'il la renseignât sur les femmes qu'avant elle il avait connues. Lorsqu'elle sut que ces femmes étaient peu nombreuses, qu'il n'avait aimé aucune d'elles, lorsqu'elle apprit (et sentant bien qu'il ne mentait pas) que, sur mille bouches, pour le tenter même passagèrement, il n'en était pas toujours une, l'orgueil s'empara d'elle, son cœur bondit, sa ferveur atteignit à l'exaltation. Elle avait craint de ne poser que sur un sol creux, d'avoir à Paris une rivale. Son amant lui jura qu'il n'en était rien, que, sauf sa mère, personne au monde, et il s'en flattait, ne tenait dans sa vie une place appréciable.

Il aurait même pu lui dire plus; fouler aux pieds son amour-propre et lui dire ceci :

« Vous n'êtes pas, c'est certain, ma première maîtresse. Dans ma bouillonnante ville natale, de très bonne heure j'ai commencé à courir les femmes, entraîné dans cette voie par des camarades qui ne se souciaient de rien d'autre. Nos parents étaient riches. Ils nous gâtaient. Nous avions une excuse : le désœuvrement; mieux qu'une excuse : les tentations et les occasions que présente Marseille à chaque pas. Mais alors que, pareils à de jeunes taureaux, mes camarades, grattant la terre et soufflant du feu, se répandaient, sans les choisir, en des aventures à l'envi brillantes et rapides, une cruelle certitude se formait en moi. Je n'étais pas fait comme ces

fous. Je n'avais pas leur faculté d'aveugle enthousiasme. Neuf fois sur dix, auprès d'une femme caressée, pressée, traitée un peu déjà comme une conquête, et crue désirée par surcroît, quand venait le moment de conclure l'attaque, un dieu polaire, un Boréal plein de malveillance coulait de la glace dans mon corps. Telle croupe était nerveuse et tel sein dur, mais ces trésors n'avaient pour moi que le vague mérite d'une pulpe agréable à pétrir et leur simple contact ne m'enflammait pas. Je cherchais autre chose au fond même des femmes. Je leur voulais de ces regards plus sévères que tendres où se trahit, comme dans une bouche belle et dédaigneuse, le secret d'une âme peu facile. Quelque fierté dans leur maintien m'était délectable. Et surtout, j'aimais qu'elles fussent grandes! Alors, oui, j'arrivais à les satisfaire. Mais rarement ai-je connu de pareilles déesses et, si je compte les quelques femmes que j'ai possédées, j'en trouve cinq ou six dans ma vie. Encore hésité-je sur leur nombre! Encore d'aucune le moindre goût ne m'est-il resté! Mesurez aux déboires, jusqu'ici mon lot, l'ardeur puissante et pour moi-même presque mystérieuse, que je vous apporte aujourd'hui. »

Claude aurait pu dire toutes ces choses; sommairement s'en tenir à cette conclusion, mais aussi confesser qu'il voyait plus clair et que d'abord le sentiment d'une grisante revanche, dans son aventure, l'exaltait. « La Cagne, Chanleu : quelle antithèse! » pensait-il souvent. Quand, plié sur le corps de sa belle maîtresse, il la sentait au dernier point de la soumission, et pour ainsi dire son esclave, l'autorité qu'elle avait eue autrefois sur lui accroissait les délices qu'il retirait d'elle. Au plus fort de celles-ci, il ouvrait les yeux pour s'enivrer des expressions et des vives couleurs que prenait dans ses bras son ancien despote. Aussi bien, de sang-froid, était-il plus libre, parlait-il plus net et plus haut, défendait-il plus hardiment ses vues personnelles, volontiers menait-il la conversation. La tête oblique, un vague sourire lui flottant aux lèvres, et ne sachant guère qu'approuver, Lola le regardait, buvait ses mots et s'étonnait intérieu-

rement, lorsqu'elle y songeait, de sa complaisance envers lui. Mais la combattre aurait été un effort lassant, — et d'ailleurs quel plaisir y aurait-elle eu? Seul comptait ce pur bloc : le bonheur de Claude, auprès duquel pesait bien peu l'encombrante limaille des satisfactions d'amour-propre.

Elle lui dit, un matin, comme il la quittait :

— J'ai l'impression d'avoir gâché splendidement ma vie. Peut-être aurais-je dû être bonne. Ça vous tient tellement chaud! C'est tellement plus simple!

Claude répondit, interloqué :

— Mais ne l'êtes-vous pas?

— Non, fit-elle. Et d'ailleurs, je n'aurais pas su!

Quelquefois, à Chanleu, une voiture entrait. Alors, promptement, un domestique ébranlait une cloche dont les sons graves se répandaient à travers le parc suivant une cadence invariable. « Bon! soupirait Lola, c'est une visite! Encore des gens qui ne s'arrangent de prendre un peu l'air qu'à condition de retrouver au fond du Morvan les mêmes têtes qu'à Paris et les mêmes potins! » Prise de court, obligée de les recevoir, elle essayait d'entraîner Claude, qui lui résistait et régulièrement l'emportait. « Vous m'avez promis! disait-il. Je suis un ours, vos Morvandiaux m'embêteraient sûrement : respectez ma nature et rentrez sans moi! » Mais, un jour qu'ils roulaient en automobile, elle exprima le vif désir de voir des châtelains devant chez qui, précisément, ils allaient passer. Claude fit une grimace et céda. Peu à peu, invoquant des visites à rendre et l'ennui qu'elle avait à le laisser seul, Lola obtint qu'assez souvent et d'assez bonne grâce il l'accompagnât dans ses courses. Presque toutes se faisaient avec le chauffeur. Une limousine de marque anglaise, longue et confortable, ces jours-là remplaçait, par cérémonie, la petite voiture d'excursions.

Lola présentait Claude comme son cousin. Dans le même quart d'heure sage et folle, elle disait l'avoir eu tout enfant près d'elle, affectait même de le traiter en mince personnage, et soudain le vantait pour son rare

talent. Ses yeux alors brillaient des flammes de l'adoration lorsqu'elle regardait le jeune peintre. Lui goûtait à l'extrême ces inconséquences. Il l'amusait d'être une minute le gamin grandi et de trembler presque aussitôt qu'une moue imprudente ne mît en lumière leur secret. Mais Lola conservait, au plus vif du jeu, tant de présence d'esprit, d'usage du monde, qu'à l'instant même où des soupçons auraient pu germer, elle les détruisait d'un seul mot. C'était ordinairement : « Dieu, qu'il est bête! » A quoi, riant, elle ajoutait : « Mais c'est un cœur d'or et je dois confesser que je l'aime beaucoup! »

Ses amis l'entouraient de leurs compliments. Titrés et riches, quelques-uns même porteurs de grands noms qu'appuyaient discrètement des fortunes énormes, c'étaient, pour la plupart, des gens affables. Tous attendaient la monarchie et tous craignaient Dieu. Pour le reste, on notait de légères nuances. Tel gardait au cheval ses prédilections, tandis qu'un autre aimait la route couverte à grand train et affrontait l'air volontiers. Tel préférait lancer la balle à l'aide d'une raquette et tel autre, plutôt, la frappait d'une canne. Ces différences leur permettaient de causer longuement. Les femmes lisaient un peu, s'habillaient bien, consacraient du temps aux bonnes œuvres; ou, négligées dans leur toilette, jouaient aux campagnardes et passaient de longues heures avec leurs fermiers.

Lola méprisait toutes ces femmes. Flattée d'appartenir au même monde qu'elles, elle les voyait, par amour-propre, assez fréquemment et haussait les épaules quand elle les quittait. Alors, en elle, se réveillait la bourgeoise instruite, passionnée des choses de l'esprit, parfois même, si l'on veut, les plaçant trop haut, qu'exaspérait une insouciance de ces grandes valeurs à peu près complète et avouée. Peu à peu, elle glissait dans le persiflage. Ses yeux prenaient un éclat dur, sa langue de l'aigreur, ses joues, ses oreilles, une teinte rose, un bien-être insolent lui gonflait la gorge, — et de l'amie qu'elle caressait un quart d'heure plus tôt elle avait vite fait presque un monstre. Tout son zèle s'appliquait à la rendre odieuse.

Toute sa finesse, une fois ses tares dénombrées, sondées, ne s'évertuait qu'à découvrir dans son entourage de quoi la noircir un peu plus. C'était un fils ivrogne, un mari louche, quelque grand-oncle ou tel beau-frère pris dans un scandale, une cousine trop lancée dans les aventures, un gendre activement pédéraste; au besoin, des travers de ses domestiques.

Claude l'écoutait parler, semblait songeur. A le voir qui secouait distraitement la tête, on l'aurait dit fort éloigné de pareils discours et ne les souffrant qu'avec peine. Son visage exprimait une patience polie. De temps à autre, il regardait placidement Lola, en apparence émerveillé que d'une pareille bouche de telles petitesses pussent tomber. Mais tout à coup, s'ils étaient seuls, il s'approchait d'elle, et sans un mot, comme accablé d'une soudaine langueur, se laissait aller sur sa gorge. Tant d'avide méchanceté lui portait aux sens. Lola s'interrompait, le caressait, murmurait des mots doux, comme pour l'endormir, et repartait passionnément dans sa diatribe. Jusqu'au moment qu'elle-même, troublée, inclinait la tête et jouissait enfin d'une détente.

Cependant, l'heure venait des vacances scolaires. Lola s'abstenait d'y penser. Il serait temps quand ses beaux-fils seraient enfin là d'organiser leur existence assez étroitement pour n'en être gêné que le moins possible. D'abord paresseux, d'abord mou, Claude s'était mis à peindre avec ferveur, et l'intérêt de sa maîtresse, en dehors de lui, n'allait sincèrement qu'à ses toiles. Ici encore, elle subissait une révélation. A ses yeux, un voile se fendait. D'un talent, au début, simplement goûté, tenu pour honnête, mais sans plus, perfectible à coup sûr, mais modérément, lui paraissaient jaillir des feux et des harmonies qui, sous peu, l'égaleraient aux plus admirés. Claude se prenait à cette confiance, y puisait des forces. Levé tôt, baigné vite, habillé rondement, il s'enfonçait, portant sa boîte et son attirail, dans les couverts tout bruissants d'ailes et sonores de chants, d'où tombaient encore des gouttes d'eau. L'ambition le piquait dès les premières touches. L'ouvrage progressait d'un bon train.

Mêlés aux brises, lancés d'une voix qu'amusaient leurs notes, soudain retentissaient de clairs appels : c'était Lola qui le cherchait à travers le parc et qui bientôt, l'œil rayonnant, souple et magnifique, lui apparaissait dans les feuilles.

Mais un iour, de bonne heure, elle frappa chez lui; et rapidement, impérieusement, sans ouvrir la porte :

— Debout! fit-elle. Endossez vite un costume de sport, préparez une valise et rejoignez-moi! Nous partons à l'instant pour la Basse-Bretagne.

— Pour la Bretagne? s'écria-t-il. Et qu'y faire, mon Dieu?

Lola lui répondit :

— Vous l'apprendrez!

Moins d'une heure plus tard, ils roulaient. Alors, d'un ton si naturel que Claude, éberlué, crut d'abord de sa part à une plaisanterie :

— Mon amour, dit Lola, dans la Basse-Bretagne, nous allons chercher une servante! Je veux une Bigoudène pour les jumeaux. Elles sont belles filles, elles se tiennent droites, ont des manières nobles, et elles sont parées comme des châsses... Dociles, en outre! Une gouvernante m'agacerait un peu.

— Et, fit Claude, c'est pour ça...

— Uniquement pour ça!

Elle se mit à rire de bon cœur. Puis, consentant à s'expliquer :

— Mais vous êtes un ange et vous avez droit à l'histoire! Je voyageais, figurez-vous, dans le Finistère, il y a de cela une dizaine d'années, quand, un dimanche, à Pont-l'Abbé, j'entre dans l'église comme on célébrait la grand'messe. Mon cher petit Claude, quel spectacle! Ces dos noirs, ces broderies, ces nuques longues, ces mitres, ces créatures, presque toutes grandes et toutes élancées, immobiles face au chœur d'où montait l'encens et dont un jour sans trop d'éclat frappait les dorures, tout cela s'ordonnait et se composait dans une majesté incroyable. Jamais je n'oublierai mon émotion. Le bas de l'église forme une cuve. Il me semblait voir à mes pieds un

parterre de reines. Par instants survenait une retardataire, et les plus jeunes étaient souvent si parfaitement belles que je les aurais embrassées... Alors? fit Lola. Mais c'est tout! Quand, l'office terminé, j'ai repris la route, je me suis dit que si, plus tard, j'avais un enfant, il aurait pour gardienne une de ces merveilles.

— Et, dit Claude, c'est cette nuit... ou ce matin même...

— Que je me suis souvenue? Ce matin même! Les jumeaux seront là mercredi prochain. Je n'avais pas, comme vous voyez, une minute à perdre.

— Vous êtes déconcertante! soupira-t-il.

— Non, dit-elle. J'ai le goût de me faire plaisir.

Elle lui prit une main dans les siennes. Puis, regardant par une des glaces la campagne filer :

— Et n'est-ce pas l'occasion d'une jolie promenade? Partir ainsi, presque follement, sans horaire ni carte, avec une valise, j'adore ça. Foin des calculs! Les hésitants ne se sentent pas vivre. Admirez comme Pierre conduit bien! Chéri, nous en avons pour deux cents lieues.

Claude souffla d'épouvante.

— Nous arriverons morts!

Ils déjeunèrent non loin d'Angers, couchèrent à Quimper et descendirent à Pont-l'Abbé le matin suivant.

La ville n'est ni grande, ni curieuse. Mais Lola, ses talons l'eurent à peine foulée, qu'elle oublia, dans son bonheur de revoir l'église, sa fatigue de la veille sur cette route sans fin. Une impatience, un frémissement dont elle-même sourit, tant sa cause, tout compte fait, lui parut légère, agitait sa tête et ses membres. Venue chercher quelque trésor longuement convoité, aurait-elle éprouvé des mouvements plus vifs? Elle voulait cette fille le jour même. Et elle voulait en voir plusieurs, en voir tant et plus, la choisir parmi d'innombrables. « Je paierai! » disait-elle chez les fournisseurs. A la mairie : « Des filles honnêtes, grandes, se portant bien, appartenant à des familles plutôt à leur aise, désirant gagner de beaux gages! » Et elle donnait en s'en allant l'adresse

d'une auberge, spécifiait : « Jusqu'au soir, je les attendrai ! » Des gens apparurent sur les portes. Un sourire de méfiance étirait leurs bouches. Ils se montraient à son passage cette dame de Paris, prête à payer pour une servante dont l'aspect lui plût ce que gagne dans l'année un fermier modeste. Serrant contre elle son sac, l'œil aux enseignes, Lola trottait sans se soucier de leur attention. Qu'importaient ces rustres et leurs mines? C'était une de leurs filles qu'elle espérait d'eux! L'après-midi, voulant distraire et occuper Claude, elle le fit conduire à Penmarch. Lorsqu'il la rejoignit, trois heures après, ayant erré sur ces longues roches plates à l'infini qui ne sont pour la mer qu'une chaussée d'attaque, elle était radieuse, elle chantait.

— J'ai mon affaire! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut. Elle se nomme Basilienne... Basilienne Guirou. Chéri, vous la verrez : c'est une splendeur! Mardi matin, nous la prendrons en gare de Luzy. Je ne regrette pas mon voyage.

Ils rentrèrent à Chanleu par petites étapes. La mollesse de la Loire, ses campagnes comblées, ses toits historiques charmèrent Claude. Mais plus encore, et comme jamais, cette brillante maîtresse s'ingéniant par les soins les plus minutieux à lui faire oublier le soudain caprice qui l'avait conduite en Bretagne. « Je ne pensais, semblait-elle dire, avant-hier qu'à moi et faisais bon marché de vos préférences. J'ai eu tort. Sentez, Claude, comme je m'en excuse. De loin en loin paraît encore mon vieil égoïsme. Cependant, je vous aime, et vous seul comptez! » « Qu'elle est magnifique! songeait Claude. Et l'amusant, poursuivait-il avec le même trouble, oui, l'amusant, c'est qu'elle m'explique les divers châteaux, me détaille les intrigues dont ils furent témoins et quels illustres personnages les ont habités, exactement comme si, toujours mon éducatrice, elle avait mission de m'instruire! Nous quittons Chenonceaux : j'en possède l'histoire. Amboise approche : il s'y est fait une conjuration dont elle va certainement me toucher un mot. » Lola elle-même se rendait compte de sa pédanterie. Elle riait alors.

« Faites-moi taire! » Claude voulait l'embrasser, mais elle l'éloignait. Derrière sa main, sa bouche dédiait d'impatientes grimaces au dos immobile du chauffeur, puis se tendait vers son amant, pleine de vives promesses, et tout bas lui soufflait des paroles de feu.

La servante arriva. Elle était fort belle. Le corps d'un jet, la nuque renflée, de longs et forts membres, une physionomie grave et douce. Bien que timide, on lui voyait un air d'assurance. Dans ses moindres mouvements, l'harmonie régnait. Sa voix, d'un pur timbre, un peu sourde, chantait les mots et, sans aller jusqu'à les meurtrir, les marquait solidement de l'accent breton.

Le jour suivant, Lola partit dans la matinée chercher à Nevers ses beaux-fils. Elle ne fut de retour que passé cinq heures. Et non seulement elle ramenait les deux collégiens, mais un vieux prêtre, intarissable en salamalecs, qui les accompagnait depuis Toulouse et qu'elle avait, par politesse et par compassion, invité chez elle pour la nuit. Le digne homme se devait d'expliquer les mioches. Il ne semblait avoir sur eux que de vagues données, mais vantait leurs mines florissantes et répondait par des éloges tirés en longueur aux questions trop précises qu'on lui adressait sur leurs caractères et leurs goûts. Lorsqu'il sut que Claude était peintre, il cria de confiance son admiration. On eut ensuite beaucoup de peine à lui faire admettre que toutes les toiles qui décoraient les murs de Chanleu n'étaient pas des ouvrages de sa jeune maîtrise.

HENRI DEBERLY.

(*A suivre*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marcel Thiébault : *Edmond About*, Gallimard, éditeur. — Daniel Rops : *Rimbaud, le Drame spirituel*, Plon. — Etiemble et Yassu Gauclère : *Rimbaud*, Gallimard. — Yves Gandon : *Usage de faux*, préface de Pierre Benoit, Fernand Sorlot. — Léon Pierre-Quint : *Une nouvelle lecture de Marcel Proust dix ans plus tard*, Editions du Sagittaire. — Raoul Celly : *Répertoire des thèmes de Marcel Proust*, Gallimard. — Georges Cattaui : *L'Amitié de Proust*, Gallimard.

On n'a pas oublié les pénétrantes études que M. Thiébault nous offrit l'an dernier dans ses *Evasions littéraires*. Cette année, il porte son attention sur une figure fort oubliée et à première vue sans rapport avec nos préoccupations. Il ressuscite **Edmond About.** Quelle idée singulière, se dit-on d'abord. Pourquoi diable exhumer cette pâle figure, dont l'oubli a fait sa proie et pour toujours? S'agit-il d'une injustice à réparer, d'un procès à reviser, d'une gloire à rétablir? Pas du tout. Nous ne tardons pas à voir que M. Thiébault ne plaide pas pour son personnage, il ne songe point à mettre le *Roi des Montagnes* ou le *Roman d'un brave homme* à côté de l'*Education sentimentale.* Et pourtant, quand on a achevé la lecture de son livre, on se dit : ce livre était un livre à faire. Et l'on s'aperçoit que M. Thiébault a gagné une sorte de gageure : trouver l'écrivain de second ordre qui, entre tous, permette de poser, à son sujet, des problèmes de premier ordre. En lisant cet ouvrage, je me disais : Quelle erreur de croir qu'un livre consacré à une époque passée ne puisse pas parler en termes incisifs de la réalité d'aujourd'hui? Au cours de ma lecture, j'écrivis pour mon plaisir personnel la liste d'écrivains de premier ordre fort choyés par notre très chère époque et qui s'en iront dormir dans la poussière où dorment les Edmond About de tous les temps! Que Baudelaire et Rim-

baud nous soient donnés à nouveau, nul œil ne les reconnaîtra d'abord! Que le *Rouge et le Noir,* que l'*Education sentimentale* réapparaissent, nous rejetterons avec mépris ces grimoires; que *Tristan et Isolde* émerge de la nuit sans crier gare, nous hausserons les épaules; que le *Zarathoustra* d'aujourd'hui jaillisse à l'improviste devant nous, nous détournerons nos yeux distraits vers d'autres horizons! Mais qu'Edmond About se réincarne et tout le monde s'écrie : Voilà notre homme! Edmond About a triomphé sous le Second Empire, il triomphe encore aujourd'hui, il triomphera demain parce que les choses sont ainsi et qu'elles doivent être ainsi. Bien loin de protester, je dis avec ce vieux hibou de Kant : « C'est bien. » Certes, on le connait, Edmond About, on a son signalement, on sait où il a coutume de se trouver, mais quand Edmond About revient, il a grand soin de ne pas ressembler à l'image classique d'Edmond About! D'instinct et par droit de nature, il est voué au succès. Croyez bien que vous auriez fort étonné les gens du Second Empire si vous leur aviez dit qu'Edmond About n'est pas un écrivain hardi! Oh! l'attrait d'une certaine hardiesse confortable! Pourquoi s'affliger du succès d'Edmond About à toutes les époques? La vie m'a montré plus d'étrangetés que je ne l'aurais désiré, elle a comblé ma curiosité bien au delà de mes désirs et la face et l'envers des choses me sont plus connus que je ne l'aurais voulu. Edmond About triomphe en tout temps au point que ses admirateurs ne savent pas qu'il est Edmond About, — mais je sais bien moi que la joie de ses succès est empoisonnée, car Edmond About, au secret de lui-même, sait bien par instants qu'il est Edmond About. La vie ne manque personne, pas même les Edmond About comblés!

Le livre de M. Thiébault m'a fait tout particulièrement songer aux divers profits que peut apporter l'étude des écrivains dits secondaires. Cette étude bien faite peut nous faire sentir comment l'histoire littéraire est en partie une fantasmagorie et de quelle manière certains grands axiomes que nous portons en nous comme des évidences ne sont que des fantômes. Nous nous servons des grands écrivains dominants d'une époque pour en faire le portrait psychologique. Que de risques! Aux yeux d'un Taine, les choses étaient simples:

les époques successives se présentaient, chacune avec son esprit et ses goûts bien définis; le grand artiste saisissait par la grâce de son inspiration l'esprit de son temps et l'incarnait en lui dans sa plénitude et son intensité; à ce titre, il était particulièrement significatif et son époque se mirait et se reconnaissai en lui. Trop beau pour être vrai, dirait Bernard Shaw! Ceux que nous appelons les écrivains secondaires ont été fort souvent de leur temps les écrivains à succès, ceux qui furent en communion parfaite avec leur époque et en correspondance heureuse avec ses goûts et ses aspirations! Il se peut que les époques, tout comme les individus, aient beaucoup plus soif d'une certaine image convenue d'elles-mêmes que de la vérité profonde sur elles-mêmes! Le livre de M. Thiébault nous convainc qu'au-dessus d'Edmond About, écrivain heureux du Second Empire, plane l'Idée pure de l'écrivain secondaire né pour s'imposer à son époque avec un bonheur éblouissant. En lui, nous pouvons discerner les qualités et les insuffisances dont l'assemblage permet de tenir ce rôle. Un instant de méditation et nous concevons par contraste les caractères qui feront d'un artiste le méconnu de son temps et le maître de l'avenir. Car les qualités qui font le succès immédiat et les qualités qui font durer une œuvre, ce sont choses assez différentes! About fut doué dès sa naissance d'une prodigieuse facilité. A l'Ecole Normale, il éblouit ses camarades et ses maîtres. Il leur donne le change, même s'il ignore effectivement la question dont il parle! Don avantageux et combien périlleux! Il se convainc « qu'il pourrait aborder n'importe quel problème sans le connaître »... A l'encontre des spécialistes sans horizon, il faut affirmer qu'il existe des intelligences universelles, des esprits ouverts et synthétiques qui peuvent aborder avec fruit des domaines variés de la recherche, mais About n'est pas de ces esprits-là. Dénué de toute curiosité avide, de toute soif anxieuse de s'interroger en profondeur, il n'est rien dans son œuvre qui corresponde à un besoin passionné de sa nature. Pour lui, il n'y a pas de difficultés dans les questions, tout simplement parce que l'étreinte ardente de tout son être avec elles n'existe jamais. Il est celui qui se livre à des exercices brillants dans la surface aimable de toutes choses. Le point capital qui s'accuse

dans le livre de M. Thiébault, c'est qu'About et l'Univers, lorsqu'ils sont en tête-à-tête secret, n'ont rien à se dire. Il n'est pas entre eux un point de contact, fiévreux et tragique. About ignore dans la solitude le dialogue passionné d'une âme et de l'Univers. Et c'est pourquoi M. Thiébault peut nous dire qu'Edmond About est un esprit paresseux, bien qu'il ait prodigué sa prose à l'infini. « About, s'il est isolé, réduit à lui-même, tombe soudain dans un état de demi-torpeur intellectuelle. On dirait qu'il n'est plus une seule question capable de retenir son attention. » Il lui faut sentir la présence d'un groupe humain pour que sa pensée s'éveille sous forme d'un désir de lutte. Il sera brillant polémiste — de seconde zone s'entend, car il est des polémistes qui ont une vie de pensée ardente et secrète. Ainsi fait, About entre immédiatement en contact avec son époque, reçoit d'elle son impulsion et lui apporte au moment voulu ce qu'elle désire exactement. Il a le flair de la question du moment, des tendances de l'heure, des mouvements du public, du ton à prendre pour le captiver. Il n'a pas de vie spirituelle profonde, mais des antennes pour percevoir les aspirations d'un vaste public. Entre eux, c'est une sensation plénière d'accord! Honneurs, profits, M. About récolte tout à profusion. Ce n'est pas avec Taine, ce n'est pas avec Baudelaire, ce n'est pas avec Flaubert, c'est avec Edmond About que l'époque se sent en parfaite communion! « About n'était pas un solitaire, il s'en faut de beaucoup. Il tirait ses forces des mouvements de groupes, des mouvements de foule. Il était à la mode, parce qu'il avait l'instinct de l'actualité. » Son époque finie, About n'avait qu'à disparaître avec elle. Et c'est ce qu'il a fait.

§

Si l'on voulait chercher le contraste le plus saisissant avec Edmond About, Rimbaud nous l'offrirait tout aussitôt. En voilà un qui connut avec une intensité brutale un drame personnel avec l'Univers. Sa poésie et sa vie se sont si bien enchevêtrées qu'on ne songe plus à les distinguer. Son aventure personnelle est devenue pour nos esprits le Poème par excellence. On la contemple avec une sorte de curiosité sanglante et presque sadique. Rimbaud est l'homme dévoré

par son aventure métaphysique. Il fait un peu figure d'hostie. Plus que le poète lui-même, c'est le drame du Poète qui fascine en lui. Il est, par rapport à la Poésie, le témoin qui s'est fait égorger et qui donne à ses paroles un caractère authentique et unique. Les moindres actes de sa vie prennent ainsi un sens mystérieux, une signification secrète quant aux rapports de la Poésie et de la vie! Son triomphe total sur les âmes d'aujourd'hui est aussi un triomphe de l'Ironie. On s'intéresse si vivement à ses paroles qu'on leur découvre tous les sens imaginables. Chacun se fait un Rimbaud à sa manière. On lui fait dire tout ce qu'on veut. On prend ses textes comme des oracles sibyllins qui se prêtent à toutes les interprétations concevables, voire inconcevables. Ce triomphe posthume de Rimbaud aboutit à sa volatilisation. Rimbaud n'est plus : il est devenu pour tout homme d'aujourd'hui le prétexte à une interrogation passionnée sur la Poésie. Au point qu'avec le triomphe de Rimbaud, c'est la poésie elle-même qui s'est volatilisée : à la place de la poésie, il nous est resté une interrogation tragique sur l'essence de la Poésie. Le triomphe du Poète prédestiné aboutit peut-être à la destruction de la poésie. Beaucoup maintenant identifient, d'une manière plus ou moins consciente, la poésie et un certain goût charnel et sanglant de l'interrogation métaphysique. La poésie ne serait-elle pas chose plus changeante qu'on ne le croit? Que vienne une époque qui retrouve le sens de la volupté et qui mette l'accent poétique sur la volupté, Rimbaud perdra sa couronne de poète. Son aventure posthume est loin d'être achevée : Rimbaud peut connaître dans l'avenir une chute aussi retentissante que sa gloire présente. M. Daniel Rops, qui fait preuve dans le domaine de l'essai et dans le domaine du roman d'une belle activité créatrice, consacre à Rimbaud un livre plein de pensée, d'ardeur et de résonances (**Rimbaud, le Drame spirituel**). C'est en chrétien convaincu et militant qu'il aborde ce cas palpitant et il s'efforce de montrer que le Drame poétique de Rimbaud est essentiellement un drame religieux et chrétien. « Là où la plupart se contentent de petites ruses, de péchés ladres, lui risque la grande Aventure, celle dont l'Ange de Lumière fut le héros et la victime. » Et encore : « Le drame de Rimbaud a été précisément de se

croire, de se vouloir exempt de péché originel, par sa propre force : un drame monstrueux de l'orgueil. » Autre drame : cette hantise de l'Enfance perdue, enfance signifiant pour lui « le sentiment de plénitude, d'intégrité, d'éternité, qu'il a possédé, quelques années durant, et dont, désormais, il se sent veuf ». Et cette aspiration violente vers l'Enfance pure et bienheureuse se transforme tout naturellement en un thème plus large, « le thème du retour aux origines ».

Etiemble et Yassu Gauclère (**Rimbaud**) constatent non sans humour que chacun fait de Rimbaud un sosie. Ils donnent un tableau des jugements les plus contradictoires sur l'adolescent merveilleux. Ils présentent leur interprétation, qu'ils jugent moins tendancieuse que la plupart des autres. Mais dans quelle mesure se rendent-ils compte que leurs conclusions font apparaître un Rimbaud dont la poésie est, par son essence, intégralement baudelairienne? Aussi bien ne pourrait-on pas dire que Rimbaud est une contradiction brutale et passionnée de la poésie baudelairienne alors qu'en lui triomphe l'essence de la poésie baudelairienne? « Rimbaud a vécu suffisamment, nous disent les auteurs du livre, pour renouveler le sens des mots poète et poésie. » Je veux bien, mais dans l'ensemble de trésors que vous attribuez à Rimbaud, donnez à Rimbaud ce qui est à Rimbaud et donnez à Baudelaire ce qui est à Baudelaire! Les auteurs mettent bien en lumière deux tâches de la poésie rimbaldienne et toutes deux d'ordre métaphysique : définir la part d'inconnu qui s'éveille dans l'âme de son temps et sentir par une vue directe et inspirée, derrière les phénomènes une sorte d'amour platonicien d'Idées, de noumènes, de choses en soi, ce qu'ils appellent « le monde surréel du platonisme, — monde violent, coloré, sonore, parfumé, comme ne l'est plus notre terre affadie »... Ces deux tâches métaphysiques du poète ne sont-elles pas d'ordre assez différent? N'est-ce pas sur ce point qu'il fallait faire porter une méditation aiguë pour discerner deux possibilités différentes d'orientation métaphysique de la poésie? La première tâche n'est-elle plutôt rimbaldienne et la seconde plus particulièrement baudelairienne? Le livre est d'ailleurs plein d'aperçus. Il a le mérite de maintenir Rimbaud sur le plan de la Poésie. Et il est bien vrai que,

depuis Rimbaud, la Poésie postule un langage nouveau! Ni le vers ni la prose ne la satisfont : contrairement aux axiomes de M. Jourdain, elle cherche le Langage qui ne soit ni prose ni vers. Le trouvera-t-elle?

§

M. Yves Gandon est un jeune écrivain que je suis avec curiosité. Son esprit est plein de vivacité et de ressources. Journaliste alerte et romancier de talent, il se divertit à des pastiches qui ont de la malice, de l'entrain et la dose requise de rosserie : **Usage de faux** est un livre tout particulièrement recommandable pour les vacances. Il vous apporte ces pages à la manière des écrivains renommés d'aujourd'hui. C'est un jeu pour M. Gandon de prendre le ton et les tics d'un écrivain et d'en jouer avec une fantaisie caricaturale souvent heureuse. A chaque lecteur de se demander dans quel cas il a réussi et dans quels cas il a un peu moins bien réussi. Et c'est une indication fort intéressante de discerner les écrivains qui sont un excellent butin pour le pasticheur et ceux qui lui donnent du fil à retordre.

A Marcel Proust, M. Léon Pierre-Quint a consacré jadis un gros livre qui est aussi un grand livre. Il le complète aujourd'hui par un plus mince volume qui groupe trois études (**Une nouvelle lecture de Marcel Proust dix ans plus tard suivie de Proust et la jeunesse d'aujourd'hui.**) Il y a de très jolies remarques çà et là. J'ai beaucoup goûté (p. 32 et 33) l'étude sur les métaphores proustiennes. L'essai sur les derniers mois de la vie de Proust ne manque ni de profondeur ni d'émotion. Quant à la question de savoir s'il est regrettable que Proust ait manqué du sens de la vie collective, je laisse à d'autres le soin d'en discuter.

M. Raoul Celly nous offre un **Répertoire des thèmes de Marcel Proust.** On voit immédiatement l'utilité de cette œuvre de patience et de minutie qui réclamait beaucoup d'amour. Je garde ce livre sous la main. J'en lis parfois une page au hasard sans songer à l'œuvre de Marcel Proust, car il arrive à certains passages de ressembler à de bizarres poèmes : « joues pleines et brillantes de Gilberte S. (2) 264; joues pâles teintées parfois d'un rose sensuel et vif de Mlle de

Stermaria JF (2) 123; — grosses joues mates de la jeune cycliste de Balbec, JF (3), 41, 110, 213... » On rêve bizarrement à lire pareilles choses.

M. Georges Cattaui, sous le titre **L'Amitié de Proust,** présente un livre où il y a bien des richesses et bien de la ferveur. C'est une sorte de critique amoureuse qui fait jouer sur l'œuvre aimée toutes sortes de reflets enchantés. Et il est bien des remarques incisives et délicates qui arrêtent l'attention et invitent à la rêverie. Il n'y a pour ainsi dire pas d'ombres à ce tableau de l'œuvre proustienne. Elle y apparaît décantée, allégée, transférée sur un plan supérieur et comme vêtue de sa vérité idéale.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Raymond Millet : *Appel de l'Incertain*, « **Les Cahiers d'Art et d'Amitié** ». — **Ilarie Voronca** : *Permis de séjour*, **Corrêa**. — **Daniel Dyke-Noël** : *Les Sérénités*, **Henri Lefebvre**. — **André Silvaire** : *Papillon que la Nuit décore*, « **Editions de la Hune** ». — **Pierre Bonnet-Dupeyron**: *Courrier de la Solitude*, « **Mirages** ». — **Jacques Maret** : *Corps 9*, **Denoël et Steele**.

Que d'éléments divers dans ce curieux volume intitulé par son auteur, Raymond Millet : **Appel de l'Incertain.** Je ne sais s'il est extrêmement jeune, mais son esthétique surtout apparaît incertaine et ses moyens indécis. Dès qu'on ouvre le livre toutefois, on s'attache à des impressions de paysage, à des modalités du sentiment, à une sorte d'incantation prime-sautière et grave par quoi l'on est séduit; c'est en poursuivant la lecture que — je ne dirai pas la déception, ce serait injuste et excessif — mais l'étonnement commence.

> Le jardin parfumé de pêche et de groseille
> Bourdonne; et la maison blanche, volets tirés,
> Citerne d'ombre et de fraîcheur, pense ou sommeille
> Sous l'azur des hymens volants. Plus bas, les prés;
> Une vache y rumine auprès de la rivière
> Où l'âne boit, guettant l'autre bord : un fouillis
> D'herbes, de ronces, de roseaux et de taillis
> Et l'étang noir qui se refuse à la lumière...

Un ferme et vivant paysage est éveillé à sa lumière, et les vers coupés, onduleux, impriment le mouvement aux heurts et ruptures de leur rythme qui reste en suspens et soudain se renouvelle.

Soudain, des poèmes tels que *les Mots Miraculeux,* où, après une entrée en matière grave et soutenue, on lit :

Alors les mots miraculeux
entreront dans la ronde,
grâce à l'enfant blonde,
les mots qui disent ce qu'on veut,
pour tout le monde.....

Cette façon d'enchaîner par les mots à la rime les vers libres, en a-t-on abusé, et c'est, en vérité, à peine supportable lorsque le poète peut mieux et a pu aspirer plus haut. Il va en concluant jusqu'à souhaiter un retour de l'humanité à l'enfance parce que ce babillage enfantin — jailli du rythme et de l'instinct — dira plus que « je ne puis dire... ».

Et je chanterai comme l'enfant blonde
ou comme un roseau de Pan, qui, sur l'onde
Parle aux mortels de la divinité...

Oh! cette enfant blonde, laissez-la à ses jeux; ils peuvent un instant vous distraire, ses balbutiements sont délectables en proportion de son âge et de sa naïveté; méfiez-vous de la fausse naïveté des grandes personnes. Elle sonne faux, c'est horrible. Ou chantez aussi, poète! selon votre âge, ou bien, de grâce, taisez-vous. Ne réduisez pas l'humanité à ce babillage enfantin. Je me permets de telles critiques à Raymond Millet, parce qu'il sait fort bien évoluer au milieu de pensées subtiles et fortes. Une déconvenue le réduit à désespérer et à souhaiter l'hébétude, c'est manquer de calme et de volonté, ou bien encore il se méprend, comme dans un poème *Cerignola* où frissonnent d'agréables détails, à persifler, non sans verve pittoresque, l'aspect endimanché d'une petite ville d'Italie. Besogne négligeable au poète, et le poète ne forme qu'une prose diligente où naufrage le chant sur des « carabiniers à bicorne », la statue équestre de Victor-Emmanuel, le syndic sur la *passegiata* (en français, on dit : promenade) et la femme qui suce un sorbet dans le bar.

La vraie langue de la poésie n'est point parlée en ces endroits soit ennuyeux, soit sinistres. Par contre, Raymond Millet la manie avec sûreté, et il charme, quand il veut bien nous composer *Deux chants entrelacés* en une suite de quatrains alternativement de treize (avec rimes masculines) et

de dix syllabes, avec rimes féminines. Je néglige les historiettes, *Lyon, Perrache* et d'autres, mais dans la partie dont le titre est *Credos?...* (oui, imperturbablement, l'auteur met, pour marquer le pluriel, la lettre *s* finale! même, si la croyance est multiple, de quel droit? cela m'effare), de beaux poèmes, graves et méditatifs, se déroulent ou s'exhaussent en des vers voulus et studieusement établis, malgré quelques faiblesses qui les déparent.

Dans **Permis de Séjour** par Ilarie Voronca, un poète souffrant de la misère se confesse. Les titres des parties de son poème, du *Curriculum Vitæ* au *Curriculum Mortis* se succèdent significatifs : *Etranger non admis, nulle part un abri; la Ville sans Poètes, Nul ne m'attend...*, ...ou, encore : *ouvrez, j'ai faim, Suis-je encore là? Pour peu de temps...*

Je voudrais vous aider. Mais comment? Je ne puis
Vous parler. Même tout près de vous, je suis
Si loin de vos propos, de ce qui fait vos joies.
Avec quelle eau laver vos yeux, afin qu'ils voient?
Que pouvez-vous savoir de ces êtres sans fin,
De ces mers invisibles, de ces racines du matin
Qui se serrent dans le cœur fragile des ténèbres?
Que savez-vous du songe à la place des moëlles dans vos vertèbres?
Je ne vous appelle pas.

Tout cela est fort émouvant, et même grand, parce qu'y pèse la malédiction sinistre des iniquités subies. Le proscrit d'une terre marâtre est rarement le bienvenu dans le pays où il cherche son refuge. Est-ce que les hommes les uns pour les autres ont été durs toujours comme ils sont de notre temps? Hélas! qu'y peuvent les poètes? Les lois sociales ne sont faites ni par eux, ni pour eux, les révoltes se brisent contre la résistance forcenée des organismes égoïstes et administratifs; les meilleurs se résignent, et chantent à l'écart leur évangile de pitié, d'intelligence et d'amour. Si le monde le comprenait, ils seraient broyés, et leurs poèmes de lucidité n'existeraient plus, n'éclaireraient plus la terre d'une lueur de bonté et d'espoir. Mais ceux qui se sont évadés des geôles naturelles que leur assignait le destin, ne trouvent guère à s'engager dans des entreprises où leur désir les pousse à quêter une chétive subsistance. Les cadres sont encombrés.

Nous ne sommes point arrivés au terme où la majeure partie des hommes auront compris que si nos prétendus progrès n'ont point créé la barbarie, ils l'ont développée et fortifiée sur des bases effroyablement solides, puisqu'elle y est impénétrable à la compassion, aux tendresses de la solidarité, à tout ce qui nous paraît nativement humain.

L'émotion émane de ce poème traduit du roumain en vertu de la détresse endurée par le poète perdu dans cette tourmente de désastres. Je suis moins sûr que la forme de ses poèmes, que le chant, que l'invention des péripéties et le talent de l'auteur y aient pu ajouter beaucoup. Qu'importe, si les choses parlent d'elles-mêmes et leur langue? Peut-être. Mais ces laisses indéterminables de vers d'une facilité surabondante lassent bien vite l'esprit, et parce que, de-ci de-là, il s'y rencontre à l'aventure un certain nombre de vers bienvenus, le surplus n'en ressort que plus inutile. C'est presque de la phraséologie politique; il vaudrait mieux choisir parmi les idées culminantes ou personnelles; le reste se suggère, l'émotion d'art n'en sera que plus forte. Les journaux pourront ramasser les bribes éparpillées; c'est leur fonction, et non celle de la poésie.

Ces poèmes, **les Sérénités,** par Daniel Dyke-Noël qui a publié en 1929 *Stèles fleuris,* marquent plus d'assurance et de souplesse technique, mais souvent une acceptation des soucis de la mode incline l'auteur à faire, comme on dit, moderne. Quel héros d'un mélodrame romantique s'écriait : « nous autres, chevaliers du moyen-âge... » ? Je me souviens de cette ânerie lorsque j'entends un poète se réclamer du faire moderne : vous croyez-vous de votre temps parce que vous parlez du tennis et de votre raquette? Allons donc. Les thèmes sont éternels, et votre façon de les traiter vous situera dans votre époque bien plus sûrement que le vain emploi de termes momentanément à la mode. Par bonheur, il y a dans *Sérénités* des poèmes intéressants, bien faits, comme celui où le poète célèbre la grandeur d'André Chénier, certains passages aussi de son *Mystère d'Artémis* qui, malgré un peu d'afféterie, ne manquent pas d'émotion et d'un charme très réel.

Je m'émerveille de la patience toute abstraite de ceux, un

des plus subtils s'appelle André Silvaire, auteur de cette plaquette : **Papillon que la Nuit décore,** qui d'un recueil au suivant épurent les éléments et le chant de leurs poèmes en prose, sans risquer de se confondre en la préciosité raffinée des moralistes illustres, car leur faire et leur souci de style resserré, fort évasif et véhément dans la proportion même où il est contenu, se rapprochent des leurs d'une façon singulière. Quatre morceaux sont réunis, un seul assez longuement développé, qui donne au recueil son titre, et qui est une sorte de panégyrique de soi, un peu, si l'on veut, vers la manière de Rimbaud : langue extrêmement modulée dans le sensible dont la discrétion s'exalte, frêles motifs peut-être, de l'émotion par effluves.

A des poèmes en prose selon le goût du jour, appliqués et dans cette mesure élégants et réussis, M. Pierre Bonnet-Dupeyron allie des poèmes en vers libres. C'est un poète qui donnera, un jour prochain, sa mesure; il est en bonne voie, qu'il se conquière, se domine, et nous lirons de lui des choses plus personnelles que **Courrier de la Solitude.**

Corps 9, poèmes par Jacques Maret, dans le goût des surréalistes, avec les anacoluthes et ruptures de sens à leur usage, ces mouvements qui brusquement se brisent, se fondent à d'autres et n'aboutissent guère qu'en des conclusions évasives ou d'humour. Les poèmes de ce recueil enchâssent quelques trouvailles heureuses. Peut-être l'auteur s'évadera-t-il un jour de cette manière lassante et, avec un peu d'entraînement, trop facile à qui y réussit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Plisnier : *Mariages*, Corréa. — Germaine Beaumont : *La longue nuit*, Denoël et Steele. — Irène Nemirowsky : *Jézabel*, Albin Michel. — Michèle Saro : *La main gauche*, Tallandier. — Raymond Houssilane : *L'amour de l'amour*, Grasset. — Luc Alberny : *Le retour de Trencavel*, H.-G. Peyre. — Renée Lemerre : *Un pas dans l'escalier*, Grasset. — Claire Sainte-Soline : *D'une haleine*, Rieder. — Pierre Daguerre : *Un château sur l'Auronce*, H.-G. Peyre.

Mariages, par M. Charles Plisnier, ce pourrait être, dans une certaine mesure, l'adaptation au temps présent des *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac. Mais il ne s'agit pas de savoir, ici, ce qui vaut le mieux d'une union fondée

sur l'amour ou d'une union fondée sur la raison. Fabienne et sa cousine Marcelle se marient toutes deux sans passion, il est vrai; et c'est leur vie ratée, à l'une et à l'autre que nous conte M. Plisnier avec une lenteur et un souci d'analyse quasi proustiens. Fabienne, après un début d'aventure avec un Slave séduisant, dépitée de ne point épouser l'homme qui l'eût consolée de son échec, se rabat sur le principal employé de son père, lequel dirige une fabrique de chaussures. Le drôle, très *businessman*, est un ambitieux, une sorte de Tartufe laïc, de surcroît, aux féroces appétits plébéiens, et qui manigance un mauvais coup, pour s'emparer de la fortune de son beau-père, après s'être payé maîtresses sur maîtresses, comme un pauvre diable s'empiffre, qui, trop longtemps, ne mangea pas à sa faim... Marcelle cherche, sans le trouver, le plaisir dans les bras de son mari, puis dans ceux d'amants de rencontre. Il est beaucoup question des déboires sexuels de la femme, de sa frustration de la volupté, par la faute de l'homme maladroit, dans le roman de M. Plisnier. C'est que 90 % des mâles, et des mâles investis de la qualité d'époux, ne conçoivent pas autrement l'acte d'amour que comme un geste rituel, d'une élémentaire simplicité. Mais Marcelle et Fabienne sont des bourgeoises, de grandes bourgeoises, des « Chardin-Bernière », comme dit l'auteur. Marcelle tient à l'argent, et se résigne à la servitude conjugale, dont un vrai amant pourrait l'arracher. Fabienne ne veut pas laisser son mari la ruiner. Elle supporte tout de lui, même qu'il vole son père, sauf qu'il la dépouille elle-même... Pour sauver la fabrique de chaussures en péril, elle empoisonne son époux... Ce crime, je dois à l'estime que m'inspire le talent de M. Plisnier de déclarer que je l'avais vu venir de loin, derrière les mauvais conseils d'un médecin cynique et la maladie (une néphrite) du mari de Fabienne. N'importe. *Mariages* est un bon roman; riche d'observations souvent profondes, et dont les personnages vivent. Que lui manque-t-il pour être de tout premier ordre? Plus d'unité, je pense. Il y a deux histoires, en effet, dans ce roman, et qui ne sont pas parallèles, comme dans l'œuvre célèbre de Balzac que je citais plus haut, mais entremêlées, *sans dépendre pour cela l'une de l'autre*. On pourrait ignorer le destin de Marcelle

sans que rien fût changé à celui de Fabienne, et *vice versa.* Je sais bien que M. Plisnier a voulu renforcer sa thèse (ou plus exactement *l'idée* de son livre) en nous présentant un double témoignage à l'appui de celle-ci. Mais il aurait mieux fait de ne nous conter que l'histoire de Fabienne, et d'harmoniser quelques motifs autour de ce thème central.

Le roman de Mme Germaine Beaumont, **La Longue Nuit,** ne pouvait se passer ailleurs que dans une de ces petites villes de province où, de tout temps, les passions les plus vigoureuses ont poussé leurs racines. Aussi bien, est-ce une atmosphère non sans analogie avec celle des récits de M. Edouard Estaunié, que l'on respire dans cette histoire d'une vieille fille tout entière possédée par l'amour. Un amour qui a commencé par avoir les apparences de la haine, et que des raisons sociales, des questions d'argent, ont empêché de s'épanouir. Saturnine (un nom prédestiné) écoule solitairement ses jours, sans affections ni amitiés, en donnant des leçons de piano pour vivre. Elle écrit son journal, comme il sied. Il est question d'une petite boîte d'argent que rapportera chez elle l'homme qu'elle n'aura cessé d'aimer — qui l'aura aimée! — le jour même où elle se sera tiré une balle dans le cœur... Elle a renversé, d'un revers de la main, la lampe fumeuse de sa vie. Geste de lassitude, plus que de désespoir, et que l'on s'explique parfaitement. La narration dense de Mme Beaumont, et qui accumule les faits significatifs, devait avoir un dénouement tragique. C'est le mérite de *La longue nuit* que le même ton y règne, d'un bout à l'autre, et que ce roman procure aux lecteurs une sensation de lourdeur orageuse ou d'accablement.

Dans **Jézabel,** par Mme Irène Nemirovsky, il m'a semblé reconnaître, mais poussé plus au noir, ou plus âprement buriné, un visage que cette romancière avait déjà dessiné. Gladys, l'héroïne de son nouveau récit, c'est, à mes yeux, l'amplification de cette mère égoïste et frivole qui faisait le malheur de sa fille dans *Le vin de solitude.* Comme Balzac (faut-il le répéter?) Mme Nemirovsky affectionne les personnages, sinon tout d'une pièce, du moins dominés par une passion unique, exclusive. Et l'on peut suivre, du *Vin de solitude* à *Jézabel,* sa méthode, à la fois de simplification et de gros-

sissement d'un caractère. Gladys, c'est le monstre féminin, l'amoureuse de l'amour, et qui ne se résigne pas à se laisser déposséder par l'âge de sa souveraineté sensuelle. Mais pour nous intéresser à cette créature âprement, bêtement passionnée, il eût fallu multiplier autour d'elle les incidents, lui fournir vingt occasions de se renouveler, de varier ses attitudes physiques, plus encore que sentimentales... Or, après une exposition d'une remarquable vigueur, le récit de Mme Nemirovsky n'est plus guère qu'une explication, un peu longue, de l'énigme posée par le geste auquel s'est laissée aller son héroïne. C'était assez que Gladys tuât, pour l'effacer de sa vie, le jeune homme qui fait d'elle une grand'mère. Le reste, le développement de sa manie se déroule un peu trop en dehors d'elle, ou de ce qu'il nous serait possible de comprendre d'elle.

Le jour de l'armistice a été fatal à Monique, l'héroïne du roman de Mme Michèle Saro : **La Main gauche.** Elle apprend, à la fois, il est vrai, le 11 novembre 1918, que son père a mangé sa dot et que son fiancé a été tué dans les derniers combats. En proie mi au délire, mi au désespoir, elle se donne à un soldat américain. « *I was the first!* » s'effare le Sammy, le lendemain, en se réveillant seul dans la chambre dont sa conquête s'est enfuie. Par bonheur, comme elle allait se tuer, Monique trouve un brave provincial, malheureux en ménage, qui la met, comme on dit, dans ses meubles. *La main gauche!* Il y a nombre de liaisons pareilles qui créent de véritables ménages clandestins à côté des autres, et prouvent que la polygamie existe en fait, sinon en droit; encore plus en Angleterre qu'en France, d'ailleurs, car le Britisher est hanté de rectitude jusque dans l'adultère. Monique se lasse, cependant, de son rôle, surtout que son pseudo-mari l'a trompée. (Voilà un trait juste et humoristique, dans sa justesse). Elle se libérera, L'évasion, le voyage. Mieux écrit — moins lâché — le roman de Mme Saro serait de premier ordre. Il révèle de beaux dons d'observation.

Est-ce parce que j'ai lu son roman après celui de Mme Nemirovsky? Mais il m'a semblé que M. Raymond Houssilane s'est exagéré l'importance du cas de son personnage, Robert Baron, dans **Amour de l'amour.** Ce romancier à

succès, qui a le goût vif de la femme, existe, dans l'état où il nous est présenté, à des centaines de milliers d'exemplaires. Il s'en faut que sa « fureur d'aimer » soit celle de Gladys, « Jézabel ». Il a même encore assez de force morale, ou de scrupule, pour se défendre de céder — la cinquantaine atteinte — aux avances que lui fait une jeune fille fort alléchante... Peut-être doit-il ce pouvoir de résistance à l'éducation religieuse qu'il a reçue? En bref, le drame de conscience, ici évoqué, n'est pas aussi brutal qu'on aurait pu l'attendre de l'auteur d'*Individu*. M. Houssilane a eu tort de trop adoucir sa manière.

Deux récits, ayant pour cadre la magnifique cité de Carcassonne, composent le volume auquel M. Luc Alberny a donné le titre du premier d'entre eux : **Le retour de Trencavel.** Pierre Lauguet, que ses voisins appellent Payré, est le dernier survivant des Cathares... Le dernier? Qui sait... En tout cas, il ne rêve que du jour où ces hérésiarques reviendront régner sur « le pays des cinq rivières », selon la prédiction de Castelmaure. Chimère, sans doute, et s'exaltant jusqu'au délire; mais qui permet à l'auteur de nous révéler en psychologue autant qu'en historien, un singulier état d'esprit. Le second de ces récits, qui fait allusion à « l'Empereur à la barbe fleurie », est plus proprement légendaire. M. Alberny a les dons des conteurs de langue d'oc, c'est-à-dire non seulement de l'entrain et de la couleur, mais de l'élégance. Ses récits se lisent avec un vif agrément.

Il y a une émotion contenue ou sous-jacente dans le récit de Mme Renée Lemerre, **Un pas dans l'escalier,** où l'on voit une vieille dame attendre pendant seize ans le retour de son fils disparu au cours de la guerre. Contre toute évidence, Mme Lemoine se refuse à croire mort l'enfant chéri. Elle a raison, d'ailleurs, puisqu'il viendra, mais quand elle aura cessé de vivre, et que sa fille excédée (car l'idée fixe la rendait inflexible) s'en sera allée... Mme Lemerre cause une impression d'artifice; c'est qu'elle donne un air somnambulique à ses personnages, et surtout qu'elle a étiré jusqu'aux frontières du roman ce drame, tout intérieur, qui eût fait une excellente nouvelle.

C'est un roman populiste que **d'une haleine,** où Mme Claire

Sainte-Soline raconte l'histoire d'une humble femme de Paris. Histoire douloureuse. De l'enfance à la vieillesse, aucun rayon de lumière dans la vie de cette femme. C'est de tristesse que sont tissés ses jours, avec, en relief, le constant souci du pain. Mais son cœur a battu. La sensibilité de l'auteur, dont il faut louer le contrôle sur soi-même, nous initie délicatement à la volonté d'être jamais défaillante, de cette créature, pareille à tant d'autres, différente des autres, cependant...

Sous ce titre, **Un château sur l'Auronce,** qui rappelle l'une des plus exquises réussites de Barrès, M. Pierre Daguerre pose un troublant problème historique. C'est autour d'une seigneuriale demeure du Béarn que se compose son récit, évocateur de Talleyrand, et tout enveloppé d'une atmosphère de conte. La figure d'une belle Indienne contribue, du reste, à la création de cette atmosphère. « Curieux et très joli petit livre », a dit M. François Duhourcau, du roman de M. Daguerre. Je souscris de bonne grâce à cette opinion.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Concours du Conservatoire. — J'avais encore l'esprit occupé de ce que je venais d'écrire pour ma dernière chronique sur le rôle du metteur en scène, quand s'ouvrirent les concours du Conservatoire. Or, en voyant tous ces jeunes gens qui s'efforçaient à rendre au jury ce qu'ils avaient reçu de leurs maîtres, j'essayais d'imaginer ce que tireraient d'eux, dans un jour prochain, les metteurs en scène qui auraient à les employer soit au théâtre, soit au cinéma, et je remarquai que j'avais négligé, en étudiant ici l'activité du metteur en scène, ce qui se rapporte aux méthodes qu'ils ont pour accommoder le matériel humain — si je puis dire — dont ils disposent, et pour tirer parti de ses meilleurs morceaux comme des moins bons, sinon de ses déchets. C'est cependant un des chapitres importants de la tâche qui leur incombe, et l'on n'imaginerait pas qu'il pussent rien faire de valable sans cet art d'employer les hommes qui est le propre de tous ceux qui exercent un commandement, quel qu'il soit.

Chose étrange : le metteur en scène agit sur le comédien d'une manière exactement contraire à celle du professeur qui l'instruisit quand il était son élève. Le professeur fait entrer dans la tête de celui qu'il éduque un certain nombre de données acquises. Il le remplit, il le gonfle de notions. Il les introduit de l'extérieur, les inculque; il les intègre à son patient. Aller, venir, marcher, s'asseoir en scène, sont choses qui se transmettent, et dans un établissement comme le Conservatoire, il est toute une rétrospective des mœurs et des modes qui fait l'objet d'études attentives. On n'apprend pas seulement à porter la chlamyde et la toge, mais encore à se comporter en marquis. Et à donner comme Almaviva une chiquenaude sur son jabot pour en chasser les grains de tabac, et comme Figaro à claquer les doigts pour imiter les castagnettes. Je ne veux point juger ici cette partie de l'enseignement qui est croulante de désuétude, et qui devrait être donnée par un maître de danse : elle me sert d'une image commode pour montrer comme le professeur verse la matière enseignable dans son élève.

Le metteur en scène procède à l'inverse. Il s'évertue à tirer du comédien ce que nul n'y a mis, qui ne dépend que de son génie particulier, qui ne s'y trouve que par l'effet d'un don naturel, et qui pourrait très bien lui demeurer inconnu à lui-même. Le metteur en scène cueille les intonations involontaires du futur professionnel dont il va se servir, et lui apprend à les répéter volontairement; il cueille de même les expressions sur son visage et l'oblige à les fixer. Car on a beau s'être regardé dans la glace comme seuls les comédiens ou les femmes coquettes savent le faire, on ignore toujours sa propre figure. On ne la scrute jamais avec la certitude non plus qu'avec la clairvoyance dont peut seul disposer un observateur étranger que passionne le spectacle de la face humaine, — et le metteur en scène, à ce moment, rejoint le portraitiste et le médecin. Comme eux, il travaille sur une matière vivante. Il l'analyse. Il considère l'être qui se tient devant lui, dénombre les passions ou les sentiments que cet instrument pourra traduire ou exprimer; ce faisant, il cherche les rôles où il sera possible de l'assortir, et tout de même quels sont les autres comédiens — et comédiennes — qui le

feront valoir, et auxquels il renverra quant à lui le plus d'éclat.

Puis tout ceci accompli, qui ne sont que préliminaires, il le met aux prises avec un rôle, et le dirige dans le combat qu'il doit livrer à ce fantôme. Il l'aide à se soumettre aux exigences de cette créature immatérielle, et c'est quand l'être vivant a disparu derrière la fiction que le metteur en scène a rempli sa tâche entière. C'est à ce moment aussi qu'il a réussi à transformer en un comédien digne de ce nom l'élève qu'il venait de recevoir des mains d'un professeur. Je dis *élève* parce que ce sont les concours du Conservatoire qui forment le point de départ de ces réflexions. Cependant, il va de soi qu'un comédien expérimenté peut lui offrir les mêmes possibilités et souvent aussi lui opposer les mêmes résistances, sinon des résistances accrues. Mais dans les indications schématiques que je groupe ici promptement, je ne veux pas tenter de mettre en lumière toutes les faces d'un problème extrêmement complexe.

L'avouerai-je? C'est au cinéma que j'ai dû de le voir se poser à mes yeux. En matière de cinéma, le rôle du metteur en scène apparaît en effet avec une évidence aveuglante. On sait bien que c'est à lui seul que des enfants en bas âge, que des animaux (pour prendre d'abord des exemples où l'intelligence personnelle est à peu près réduite à zéro) peuvent s'élever au rang de grandes vedettes. C'est toujours grâce à lui que de très belles créatures de l'un ou l'autre sexe — des athlètes, des champions de quoi que ce soit — purent donner au public l'illusion d'être des comédiens de grand talent, illusion qu'ils finissaient probablement par partager eux-mêmes.

Lorsque l'on se fut bien pénétré de la rare importance du metteur en scène quant au cinéma, on comprit, par une sorte de choc en retour, qu'en ce qui concerne le théâtre il en avait une égale, depuis toujours. A l'appui de cette proposition, le souvenir revint de certains théâtres d'autrefois dans lesquels tout ce qui se jouait le semblait être par des troupes d'élite. Et cependant ces théâtres n'avaient pas même de troupe fixe. Leur personnel se renouvelait sans cesse et, de quelques éléments qu'il fût constitué, il faisait toujours voir une même

homogénéité. La qualité du metteur en scène qui présidait aux destinées de ces théâtres, — metteur en scène dont en ces temps lointains on ne songeait pas toujours à chanter les louanges ni à proclamer le génie, — était la seule cause des réussites que l'on y admirait. Celui-là savait tirer des comédiens qui passaient par ses mains le meilleur de ce qu'ils pouvaient rendre. Il les élevait au-dessus d'eux-mêmes. Influencés par lui, les médiocres cessaient de le paraître, sinon de l'être. Et c'est là ce qu'il fallait démontrer.

Mais la même démonstration pourrait se réaliser *a contrario*. On connaît à Paris un théâtre qui possède la plus nombreuse troupe que l'on sache, constituée d'excellents éléments, — on peut même dire : uniquement constituée d'éléments du plus rare mérite, — troupe à laquelle il n'est point de comédien qui ne rêve ou n'ait un instant rêvé de s'agréger. Or, les spectacles que l'on voit dans cet établissement sont généralement fort éloignés de la perfection. Ils sont parfois même d'une frappante médiocrité. Les qualités de ses acteurs, si brillantes lorsqu'on les considère singulièrement, s'atténuent lorsqu'ils collaborent, et s'en vont jusqu'à devenir insensibles et douteuses. Faut-il chercher une explication à cette surprenante métamorphose? On la devine avant que je l'énonce : il manque au théâtre qui dispose de cette élite de comédiens un metteur en scène qui dirige leurs travaux et coordonne leurs efforts.

Tomber sous le gouvernement d'un metteur en scène digne de ce nom, voilà ce que je souhaite aux lauréats qui viennent, leurs études achevées, de quitter le Conservatoire. C'est d'ailleurs ce que l'on peut souhaiter à bien d'autres encore, — et même qui ne soient pas des comédiens.

PIERRE LIÈVRE.

PSYCHOLOGIE

H. Piéron : *L'Année Psychologique*, 2 vol., Alcan. — G. Dumas : *Traité de Psychologie*. Vol. V, fascicule I, Alcan. — W. Malgaud : *De l'Action à la Pensée*, Alcan. — M. Latour : *Premiers principes d'une Théorie générale des Emotions*, Alcan. — Mémento.

Comme le temps passe vite : voici déjà la troisième **Année Psychologique** qui est devant nous, et dont nous rendons compte ici!

Comme toujours, elle se compose de mémoires originaux (pour les spécialistes) et d'analyses bibliographiques très nombreuses et complètes. Dans la première partie, les lecteurs préparés liront avec profit le deuxième mémoire de M. Margineanu (*Les facteurs psychologiques*, III), donnant un bon exposé de la théorie de l'intelligence du célèbre psychologue anglais Spearman, théorie très peu connue en France et qui mérite de l'être. Non moins intéressante est la *Revue générale d'Acoustique psycho-physiologique*, de M. Piéron, où, entre autres, sont relatées les remarquables expériences des psychologues américains Wever et Bray, qui ont montré que le nerf auditif d'un chat peut transmettre fidèlement à un récepteur téléphonique des sons et des mots prononcés près de son oreille!

M. G. Dumas a décidé de publier son grand **Traité de Psychologie** sous forme de fascicules. C'est une très bonne idée, car sous cette forme, ce « Traité » sera beaucoup plus accessible, au point de vue du prix.

Ainsi le tome V se composera de quatre fascicules, dont le premier vient de paraître. Il est consacré à la *perception* et écrit par le spécialiste de la question, M. B. Bourdon. C'est surtout la partie traitant des perceptions de la vue (et des illusions) qui est intéressante. Peut-être d'autres spécialistes y trouveront-ils quelques lacunes, mais, en tout cas, l'essentiel y est. Et nous mentionnons avec satisfaction que M. Bourdon ne se laissa pas entraîner par le courant de la mode : il fait les réserves nécessaires au sujet de la « psychologie de la forme », si répandue actuellement (p.69).

Et voici, encore et encore, des ouvrages de psychologie philosophique. C'est d'abord **De l'Action à la Pensée**, de M. Malgaud. Dans la partie psychologique de ce livre (nous laissons l'autre aux philosophes), l'auteur développe cette idée, pas très neuve, que l'action précède la connaissance, car c'est notre organisme, dès les premiers instants de la vie, qui fournit à l'esprit le matériel avec lequel la connaissance pourra s'ériger. Ce matériel, ce sont des sensations tactiles et musculaires pendant les mouvements d'exploration des objets

environnants. La psychologie du XIXe siècle, surtout depuis Maine de Biran, a plus d'une fois attiré l'attention sur l'importance des sensations de mouvement pour la construction des images du monde.

L'auteur est au courant de toutes les théories modernes, mais il n'est pas affranchi du défaut inhérent aux psychologues-philosophes. Ils pensent, en effet, que, pour faire de la psychologie, il suffit de lire. Ils lisent dix, quinze ou vingt ouvrages psychologiques, en combinant ou en critiquant les idées et pensent ainsi faire avancer la science psychologique. C'est une grave erreur. La psychologie moderne exige (comme toutes les autres sciences) de ceux qui veulent la faire progresser qu'ils mettent eux-mêmes la main à la pâte. Observations et expériences personnelles doivent passer avant lecture (qui est, certes, nécessaire aussi).

Et puis, pour pratiquer *maintenant* la psychologie, il faut avoir de solides et systématiques connaissances physiologiques. Autrement, ce sera l'histoire habituelle de tous les dilettantes; à côté de passages montrant l'érudition de l'auteur, il y aura inévitablement des lacunes telles qu'elles réduisent considérablement la valeur de son travail. Le livre de M. Malgaud nous en présente des exemples qu'il est utile de citer.

A la page 121, voulant montrer que l' « aspect de la sensation » change au moment où la « connaissance » s'en empare ou la dégage, l'auteur écrit :

Dans l'action, la fonction sensible s'exerce en vitesse. La sensation répond instantanément à l'excitation et elle provoque la réponse de notre corps dans le même instant. La sensation est donc perçue instantanément et définitivement.

Or, c'est juste le contraire : *jamais* la sensation ne répond « instantanément » à l'excitation et *jamais* notre corps ne lui répond dans le même instant. Jamais, donc, la sensation n'est perçue instantanément et définitivement. Et ce sont précisément les « temps de latence » ou les « périodes réfractaires », ou encore, les temps de sommation d'excitations (et les *différences* et les *variations* de ces temps) qui rendent possible l'activité coordonnée du système nerveux et du cerveau.

Ce sont là les vérités *élémentaires* de la psychologie physiologique des sensations...

Aux pages 124-125, l'auteur annonce que M. Bergson « ruina la théorie du cerveau, organe de la pensée, organe qui recevait les idées dans ses cellules pour les distiller par un travail physico-chimique », et formule la théorie bien connue de M. Bergson sur le rôle du cerveau.

Ecartons d'abord la définition vraiment trop caricaturale des conceptions (1) que Bergson et ses disciples combattaient. Ensuite, au sujet de sa propre théorie, il faut rappeler que M. Bergson l'avait élaborée il y a près d'un demi-siècle. Or, depuis, la Science a marché, surtout depuis la guerre... Mais M. Malgaud y ajoute sa propre idée : « Nous pensons, dit-il, avec tout notre corps, c'est-à-dire à l'aide de l'action de notre corps ». Cette formule est assez à la mode et elle paraît très séduisante. Mais, hélas! elle cache encore une lacune. Dans un organisme complexe, différencié, chaque organe, bien qu'il soit influencé par l'état du reste du corps, a *sa fonction propre*. Coupez les bras et les jambes à un homme; diminuez ou supprimez (dans la mesure compatible avec vie) l'action de ses organes intérieurs. La pensée, très diminuée, dégradée même, subsistera (2).

Mais plongez un homme sain dans un sommeil profond, c'est-à-dire, en termes physiologiques, répandez l'inhibition sur son écorce cérébrale et il n'y a plus de pensée. Elle dépend donc *plus immédiatement* de *son* organe que de tous les autres.

Pour éviter un malentendu possible, disons que la science psychologique se tient également éloignée tant de la métaphysique idéaliste que de la matérialiste. Elle se borne à constater l'existence des *liens fonctionnels* très étroits qui existent entre ce qu'on appelle « physique » et « psychique » en laisasnt à la philosophie le problème de la réalité suprême.

La non-distinction entre l'organe jouissant d'une autonomie relative (dans l'espèce, le cerveau) et le reste du corps

(1) Le Dr H. Le Savoureux, dans sa brochure *Bergsonisme et Neurologie*, N.R.F., 1934, a bien montré que Bergson combattait des théories inexistantes...

(2) Evidemment tant que le cerveau sera irrigué par le sang.

empêche l'auteur de voir que la théorie des émotions de M. G. Dumas (exposée dans le t. III de son *Traité de Psychologie*) est non pas identique à la sienne, « périphérique », comme il le prétend (p. 185), mais directement opposée.

Pour conclure, répétons ce que nous avons dit, il y a deux ans, au sujet d'un psychologue-philosophe qui est très proche de nous par sa tendance, M. Augier : un court article, basé sur des observations personnelles, vaut mieux qu'un gros volume basé sur une vaste lecture.

Un autre livre de psychologie philosophique est celui de M. Latour, **Premiers Principes d'une Théorie Générale des Emotions.** C'est un gros volume (650 pages in-8°), témoignant d'une très vaste culture. Et son titre ne correspond pas au contenu. Son titre devrait être : *Du Vrai, du Bien et du Beau.* Car tous les problèmes philosophiques y sont traités. Pour des personnes âgées, qui ont un esprit éveillé et beaucoup de loisir, ce sera d'une lecture très attrayante. Mais cela ne donne rien à la psychologie.

Mémento. — Mentionnons un très lumineux article de M. Ch. Baudouin sur le problème du caractère dans le n° de nov.-déc. 1935 du *Journal de Psychologie;* plusieurs articles intéressants dans le n° de janvier-mai 1935 de *L'Hygiène Mentale* (« Les Bases d'une Hygiène Mentale individuelle », de M. de Saussure; « L'Inspiration poétique et la psychopathologie », de M. Lévy-Valensi; « Un Taciturne » de M. J. Lhermitte; « Etude sur le Langage », de M. Ombredane; « L'évolution des Idées sur la Folie de persécution », de P. Schiff) ; et, dans les fascicules I-V de 1935 et le fascicule I de 1936 de *L'Evolution Psychiatrique,* « Essai d'Analyse et de Synthèse biologiques des troubles en Neurologie », de M. M. Minkowski; « Nietzsche, précurseur de la psychanalyse », de M. Garcia Romo; « Freud et Pavlov », de M. W. Drabovitch; « Passions et psychoses passionnelles », de M. Lagache; « La Formation du Caractère chez l'Enfant », de M. P. Mâle).

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Roche : *Essai sur la Biochimie des pigments respiratoires;* Masson. — Andrée Roche : *La Plasticité des protéides.* Exposés de Biophysique, Hermann. — L. Verlaine : *De la Connaissance chez le Singe inférieur.* Exposés de Psychologie, Hermann. — J. Pavillard : *Eléments de Sociologie végétale (Phytosociologie)*; Exposés de Biologie écologique, Hermann. — Mukherji : *Etude statistique de la fécondité matrimoniale,* Hermann.

On a toujours attribué une grande importance aux sub-

stances colorantes des plantes et des animaux : la chlorophylle, matière verte des feuilles, est un pigment assimilateur, qui permet à la plante de se nourrir à partir de corps chimiques simples; l'hémoglobine, matière rouge du sang des Vertébrés, est un pigment respiratoire. Ci et là, parmi les Invertébrés, on a signalé de l'« hémoglobine »; en réalité, d'après Roche, il s'agit d'un pigment de composition chimique différente. Les zoologistes, imbus des idées d'évolution, avaient abandonné l'idée d'opposition des Invertébrés et des Vertébrés, et voici que les biochimistes y reviennent : la prétendue hémoglobine des Invertébrés n'est pas une véritable hémoglobine; la substance active dans la contraction musculaire est l'acide créatine-phosphorique chez les Vertébrés et l'acide arginine-phosphorique chez les Invertébrés.

Jean Roche vient de publier un essai fort intéressant sur la **Biochimie des pigments respiratoires.** Un fait remarquable est que les poids des molécules chimiques des divers pigments varient entre eux en progression géométrique, suivant des multiples de 17.000. Il semble en particulier que les énormes molécules (2.750.000) du pigment d'un ver, l'Arénicole, se dissocient, en milieu alcalin, en molécules plus petites (640.000, 320.000.....).

Une notion récente est l'existence de plusieurs hémoglobines dans le sang d'un même individu. Le fœtus humain qui vit 9 mois en parasite de la mère, présente un métabolisme propre, le placenta remaniant maintes des substances venant du sang maternel : en particulier il fabrique une hémoglobine fœtale, différente de l'hémoglobine de l'adulte. Pendant toute la vie, l'hémoglobine fœtale persiste à côté de l'hémoglobine de l'adulte, et d'une troisième hémoglobine plus résistante à l'action des bases que celle de l'adulte, mais différente de celle du fœtus par son affinité pour l'oxygène; dans l'anémie pernicieuse, on peut rencontrer une quatrième hémoglobine.

Mme Roche, collaboratrice de son mari, a fort bien montré **la plasticité des protéides,** c'est-à-dire des constituants essentiels de la matière vivante.

Qui dit vie, dit échanges et remaniements, et il n'est pas évident à priori que les globulines du sérum de l'homme jeune soient les

mêmes que celles du vieillard, ni que les protéides musculaires de l'enfant soient identiques à celles de l'athlète.

Sur les Poissons, il a été fait de curieuses observations. Les Saumons remontent les rivières pour frayer; ils restent 5 à 15 mois dans l'eau douce sans s'alimenter. Or, les testicules, qui au début correspondaient à 1 pour mille du poids de l'animal, finissent par atteindre 6 pour cent de ce poids; leur croissance se fait en particulier aux dépens des muscles; et c'est là un exemple typique de mutation physiologique des protéides d'un organe à l'autre. Les protéides des testicules contiennent 92 pour cent d'arginine, alors que les protéides musculaires n'en renferment que 8 pour cent.

§

La *Collection des Actualités scientifiques*, publiée par Hermann, et dont fait partie l'exposé de Mme Roche, continue, malgré la crise, à faire preuve d'une grande vitalité. Elle aborde des domaines très variés, et jusqu'à la psychologie, la sociologie, la démographie.

Le professeur Verlaine, de Liége, a observé, avec une de ses élèves, les manifestations psychiques d'un bébé de Macaque, et discute le problème de **la Connaissance chez le Singe supérieur,** et en particulier celui de la « genèse des connaissances relatives à la forme des objets ».

La **Sociologie végétale,** « dénomination moderne pour un corps de doctrines relativement anciennes ». Le professeur Pavillard, de Montpellier, s'est livré à un travail de coordination logique et de classification méthodique, et, à travers les chicanes linguistiques et les arguties sophistiques, s'est efforcé de montrer l'avenir scientifique de la *Phytosociologie*.

Tout un langage spécial rend difficile la lecture des mémoires. L'auteur a dû définir de nombreux termes : *stratification, périodicité, vitalité, dominance, densité, abondance, dispersion, sociabilité, fréquence, association, constance, homogénéité, fidélité...* Stratification et périodicité sont des « notions sociologiques relativement vagues, traduisant des possibilités spécifiques diverses de cohabitation dans l'espace et dans le temps ». Dans les spéculations comportant la mise en jeu de la concurrence vitale, il faut tenir compte des

divers degrés de vitalité des plantes... En se plaçant au point de vue de la fidélité, on a distingué : 1° les espèces *exclusives*, caractéristiques d'un groupement déterminé; 2° les espèces *électives*, cantonnées dans un groupement, mais se rencontrant aussi, quoique rarement, dans d'autres groupements; 3° les espèces *préférantes*, existant dans plusieurs groupements, préférant cependant un groupement déterminé; 4° les espèces *indifférentes*, croissant plus ou moins abondamment dans plusieurs groupements; 5° les espèces *étrangères*, n'apparaissant qu'accidentellement dans un groupement déterminé. Ce sont là les 5 degrés de fidélité.

Maintenant, voici une loi importante de la sociologie végétale. « Un groupement de plantes exige, pour son développement normal, une surface minimum et aussi, sur cette surface, un nombre minimum d'espèces végétales ». A l'accroissement de surface (à partir de zéro) correspond, au début, une augmentation du nombre des espèces; mais cet accroissement ne tarde pas à se ralentir pour devenir pratiquement insignifiant; au delà d'une certaine superficie, la courbe d'accroissement tend à se transformer en une droite parallèle à la ligne des abscisses.

Ensuite, une série de chapitres sont consacrés à la *synchorologie*, à la *synécologie*, à la *syngénétique*. A noter une discussion sur *l'endémisme conservateur* et *l'endémisme progressif*, une analyse détaillée des divers « facteurs stationnels », des aperçus intéressants sur le « comportement dynamogénétique des espèces » et sur la « technologie de l'étude des successions »... Finalement, les spécialistes s'efforceront de créer encore des mots nouveaux.

Sous la direction de Michel Huber, directeur des Etudes à l'Institut de statistique de l'Université de Paris, vient de paraître une curieuse étude d'un mathématicien hindou Mukherji, sur la **Fécondité matrimoniale.** Depuis plus de 50 ans, le champ d'application des méthodes statistiques s'est largement étendu; leur introduction en Biologie est venue notamment éclairer les difficiles problèmes de l'hérédité.

Mukherji, lui, s'efforce de résoudre un problème de démo-

graphie. La conclusion est que la fécondité chez la femme française pour les âges de 15 à 19 ans est beaucoup plus élevée que celle des âges suivants, de 20 à 24 ans. Chez les femmes très jeunes les accouchements surviennent très vite après le mariage et se succèdent très rapidement. Dans la suite, la courbe de fécondité baisse notablement.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Nicolas Berdiaeff : *Destin de l'homme dans le monde actuel. Pour comprendre notre temps*, Stock. — Mémento.

C'est un livre plein d'une pensée à la fois haute et profonde que celui de Nicolas Berdiaeff : **Destin de l'homme dans le monde actuel.** Berdiaeff est, on le sait, le plus grand penseur russe d'aujourd'hui, et il est bon, *pour comprendre notre temps,* comme il dit lui-même, de confronter à notre jugement d'occidentaux celui d'un demi-oriental, le Russe ayant toujours été assez asiatique, même avant que le bolchévisme marxiste l'eût complètement rejeté vers le monde mongol.

Nicolas Berdiaeff reste, d'ailleurs, fidèle à la civilisation helléno-chrétienne, mais il est sévère pour telles façons dont nous l'avons réalisée : libéralisme et parlementarisme naguère, fascisme et nazisme aujourd'hui; et peut-être peut-on avoir là des traces de cette inimitié qu'a toujours eue l'esprit russe pour le nôtre et qui l'avait fait jusqu'ici s'obstiner dans le christianisme grec, par quoi il se séparait de notre christianisme latin ou germain; il n'en est pas moins notre frère d'esprit et de cœur; et nous pouvons, malgré tout, le regarder comme nôtre, alors que nous n'avons vraiment rien de commun avec les fakirs de l'actuel communisme moscovite.

Nous vivons, dit-il, à l'époque d'une révolte plébéienne contre toute culture aristocratique; l'antique culture gréco-romaine se préoccupait avant tout de la qualité, le monde présent sacrifie tout à la quantité; elle se développait grâce aux loisirs d'une élite, ce qui impliquait l'inégalité; le temps actuel, visant avant tout à l'égalité, conduit par contre à la destruction des élites : encore, elle agissait au sein d'un monde religieusement consacré, et étant une œuvre collective, elle ignorait l'individualisme de ces derniers siècles où

l'élite s'était séparée du peuple, et alors le problème actuel serait celui d'une résurrection des forces religieuses coordonnant, comme dans l'antiquité, la démocratie et l'aristocratie dans une culture organique.

Il serait vain, continue Berdiaeff, de chercher à contrecarrer l'évolution vers le communisme par un réveil du libéralisme bourgeois que son égoïsme condamne; pour lutter contre la déshumanisation qui est la caractéristique des nouvelles dictatures, il faut recourir aux forces spirituelles, en préparant l'avènement d'une spiritualité nouvelle. Or, celle-ci, Berdiaeff veut la dégager du christianisme, d'où jaillira la flamme sacrée annonçant une transfiguration et non une simple consécration; il s'agit de purifier le christianisme, qui s'est embourgeoisé et qui a fait prendre une attitude sans pitié à une religion de charité, trahison à l'égard de la vie théandrique et du concept du Dieu-homme; qui a combattu la création culturelle et a vu la création humaine se séparer de lui, qui a faussé la conception de l'ascétisme en y voyant un but et non un moyen (le monde a besoin d'une forme de monachisme entièrement rénové, enfanté par une nouvelle spiritualité), qui a faussé l'amour (on est frappé par l'implacable sévérité du christianisme à l'égard de l'amour et sa grande indulgence à l'égard de la propriété, jusque dans ses pires manifestations), qui a mal compris la Vérité et le Mystère en le rationnalisant à l'excès; et Berdiaeff conclut qu'en dehors d'un christianisme régénéré, il n'y a pas de salut pour l'univers menacé; seul ce christianisme peut assumer la défense de l'homme, de sa dignité, de sa liberté, de sa création; seule la spiritualité chrétienne peut créer une société juste.

Et dans d'admirables pages, qui terminent son petit livre, petit mais énorme, Berdiaeff explique comment le christianisme, et par suite le monde, sera régénéré. Le monde ayant été livré à la folie de la concupiscence, est redevenu la proie du polydémonisme dont le christianisme l'avait un moment délivré; la déchristianisation, en déshumanisant l'homme, l'a rendu accessible à toutes les forces démoniaques et envahissable par les forces cosmiques débridées; cette déshumanisation a placé l'homme sous le signe de la démence, en a fait un possédé, et, événement caractéristique de notre

époque, cette démence et cette possession sont organisées, tandis que l'homme spirituel est désorganisé. Ce pourquoi la mobilisation des forces spirituelles doit répondre à celle des forces polydémoniques; la spiritualité nouvelle rappellera l'homme à un état royal et à une œuvre créatrice, elle réalisera la fusion du personnel et du supra-personnel, elle sera à la fois une ascension vers Dieu et une descente vers l'homme et le monde, réalisant ainsi la plénitude de la vie théandrique. Le christianisme est, avant tout, la religion de l'amour et de la liberté, et c'est cette liberté qui fait le tragique de l'heure; l'homme a à choisir, une fois de plus, entre le bien et le mal; la spiritualité chrétienne doit réhumaniser l'homme et le monde, et le fera parce qu'elle est divine; ce n'est que dans le Christ et dans son corps que l'homme peut trouver le salut. Le problème de l'homme prime ceux de la société et de la culture constitutionnelle; l'heure approche où, après une lutte effroyable, après une profonde déchristianisation de l'univers, on verra le christianisme rejaillir dans toute sa pureté; car c'est lui qui est le dernier refuge de l'humanité, c'est lui seul qui la défend, et c'est quand la misère cruelle et l'esclavage économique de l'homme seront vaincus que se manifestera l'avènement du Saint-Esprit.

Tout ce qui précède est formé de phrases expresses de Berdiaeff et je ne crois pas avoir trahi sa pensée en les tressant et condensant. Transposée en langage sociologique, leur thèse théologique est approuvable (Proudhon disait qu'au fond de toute sociologie on trouve de la théologie, et la contrepartie est exacte) mais il faudrait peut-être la débarrasser d'un certain embrouillamini qui plaît aux Russes, et quelquefois aux Allemands, mais que nous ne supportons pas trop, nous Latins et Celtes. Purifier le christianisme, qu'est-ce que cela veut dire au juste? Il ne s'agit certainement pas de corriger les Evangiles, ni probablement pas de modifier la doctrine des Pères de l'Eglise, dont procèdent, au fond, le protestantisme comme le catholicisme; alors il ne peut s'agir que d'améliorer l'attitude politico-sociale des prêtres et des fidèles, mais ce n'est plus purifier le Christianisme! Personne ne nie qu'il y ait des prêtres arrogants, et des riches égoïstes, mais cela ne prouve rien contre la Somme de saint Thomas

d'Aquin ni contre l'Economie politique de Paul Leroy-Beaulieu. Et alors la thèse de Nicolas Berdiaeff, sans s'écrouler, vacille un peu. Vaincre la misère et l'esclavage économique, qu'est-ce que cela veut dire également? Le problème de la misère, un de ses compatriotes, Novicow, a fort bien expliqué comment il fallait l'attaquer pour le résoudre, par le travail libre et la science; et puis, qu'appelle-t-on misère? Pour certains ne serait-ce pas la privation de l'orgie du grand soir? Quant à l'esclavage, il n'a jamais été plus dur ni plus avilissant que dans ces pays soviétiques qui ont voulu, comme Berdiaeff justement, détruire libéralisme et nationalisme.

Mais au lieu d'insister sur les divergences, mettons l'accent sur les convergences. Il est consolant que dans ce chaos de stupidités et d'atrocités qu'a été jusqu'ici le bolchévisme russe, de belles intelligences paraissent et s'expriment montrant que l'âme de la sainte Russie n'est pas morte; sous la frénésie judaïque et kalmouke, la douceur slave si aimante, si artiste, si mystique, continue à vivre; des hommes comme Berdiaeff et Merejkowski continuent l'œuvre de Tolstoï et de Solovief; et un jour viendra où la Russie reprendra sa place dans la civilisation helléno-chrétienne en abjurant toutes les folies asiatiques; alors l'Occident, une fois de plus, sera vainqueur du mauvais Orient, car le bon Orient et l'Occident, c'est la même chose.

Mémento. — Puisque je viens, à propos de Berdiaeff, de parler de la Russie, j'en profite pour signaler les publications de la Société : *Amis de la Vérité sur l'U. R. S. S.* (Librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse) 1° *La peine de mort en U. R. S. S.* 2° *Un témoignage U.R.S.S. 1935;* 3° *Bilan de la Terreur en U.R.S.S. (faits et chiffres);* 4° *Un Français moyen en U.R.S.S.* Ces livrets, d'une vingtaine de pages chacun, devraient être lus par tout le monde comme antidote aux poisons dont la propagande communiste nous bourre le crâne. A lire également dans la *Revue hebdomadaire* du 6 juin l'article de Serge Drabeau, *L'U. R. S. S. d'après la presse soviétique,* sans oublier le très précieux Voyage en Russie de Florian Parmentier publié sous le titre *L'Etoile rouge*, Editions du Fauconnier. De Berdiaeff, je rappelle encore un livre déjà ancien : L'Esprit de Dostoiewski, mais qui importe essentiellement à la connaissance de l'âme russe. — Troubat Le Houx : *Le Travail et la Paix. Comment éviter la guerre civile et réformer la France?*

Comment réformer le monde économique? Editions de la Société des Cires françaises de Montluçon. Cette publication est poursuivie par les soins pieux de la famille Troubat Le Houx : elle est remplie de sages et louables idées, mais trouveront-elles de l'écho? L'auteur cite quelque part ce mot d'une Allemande : « Le libéralisme, le pacifisme et l'humanisme doivent périr; l'intelligence et la raison doivent être détrônées et remplacées par l'émotion et l'instinct. » Si toutes les Allemandes sont de cet avis, l'Allemagne va droit à la barbarie. — Antoine Scheikevitch : *Le Socialisme, c'est la barbarie.* Editions de l'Alliance démocratique. Sans deute, mais on vient de le voir, il y a des gens qui sont fiers d'être barbares. La civilisation court aujourd'hui les plus grands dangers entre ses deux ennemis, les esclavagistes chauvins et les esclavagistes prolétariens. — Maurice Dommanget : *Blanqui à Belle-Ile,* Librairie du Travail. Partie de biographie d'un de ces barbares que certains divinisent. — Henri Javal : *La crise a assez duré.* Editions Baudinière. Assurément! Mais il y a des crises qui ne dépendent pas des hommes, et les hommes ne peuvent alors que les atténuer, et souvent ils les atténueront d'autant mieux qu'ils laisseront agir les lois économiques naturelles au lieu de les paralyser par des réglementations artificielles. Il y a d'ailleurs de très bonnes choses dans le livre de M. Javal qui prône la multiplication de la propriété, et l'ascension du travail au capitalisme. — Jean Lux : *Vouloir.* Editions R. S. F. L'auteur affirme en frontispice : « Ce livre n'est ni fasciste ni communiste; il est la doctrine sociale de demain. » Cette doctrine, si j'ai bien compris, consiste à combattre les forces occultes (jésuites, juifs, francs-maçons) ainsi que le régime capitaliste et le régime parlementaire, en leur opposant le parti de la révolution sociale, dont les couleurs seront le vert et le rouge, et dont l'insigne sera non pas l'étoile à cinq branches mais l'étoile à six branches (je la croyais juive, je faisais donc erreur) qui a, paraît-il, servi de guide au peuple français à travers sa glorieuse histoire (j'avoue que je ne m'en doutais pas). Donc doctrine avant tout antijuive et antibourgeoise, et accessoirement antifrancmaçonne et antiradicale-socialiste. — La *Revue de la plus grande famille* donne des détails curieux sur le déclin de la natalité magyare; le nombre des jeunes a diminué de 2 % quand celui des vieillards s'est accru de 34 %. Par contre en Allemagne, le coefficient de natalité est passé de 14 à 18; la proportion des fausses-couches qui était de plus de 100 % est tombée à moins de 15 %. Aux Etats-Unis la natalité a baissé de 28 % depuis 1920 quand la mortalité n'a diminué que de 16 %. Dans beaucoup de pays de race blanche on assiste donc à un vrai suicide national, et il est curieux de constater que les deux seuls pays de

natalité croissante en Europe sont l'Allemagne et l'Italie, car on n'a pas de données sérieuses sur la Russie. — *L'Espoir français* du 22 mai fait remarquer que le grand programme de nationalisation des grandes industries et grandes banques a déjà été appliqué en Italie par Mussolini qui, par décret des 3 et 12 mars 1936, a notamment nationalisé la Banque d'Italie comme Blum et Cachin parlent de nationaliser la Banque de France. Alors pourquoi cette haine du fascisme? La seule explication est que le fascisme donne la chasse aux politiciens qui chez nous continuent à tenir l'assiette au beurre et ne veulent pas la lâcher; pour eux la conquête de l'Ethiopie n'est rien, la fermeture des loges est tout. Semblablement, en Allemagne, Hitler a réalisé le plan de service obligatoire du travail que réclament nos communistes, mais Hitler est patriote alors que nos communistes sont antipatriotes; du coup toute leur haine s'explique.

HENRI MAZEL.

PEDAGOGIE

Eugène Dévaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*. Desclée de Brouwer et Cie (1 vol. in-12 de 224 pages).

Dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1935, M. Masson-Oursel a consacré une quinzaine de lignes à l'ouvrage de M. Eugène Dévaud sur **La pédagogie scolaire en Russie soviétique;** mais il s'en est tenu au domaine de la Philosophie générale; c'est au côté purement pédagogique de cette étude, vieille de plus de trois ans, que j'ai le dessein de m'appliquer.

Professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg, M. Dévaud est aussi prêtre de l'Eglise catholique. Son ouvrage est le sixième volume de la collection des « Questions disputées », publiée sous la direction de MM. Charles Journet et Jacques Maritain, et où « les problèmes actuels sont étudiés selon les principes de saint Thomas d'Aquin ». Consacrée à la « doctrine » qui domine la pédagogie soviétique, cette première partie sera, nous annonce-t-on, suivie d'une deuxième qui aura trait à « la réalisation concrète de cette doctrine ».

Tout au long des 170 premières pages, sur 222, l'auteur ne fait guère que ressasser, à grand renfort de citations qui se répètent, et de redondances fatigantes, cette unique idée : que la pédagogie soviétique est fondée sur l'idéologie matérialiste et sur le travail productif et collectivisé; après un mot sur l'obligation, pour l'école soviétique, de se mêler acti-

vement à la vie militante, politique et ouvrière. Je parie que, si l'on superposait toutes les phrases, de façon à former un texte composite, il se réduirait à moins de 20 pages. Les 27 pages suivantes roulent sur la lutte antireligieuse des pédagogues soviétiques. La conclusion est un parallèle entre l'école chrétienne, l'école « réceptive », l'école « active » ou « libérale » et l'école soviétique.

Le lecteur n'a pas de peine à deviner à laquelle de ces quatre écoles vont les souveraines préférences de M. l'abbé Dévaud. Nul ne sera surpris de l'entendre terminer son prône de « Pâques » par ces paroles :

La paix ne sera rendue à l'école, comme à la famille, comme à la cité, et dans le cœur de l'homme, que par le retour à l'ordre chrétien véritable.

C'est là, sans doute, une de ces « questions disputées » qu'annonçait le titre de la collection; mais je n'entends pas ici me mêler à la dispute.

Ce qui est moins net, c'est le jugement de l'auteur sur l'école soviétique. Tantôt il la met bien au-dessus des écoles réceptive et active, pour la franchise de son « anti-religion », et tout près de l'école chrétienne, pour l'ampleur de son ambition, la hauteur de son idéal et la sublimité de sa fin; tantôt il la déclare une cause de ruine pour la vraie science, pour le sentiment du beau et pour l'intelligence, en raison de son matérialisme et de la prédominance qu'elle accorde à l'économique et à la technique sur la vie contemplative et morale.

Il réserve ses plus raides rigueurs à l'école laïque, dont « la neutralité n'est qu'une hypocrisie »; le savoir, qu'une « bouffissure », et où l'exercice des « fonctions » de l'élève n'est fait que pour le laisser « croupir au stade inférieur » de l'intelligence.

A la science, à l'habileté, à la technique de la production, il oppose sa conception de l'enseignement primaire et primaire supérieur :

Le programme de base de l'instruction populaire comprend la sagesse chrétienne (contenue dans la Bible et enseignée par l'Eglise) d'abord, puis les techniques proprement scolaires, le lan-

gage, la lecture, l'écriture (avec des notions suffisantes d'orthographe, de grammaire et de rédaction), le calcul, le dessin et le chant.

Donc, pas un mot d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, de physique ni de chimie.

Après tout, je ne vois pas bien à quoi peuvent servir au peuple les « techniques proprement scolaires »; il me semble que le catéchisme serait largement suffisant. Je ferais, toutefois, exception pour le chant, dont le peuple a besoin pour faire monter sa voix jusqu'aux voûtes des églises, et puis, c'est l'art le plus populaire; or, comme les Soviets l'ont compris et appliqué, le peuple a droit aux plaisirs artistiques, et, comme l'a dit M. Maritain, cité par M. Dévaud, « le retour de l'art au peuple est une heureuse reprise d'une tradition féconde » : celle du moyen âge.

Je trouve cet accord infiniment touchant.

Touchante aussi cette justification de la Russie :

Ce n'est pas de l'Orient, mais bien de l'Occident, que sont venus le matérialisme et l'athéisme communistes. Helvétius et le baron d'Hobach, Voltaire et les Encyclopédistes, voilà les pères authentiques du matérialisme allemand de Feuerbach et de Marx d'abord, des communistes russes ensuite. Quant à la négligence officielle de l'Eglise et de Dieu, ce sont encore les nations occidentales qui en ont donné l'exemple. Ni le matérialisme ni l'athéisme du parti au pouvoir dans l'U. R. S. S. ne sont spécifiquement russes. Ce sont des importations étrangères dont toutes les nations occidentales doivent supporter la responsabilité. Le péché de la malheureuse Russie est le péché de l'Europe, notre péché à tous...

J'ai déjà entendu ces paroles, pendant la guerre. Elles venaient des prêtres d'Allemagne à notre adresse. Pour sanctifier l'agression ils affirmaient et mettaient au présent ce que le bon abbé Dévaud se demande et nous fait entrevoir pour un avenir plus ou moins proche : « *Aurions-nous à l'expier dans le sang?* »

Peut-être sommes-nous en droit d'estimer que son zèle apostolique lui a fait ici dépasser la mesure.

Z. TOURNEUR.

VOYAGES

Maurice Bedel : *La Touraine,* J. de Gigord. — Alphonse de Châteaubriant : *Au Pays de Brière,* même éditeur.

Le livre sur **La Touraine,** que M. Maurice Bedel vient de faire paraître dans la collection « Gens et Pays de chez nous », est surtout consacré au terroir, à ses habitants, à leur caractère. S'écartant des grandes routes, délaissant les magnifiques châteaux bien connus, l'auteur nous promène par les chemins et les sentiers, nous faisant ainsi parcourir une Touraine très différente de celle que peuvent connaître les voyageurs en automobiles. En effet, ce moyen de locomotion commode, un peu rapide, ne permet qu'une brève vision des pays ainsi parcourus. Pour les excursions organisées, on choisit naturellement des itinéraires promettant la visite des principaux châteaux, on peut alors dire : « Je suis allé en Touraine, oui, évidemment; mais lisez donc le volume de Maurice Bedel, suivez ce guide éclairé qui vous entraînera dans la campagne, au bord des rivières, dans les genthilhommières, dans des villages; vous serez surpris et charmés. Vous serez mis en contact avec les habitants; il en résultera des entretiens qui vous seront de véritables révélations. Vous conservez alors de cette région, dont la beauté ne se trouve pas seulement dans le voisinage des édifices officiels, un souvenir modifié, complété et plus réel. La population n'a pas de type particulier, peut-être les blonds sont-ils en légère prédominance; bleus ou foncés, les yeux sont malicieux, on retrouve là les qualités maîtresses et les défauts de notre race, ainsi qu'une affabilité particulière qui se rencontre principalement dans nos régions vinicoles. La Loire, qui traverse le pays de l'Est à l'Ouest, apparaît, selon la saison, nonchalante ou impétueuse. De la partie nord, elle ne reçoit là que quelques petits cours d'eau; mais au sud, la Vienne, l'Indre, le Cher, la Cisse lui apportent leurs eaux claires. Le « Jardin de la France » a une capitale qui lui fait honneur. Rabelais, Descartes y accueillent les visiteurs. Tours n'est pas seulement une belle ville par tout ce que peut signifier ce qualificatif; elle est également la cité d'élection de ceux pour qui comptent les loisirs de l'esprit. Son impor-

tante bibliothèque est assidûment fréquentée. L'Indre, tranquille et jolie rivière a été louangée par Balzac et Georges Sand. Dans son onde limpide se mirent : le château de Bridoré, dit de Barbe-bleue (un donjon carré, flanqué de tourelles, lui donne un aspect redoutable); le village de Perrusson dans lequel demeure un charpentier, ami de Maurice Bedel, et qui est un poète de talent; Loches, qui est une des plus gracieuses villes de France. Dans ses environs on peut voir les ruines de la Chartreuse du Liget fondée par Henri II d'Angleterre. La descente de l'Indre, surtout jusqu'à Montbazon, constitue une promenade enchanteresse. On rencontre des villages comme Courçay, Saché, Cormery, où l'on voudrait s'arrêter longuement. Passé Montbazon il faut signaler encore Azay-le-Rideau. Le Cher tourangeau est la rivière de Chenonceaux, ce chef-d'œuvre de Philibert Delorme. Il faut, non loin de là, aller voir Bourré, curieuse cité de troglodytes. Sur la Vienne, Châtellerault, avec ses maisons blanches aux toits d'ardoises, apparaît souriante et fleurie; les lampadaires de ses promenades sont ornés de corbeilles de géranium, de lierre et de pétunias. Les hommes y sont amènes et les femmes élégantes. Vers l'aval, nous trouverons Chinon, ville historique couronnée de tours et de donjons. Il est difficile de parcourir le Chinonais sans évoquer Rabelais, car on foule les champs où se déroulèrent les opérations de guerre de Picrochole. Les habitants de cette contrée sont d'humeur enjouée; il faut les voir, le verre en main, humant un vieux pineau, ce vin léger et chaud qui met le cœur en joie. En Touraine la vigne est chez elle, le climat lui convient, les coteaux bien exposés au soleil permettent aux raisins une convenable maturité. Au VIIIe siècle, Vouvray, Bourgueil, Saint-Symphorien et Saint-Cyr avaient des vignes; dans chaque abbaye les moines entretenaient les ceps. Au moyen âge, les jardins de Tours s'ornaient de treilles, le vin d'Amboise était réputé. Qui de nos jours ne connaît le Vouvray? Moins répandus, mais non moins dignes d'être dégustés, sont les vins blancs de Rochecorbon, Noizay, Vernon, pour la rive droite de la Loire; Montlouis, Pont-de-Ruan, Artannis, Azay-le-Rideau, Saché, pour la rive gauche. Sur cette rive également, deux vins rouges méritent d'être cités : le Bour-

gueil au parfum de fraise et celui de Chinon qui rappelle la framboise. Pour loger ces vins, le pays dispose de caves spacieuses, creusées dans le roc et dont nous recommandons la visite. Toutes ne sont pas réservées au jus du raisin; quelques-unes sont des champignonnières et d'autres sont utilisées comme habitations. De nombreuses gravures augmentent encore l'intérêt de cette publication.

§

Dans cette même collection, pour laquelle nous féliciterons M. de Gigord ainsi que M. Gaëtan Bernoville, on trouvera également un autre ouvrage qui est une véritable curiosité : **Au pays de Brière,** dû à la plume de M. Alphonse de Châteaubriant. Une carte au début du volume renseigne sur la situation géographique de cette région peu connue. C'est cette particularité et aussi quelques souvenirs de jeunesse qui invitèrent l'auteur à explorer ce domaine où les eaux occupent la plus grande superficie. De nombreuses gravures permettent de mieux réaliser l'ensemble de cette contrée que l'on s'imaginerait difficilement. Il n'est déjà pas très commode d'y accéder, et y séjourner semble une entreprise téméraire si l'on en juge par l'interrogatoire que fit subir le garde Aoustin à M. de Châteaubriant dès son arrivée. Heureusement, n'étant ni chasseur, ni homme du gouvernement, ni huissier, les choses s'arrangèrent. Le portrait qui nous est donné de ce Cerbère est impressionnant : un noir visage osseux sur un long cou, un nez d'oiseau de proie, le chapeau petit très enfoncé, le corps d'une maigreur tendineuse, redoutable, des yeux brillants, inquisiteurs, et une voix affreusement rèche. Par la suite cet épouvantail, amadoué, s'est mis avec son indispensable barque au service du voyageur et se révéla un guide agréable. Passant par la Brière, la Duchesse Anne, émue de la pauvreté des Briérons fit rédiger une charte qui leur concédait la propriété indivise de la région, le droit d'y *tourber* en permanence et de l'exploiter à leur volonté. Cette charte est toujours en vigueur et, comme dit Aoustin : « La Brière appartient aux riverains de dix-sept communes; personne autre n'a le droit d'y venir. »

Nous comprenons combien tentante était l'étude d'un pays

aussi fermé. Y ayant séjourné plusieurs mois, M. de Châteaubriant a inscrit chaque jour les impressions reçues au cours de ses nombreuses promenades dans les villages, ainsi que sur ces étendues d'eau que sillonnent les « blins », les canards et les oies. Son beau livre est un recueil de ces annotations.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Charles Guignebert : *Des Prophètes à Jésus*, II, *Le monde juif vers le temps de Jésus*, Bibliothèque de Synthèse historique, t. XXVIII *bis*, Renaissance du Livre, 8°.

Le livre de Charles Guignebert sur le **Monde juif vers le temps de Jésus,** fait chronologiquement suite à celui d'Adolphe Lods analysé dans notre chronique du 15 juin dernier. D'un volume à l'autre on éprouve un curieux décalage psychique et littéraire. Les Prophètes juifs étaient des passionnés; si on les situait dans nos civilisations modernes, il faudrait dire que c'étaient des anormaux; mais pour leur temps, leur pays, leur peuple, ils étaient naturels.

Vers le temps de Jésus, il subsistait encore assez de flamme dans les masses populaires pour donner naissance à une série d'hommes du même type; mais les problèmes sociaux et économico-religieux étaient relativement plus simples parce que généralisés dans un système hétérogène de gouvernement, pivoté autour d'un axe verbal et partiellement sentimental, au moins sous sa forme hiérarchisée d'un culte impérial.

Or, c'est la période passionnée qui a été dévolue à Adolphe Lods, au tempérament en apparence froid, au cerveau raisonneur, et c'est la période relativement calmée qui a été étudiée par Charles Guignebert, fougueux Bourguignon, ironique et imaginatif avec force. L'histoire est une chose, l'historien une autre; il ne suffit pas de découper le gâteau historique en parts plus ou moins égales entre les professeurs d'histoire en leur suggérant de faire de la « synthèse » pour que l'équivalence psychique soit obtenue mécaniquement.

Que le volume de Guignebert soit d'une érudition pour ainsi dire inattaquable, va de soi. Henri Berr, dans la Préface, le félicite d'avouer, quand il y a lieu, son ignorance

personnelle, ou l'impossibilité de résoudre certains problèmes. Sommes-nous donc tombés si bas que cette attitude normale du savant, qui fut celle de Bacon, de Descartes, de Newton, de Leibnitz et de tant d'autres grands esprits, mérite d'être montée en épingle? Et comment Berr ne sait-il pas que toute l'histoire, qui ne nous fournit par ses textes et documents qu'un centième à peine de la vie sociale d'une époque considérée, ne permet aussi qu'un centième de solution des problèmes posés? A quoi on répondra que la plus belle fille... Mais si cette belle fille se nomme Clio, que peut-elle bien nous donner? Même pas peut-être ce que tant d'hommes désirent, et qui n'est qu'un minimum pour des civilisés à partir du XVII[e] siècle.

Dans ces limites, l'essai de reconstitution d'une période qui compte théoriquement et livresquement, mais non pas populairement (pour un folkloriste ou un ethnographe) parmi les plus importantes du monde occidental, est conduite avec une maîtrise parfaite. De par sa profession professorale, Guignebert a acquis un don de « sérier les questions » et de « dresser un plan » qui chez lui n'est pas une technique abstraite, mais concrète. Il sait aussi que les faits se tiennent et s'engrènent; et que des divisions en chapitres ne sont qu'un pis-aller matériel.

La division des matières se fait ainsi en allant du général au particulier après situation du problème complexe dans l'espace (les pays palestiniens) et le temps (le régime politique juif). Ce qui suit témoigne d'une tendance beaucoup plus psychologique qu'historique pure; et, me fondant sur les exemples et les documents cités par l'auteur, je tends à regarder comme aussi exactes que possible en ce moment ses approximations sur l'état d'esprit du peuple juif, la puissance du sacerdoce, la formation des nouveautés religieuses, éthiques et sociales, le mécanisme des réactions, puis, au chapitre IV du livre II, sur la métaphysique locale incorporée dans une eschatologie et une théorie messianique qui ont servi de base à d'énormes développements ultérieurs, sur tout le pourtour de la Méditerranée.

Beaucoup de conceptions théoriques et d'applications pratiques en religion, en politique et en sociologie (au sens ici

de situation volontairement adoptée par les Juifs à l'égard des autres peuples dans l'Empire romain et pendant le moyen âge), proviennent de cette période; aussi ces chapitres du livre de Guignebert donnent-ils une impression d'actualité; à moi peut-être parce que, quoique goï, j'ai fréquenté les milieux juifs de Pologne et d'Algérie qui se situaient encore, il y a vingt à trente ans, environ douze cents ans plus tôt. Mais de souche nettement européenne-centrale, et ne connaissant des langues sémitiques que l'arabe, malgré mon érudition ethnographique et surtout notre attitude du XVIIIe siècle à l'égard de l'Homme sans distinctions d'aucune sorte, j'ai éprouvé une différenciation qui ne me fut expliquée que bien des années plus tard. Mes antennes spirituelles et celles des Juifs ne sont pas sensibles aux mêmes phénomènes et, par suite, le sens du vocabulaire ne peut être identique; je nomme sans doute sucré ce qu'ils nomment amer.

Ceci seulement pour répéter ce que j'ai dit à propos du livre de Lods, lorsque dans sa troisième partie Guignebert étudie « la réalité de la vie religieuse juive en Palestine », et dans sa quatrième le judaïsme hellénistique : dans quelle mesure a-t-il, Français de vieille souche au nom typiquement burgonde, rétabli des phénomènes psychiques sur lesquels on a des renseignements sans doute, mais tellement effacés, et provenant de sources si notoirement incomplètes, qu'on n'oserait, s'il s'agissait par exemple de la Petite Eglise en France, se lancer dans des généralisations?

De tous les mouvements religieux de cette période, le plus important pour l'histoire du christianisme est probablement celui des Esséniens; mais il y avait bien d'autres sectes; et quand Jésus constitua, plus ou moins volontairement, la sienne, qui quatre siècles plus tard avait réussi à abolir presque totalement les autres, il y avait en Palestine un bouillonnement de tendances dont Guignebert analyse admirablement les éléments, à la fois psychiques individuels et sociaux collectifs.

Le dernier chapitre, sur le Judaïsme hellénistique, nous touche de plus près encore. On ne saurait douter que du point de vue intellectualiste surtout, les diverses communautés juives éparses dans l'Empire romain, par la supério-

rité de l'enseignement rabbinique, sinon par l'esprit critique, du moins par la volonté de survivre dans des milieux soit indifférents, soit vaguement opposés, soit nettement hostiles, ainsi que par la connaissance d'œuvres écrites en d'autres langues sémitiques, ont joué dans la constitution morale et économique de l'Europe, donc à quelque degré politique, un rôle de première importance. Non seulement l'auteur montre bien sous quelles formes se produisit ce qu'il nomme « l'endosmose » judéo-païenne qui détermina une sorte de syncrétisme, peu viable d'ailleurs; mais il explique aussi comment ce peuple déchiqueté a conservé, par l'idée messianique, une cohésion globale qui a fait que, s'il n'y a plus eu de nation, il a survécu une nationalité juive à travers le monde.

Bref cet ouvrage, que l'auteur entend maintenir sur le terrain strictement historique, et dont la marche est uniquement fondée sur des textes soumis à une critique serrée, dépasse de beaucoup son cadre matériel. On ne peut comprendre les événements européens généraux, et plus encore localement spéciaux du moyen âge et des temps modernes, qu'en opérant le raccord avec la période étudiée dans ce volume. Plus que chez nous, Occidentaux, il y a chez les Orientaux, jusqu'au Japon, un sens aigu de la durée et un sentiment plus direct, sans théories abstraites préliminaires, de la subordination de l'individu au groupe, non pas seulement au groupe dans lequel il vit, mais au groupe des morts antérieurs et des générations futures.

La manière dont ce sens et ce sentiment se sont exprimés a en somme peu varié dans les détails. Les Juifs communistes, socialistes, anarchistes, que j'ai rencontrés, ou encore ce petit groupement de Juifs à tendances messianiques sur lequel je suis tombé à San-Francisco, m'ont donné une désagréable sensation d'être, par rapport à eux, un Barbare trop jeune, alors que sur divers points ils m'ont produit l'effet d'être fossilisés depuis trois mille ans. Guignebert nous fait comprendre pourquoi cet effet; et comment se concilient chez eux des contradictions que notre cerveau européen nous interdit d'admettre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Cité Universitaire : aspects d'Oxford. — *Revue des Deux Mondes :* sur la filiation royale de Barbey d'Aurevilly et la responsabilité de Danton dans les massacres de septembre, témoignages du duc d'Aumale. — *Courrier des Poètes :* la poésie au cinéma. — *Clartés nouvelles :* guérisons par Jeanne d'Arc et par un « théurge ». — *Cahiers du Sud:* jugements sur Henri de Régnier, Louis Le Cardonnel et une chanteuse de bar. — Mémento.

La Cité Universitaire (juin) s'est proposé d'avoir un correspondant dans la plupart des universités de l'étranger. Elle publie en premier lieu un article de M. Godfrey Gladston, président des étudiants en langue française de l'Université d'Oxford. On trouvera là un abrégé de l'histoire oxonienne et un aperçu de sa physionomie actuelle, avec ses « quatre-vingts cercles d'étudiants de tous les genres — cercles français, allemands, italiens, chinois, japonais, etc., etc., y compris des cercles religieux ariens et non-ariens ». En quelques lignes, M. Gladston nous renseigne mieux que nombre d'écrivains qui furent inscrits sur les contrôles d'un des collèges de la fameuse université.

Un spectacle assez triste, — écrit M. Godfrey Gladston — qui ne cesse jamais de fournir des matières aux moralistes, est celui de la quantité d'anciens officiers et d'anciens fonctionnaires en retraite qui viennent passer les derniers jours du crépuscule de leur vie dans la cité qui a vu naître leurs espoirs. Ils pensent y retrouver leur propre jeunesse perdue en se mêlant aux activités des jeunes. On les tolère avec politesse, quoique ceux qui sont dans leur première jeunesse n'aiment pas fréquenter ceux qui sont, eux, dans leur seconde.

Oxford étend son bon accueil aux étudiants de tous les pays. L'Université compte beaucoup d'Allemands, plusieurs Français, des Japonais, des Chinois, des Syriens, etc., et un sujet soviétique. Les autorités universitaires et les étudiants anglais traitent également bien leurs invités internationaux qui se sentent chez eux, tout comme s'ils étaient de nationalité anglaise. Les étudiants étrangers n'oublient pas, cependant, leurs différences nationales, ce que je vous expliquerai par l'histoire suivante : le trimestre dernier, on m'a demandé à titre de Président du Cercle français — l'Association Oxford-Sorbonne — d'organiser une démonstration pacifiste internationale le jour de l'Armistice. Nous rédigeâmes une simple formule d'amitié que tous les délégués devaient prononcer dans leur propre langue. Le résultat nous rappela le fameux bateau de Ford

qui partit des Etats-Unis plein d'Américains munis d'un plan pour mettre fin à la grande guerre et qui dut retourner à New-York à la suite d'une bataille à bord entre les voyageurs pacifistes. Nous fûmes obligés d'abandonner notre projet.

M. Godfrey Gladston cite cet avis que son professeur de droit lui donna en critiquant une de ses « premières thèses » :

Il faut vous rappeler que vous venez ici pour vous instruire, et non pas pour apprendre un moyen de gagner votre vie.

§

M. Henri Malo montre « Paul Bourget à Chantilly » dans des pages très curieuses que publie la **Revue des Deux Mondes** (1er juillet). Il y rapporte quelques-unes de ses conversations avec le romancier. Celle-ci fixe un point de la petite histoire littéraire sur lequel discutent parfois les courriéristes au temps des mortes-saisons :

Revenant à Barbey d'Aurevilly, Paul Bourget rappela la légende qui voulait voir en lui un descendant de Louis XV par le Parc aux Cerfs; on maria la femme et on anoblit le mari. Et voici le récit qu'il me fit, posément, avec une lenteur calculée, en pesant les mots, comme s'il eût voulu les graver dans ma mémoire. Vers la fin de sa vie, Barbey l'appela auprès de lui :

— Je ne m'appelle pas d'Aurevilly. C'est un nom de fantaisie. Mais je suis noble. Voici des papiers que vous pourrez dire avoir vus. Je suis le chevalier Barbey, anobli par Louis XV... C'est comme cela qu'on a fait l'Angleterre!

Bourget insista sur l'inattendu et la justesse de cette réflexion. Pour en avoir le cœur net, il profita d'un séjour à Zucco, en Sicile, célèbre par un vin fameux, et où il fut l'hôte du duc d'Aumale qui en avait la propriété. Il interrogea le prince :

— Monseigneur, je vais vous poser une question, à laquelle vous ne répondrez pas, si vous ne le jugez pas à propos : Barbey descend-il de Louis XV?

Le duc d'Aumale prit un air sérieux, réfléchit un moment, et répondit :

— C'est un Bourbon.

Sur un point d'histoire plus important, c'est encore le duc d'Aumale que Paul Bourget faisait parler, écrit M. Henri Malo :

Du prince, Bourget tenait directement un autre récit auquel il

attachait une grande importance. Il me le répéta plusieurs fois, dans les mêmes termes que voici textuellement rapportés :

Le duc de Chartres (futur Louis-Philippe), envoyé de l'armee par Dumouriez, en mission au ministère de la Guerre, y fut abordé par un personnage grand et fort qui lui dit :

— Venez me voir demain au ministère de la Justice, je vous arrangerai votre affaire.

Chartres y alla et la conversation suivante s'engagea avec Danton :

— Un jour, on aura besoin de vous. Il faut être prudent. Vous parlez trop.

— Moi?

— Oui. Vous avez qualifié d'assassinats les exécutions de septembre.

— C'étaient bien des assassinats.

— C'est moi qui les ai ordonnés. Les Parisiens sont des j.-f. Il fallait faire couler entre eux et les émigrés un fleuve de sang. Je l'ai fait. Plus tard, quand vous serez au pouvoir, vous me comprendrez. Mais, pour cela, il faut durer, il faut vivre. Soyez prudent.

Ainsi Danton avouait son rôle dans les massacres de septembre et prédisait l'avènement de Louis-Philippe.

§

M. Robert Poulet, qui traite du cinéma sous ce titre : « Une grandeur vivante », dans **Courrier des Poètes** (20 juin) donne au début de son article cette définition digne d'être retenue :

> La poésie, c'est la découverte de rapports inattendus au sein de ce monde-ci, et c'est aussi une aspiration vers un autre monde.

Ceux que M. Poulet nomme avec une indulgence qu'ils ne méritent guère « les prosateurs de l'écran », s'ils avaient (à défaut du génie que la plupart s'attribuent) assez de sincérité et d'honneur professionnel pour résister aux indications toujours basses des « producteurs », créeraient plus d'œuvres de qualité que l'on n'en montre aux Français. Je n'écris pas : de par le monde, — parce que le goût et l'intelligence de la foule sont supérieurs chez nous.

> L'œil de l'homme est ainsi fait qu'il perçoit dans la forme seule des choses et dans les mouvements de la vie une exaltation sans objet,

observe M. Robert Poulet. Et il développe ainsi cette idée

pour la conduire à une conclusion dont les gens de métier devraient bien faire leur profit :

Une petite fille qui s'essuie les pieds avant d'entrer, dans un vestibule de concierge, peut, sous un certain angle, éveiller en vous une émotion si particulière qu'elle paraît avoir attendu, pour s'épanouir dans le sein des générations, ce moment-là et nul autre, depuis l'origine des siècles. Le propre du poète cinématique, c'est de connaître cet angle et d'y recourir; mais toute autre façon de saisir le même tableau contient, quoi qu'on fasse, un fragment ou un ressouvenir de ce qu'aurait vu le poète. Pourtant, avec un tel phénomène, nous n'en sommes qu'au premier degré du miracle. Il ne s'agit encore que d'électricité statique, ou d'état de surprise. Lorsque le drame intervient, et que les tableaux se font scènes, épisodes, péripéties, le champ ouvert à la poésie paraît s'agrandir prodigieusement comme un fleuve à son tournant. Un soupir, une rixe sous un réverbère, des cortèges s'entrecroisant sur la tombe d'un héros, des nègres qui se poursuivent silencieusement dans les marais, Jeanne découvrant l'inquisiteur au détour d'une colonne, viennent serrer tout à coup nos entrailles du nœud tragique. La plus haute poésie de cinéma est celle qui ne tient plus au réel que juste par le lien qu'il faut pour marquer la distance. Dans une enveloppe grossière travaillée par le rythme, faire découvrir toutes les ambitions et toutes les témérités de l'esprit, voilà l'idéal d'un film à l'usage des poètes. Ne craignons pas de le dire, la poésie, sous toutes ses formes, c'est l'acceptation et l'affirmation de l'impossible. Au cinéma, cela signifie grand'chose, parce que le cinéma étend terriblement loin le domaine de ses possibilités. Constatation qui conduit à trouver fort bon, réflexion faite, que les penchants naturels de l'industrie cinématique soient si vulgaires. Dieu nous préserve d'un film pur, où le jeu poétique n'aurait d'autre élément que des rêves! A l'écran comme ailleurs, il ne saurait y avoir d'art sans une certaine ignominie. Mais on nous fait pour le moment trop bonne mesure. Il n'y a, pour être juste assez vil, que Charlot.

§

Clartés nouvelles (mai-juin) est l' « Organe psychique, éducatif, philosophique, des Philadelphes ». Un éditorial relatif à la fête de Jeanne d'Arc contient cette affirmation que nous nous réjouissons de transcrire :

Le Spiritualisme, en prouvant la survie, sauvera Jeanne d'Arc de l'oubli.

Cet article est instructif à tous égards. On y lit ce témoignage :

Mme F..., une de nos sociétaires, assistait au défilé avec ses cinq enfants, le dernier un bébé de trois mois que l'on porta dans les bras et qui fut miraculeusement guéri — c'est le mot — d'une diarrhée qu'il avait presque depuis sa naissance.

Nicolas Strati n'avait-il pas dit : « Que tous ceux qui souffrent viennent au défilé, ils seront guéris ! » Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'un fait analogue se produit. C'est bien là un de ces signes promis par Jésus à ceux qui suivraient sa Voie.

Dans la même revue, M. Nicolas Strati raconte que, soignant « plusieurs malades incurables », « dans un quartier ouvrier de Paris », supplié par une mère qui avait perdu deux fils d'en sauver le troisième « en danger de mort », il pria avec la malheureuse, fit « l'imposition des mains » à l'enfant, ordonna « un régime sévère non carné et de boire de l'eau bénite-fluidifiée ». Le guérisseur baptisa le petit, trois jours après, pour compléter la guérison. Cela fut. Un second exemple, cousin de celui-là, permet à M. Strati d'écrire :

Je puis affirmer que tous les enfants que nous avons soignés par la Foi et la Prière, baptisés dans l'eau bénite-fluidifiée sont tous, sans exception, de beaux enfants en parfaite santé, aimables, intelligents et qui seront, nous n'en doutons pas, d'excellents citoyens.

Mais pour opérer ce miracle : faire que les enfants soient sains, aimables, intelligents, il faut AIMER LES ENFANTS !

Suivent des attaques à la mémoire de Louis Pasteur et contre l'Institut Pasteur, pour aboutir à ce vœu :

Nous voudrions que l'on fasse une distinction entre les charlatans et les vrais Guérisseurs qui guérissent par les principes Christiques et sont des Bienfaiteurs de l'humanité.

Cela s'imprime en 1936 ! Ajoutons que M. Nicolas Strati, « fondateur de la Société Les Philadelphes », porte le titre de « Théurge » et a célébré le 19 avril dernier « le premier mariage spiritualiste ».

§

Henri de Régnier et Louis Le Cardonnel sont, pour M. Léon-Gabriel Gros, « des écrivains qui avaient survécu à leur réputation » (**Cahiers du Sud**, juin). « Ces morts, écrit-il en-

core, « appartiennent à une autre société ». Il accorde cependant qu'il y a dans *Les jeux rustiques et divins* « quelques poèmes parfaits qui vraisemblablement resteront dans nos anthologies ». Il ajoute, — hélas! — :

Il fut le poète de la petite bourgeoisie intellectuelle d'avant-guerre, professeurs, avocats ou médecins, qui se plaisaient à retrouver en ses poèmes leurs propres souvenirs de lectures classiques, une manière de Puvis de Chavannes, avec toutes les limitations que représente un art trop achevé, avec tout l'attrait qu'il peut exercer sur des esprits moyennement cultivés. Henri de Régnier est l'exemple même de l'Esthéticisme en poésie, de cette attitude essentiellement décadente d'hommes qui ne recherchent de satisfactions que dans les œuvres d'art. Sa poésie ne fut jamais qu'une poésie de deuxième zone, commentaire de la poésie qui la précédait, en marge des œuvres de Musée. Sur ce plan même de Régnier est inférieur à Pierre Louys et à Pierre de Nolhac qui, eux, atteignirent à l'humanisme. Il possédait les dons les plus exquis, la culture la plus subtile, mais il ne semble pas qu'il ait jamais brûlé. Il fut moins un poète qu'un artiste en vers. Aussi bien son public n'attendait pas autre chose de la poésie que ce divertissement en quoi il était passé maître.

M. L.-G. Gros est à peine moins sévère pour Louis Le Cardonnel :

Proche de la poésie Franciscaine il sentait le mystère du monde, mais en méditerranéen il savait aussi que ce mystère était un mystère joyeux, que la tâche du poète était de révéler un monde de lumière et d'harmonie. Louis Le Cardonnel de Valence, et qui mourut au Palais du Roure en Avignon, a été en langue d'oil un authentique poète provençal en qui la volonté de la connaissance ne se distinguait pas de l'amour. Sans doute nos soucis actuels exigent-ils de la poésie une identification plus totale de la part du poète, alors que Le Cardonnel commente plutôt le mystère qu'il ne le suscite par ses poèmes, sa foi étant malgré tout extérieure à son inspiration, mais on ne pouvait attendre plus d'un catholique orthodoxe doublé d'un poète classique. Il n'en reste pas moins que Le Cardonnel peut enseigner aux jeunes, enclins au fantaisisme, le sens de la probité et la dignité de la poésie. Sur le plan littéraire il est hors de doute qu'il fut un poète de la plus haute valeur. Le jour où un ordre nouveau donnera aux hommes les loisirs de cultiver certaines inquiétudes spirituelles, provisoirement reléguées au second plan, l'œuvre de Louis Le Cardonnel connaîtra peut-être, sinon le

grand succès, du moins un intérêt de curiosité inconcevable à notre époque.

« Sommes-nous tellement sûrs de notre pureté? » se demande M. Gros après avoir porté ces jugements sur deux très grands poètes que la Poésie de tous les temps reconnaîtra pour siens. La réponse, il la donne lui-même, à la page 521 de la revue où il célèbre « la plus pathétique des sirènes » : une femme qui chante dans « le plus élégant des bars de nuit de Marseille » :

Présence de M... O..., fille de feu, fiancée de pirate, envoûteuse et envoûtée, auréolée d'algues, de couteaux, jonglant avec un arc-en-ciel d'alcool et de plaintes de jazz. Elle est le moins céleste des êtres et ce n'est point vers une mort à Venise qu'elle entraîne, le temps d'une chanson tragique, les plus blasés de ses auditeurs. Elle n'a rien d'une « beauté de vignette » avec son bouleversant visage de vampire, livide, baigné d'une lumière vénéneuse comme les effluves de sa voix rauque, traquée, jaillie flamme mortelle des marécages de l'inconscient...

...La vie, la poésie ne seront possibles que le jour où seront dépourvues de signification les plaintes et les sarcasmes de M... O..., muse de la destruction, interprète de ces poètes qui veulent la destruction parce qu'ils sentent bien que, fils d'un monde abject, leur seule dignité est de préparer eux-mêmes leur propre anéantissement. M... O..., la dernière des femmes, n'est grande que parce qu'elle passe condamnation sur *un* monde.

Mémento. — *La Nouvelle Revue Française* (1er juillet) : hommage rendu à Albert Thibaudet, par MM. Henri Bergson, Paul Valéry, L.-P. Fargue, Alain, de Traz, Beucler, J. Royère, Daniel Halévy, etc., etc.

Revue du Tarn (15 juin) : Marc Lafargue : « Le cloître du musée ». — MM. André Magre et H. Jacoubet, souvenirs sur Marc Lafargue. — M. P. Viguié rend un bel hommage à Henri de Régnier. — « Liszt en Albigeois », par le marquis d'Aragon.

La Revue Universelle (1er juillet) commence un « Molière », de M. René Benjamin.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : « Henri de Régnier », par M. A. Chaumeix. — (1er juillet) : « Mme d'Auxy, « la chèvre », par M. Ed. Pilon. — Suite des Souvenirs de M. G. Hanotaux.

La Revue de Paris (15 juin) : Un très bel « Henri de Régnier », de M. Henry Bidou. — Début d'un nouveau roman de M. André Gide : « Geneviève ». — (1er juillet) : *** : « Le Rôle actuel des banques ».

— M. A. Zévaès : « Jules Guesde et Jean Jaurès ». — « Le Symbolisme et la Peinture », par M. L. Hautecœur. — « Gaston Bergery », par M. Martin du Gard.

La Phalange (15 juin) poursuit sa chaleureuse campagne pro-italienne, donne un nouveau poème, très beau d'inspiration et de forme, de M. Alexandre Toursky, avec des poésies de MM. Philéas Lebesgue et Pierre Soumet, — et une étude très remarquable de M. René de Prat sur « Milosz, poète et métaphysicien ».

Yggdrasill (25 juin) : Inédits de Stéphane Mallarmé à Elémir Bourges. — Poèmes de MM. A. Salmon, P. de La Tour du Pin, R. Schwab, R.-M. Rilke. — « Souvenirs sur Albert Thibaudet », par M. Guy Lavaud.

France-U.R.S.S. (juin) : « Reconstruction de Moscou », article de Mme Simone Téry.

Franche-Comté monts Jura (juin) : numéro spécial consacré à Rouget de Lisle.

Visages du Monde (15 juin) : numéro sur les « Environs de Paris ».

Art et Médecine (juin) : « La poésie de la maison », par M. Abel Bonnard. — « La Maison du Midi », par Mme Colette.

La Revue hebdomadaire (27 juin) : M. D. Valéri : « Venise, vue par un Italien ». — « Une révolution à la Banque de France? », par M. G. Dovime.

Inquisitions (juin) : n° 1 de cet « organe du groupe d'études pour la Phénoménologie humaine », dirigé par MM. Aragon, R. Caillois, J.-M. Monnerot et T. Tzara. Ce dernier y publie : « Le poète dans la Société »; M. Caillois : « Pour une orthodoxie militante »; M. Bachelard : « Le surrationalisme », etc.

La Muse française (15 juin) : « Qu'est-ce que la poésie? », par M. Tristan Derème; « Quatre poèmes inédits », de Marc Lafargue. — « Origines et Explication du Symbolisme », par M. André Fontainas.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Adieu à Gustave Rivet et à Jean-Bernard (*l'Action Française*, 23 juin; *la Tribune de Madagascar*, 23 avril). — Le Cinquantenaire du Symbolisme (*Toute l'Edition*, 27 juin).

J'ai appris avec chagrin la mort, à l'âge de 89 ans, de mon vieux maître Gustave Rivet, ancien sénateur de l'Isère, ancien vice-président du Sénat. Secrétaire non pas de Victor Hugo, comme on l'a écrit, mais de Richard Lesclide, lui-même secrétaire en titre du maître, il avait été recommandé chaleureusement à Alphonse Daudet par l'auteur de *la Légende des Siècles*, et j'avais dix ans quand

il me commença le latin, avant mon entrée dans l'Université. Il avait le don de l'enseignement et savait intéresser son élève aux premières difficultés de la langue vigoureuse parlée, dit Joseph de Maistre, « par le peuple roi ».

Cet hommage de M. Léon Daudet à Gustave Rivet dans **l'Action Française** vaut d'autant plus d'être remarqué que la presse n'a guère salué le disparu. Si oublié que fût le nom de Gustave Rivet, ce nom avait été cependant maintes fois prononcé, l'an dernier, à l'occasion du cinquantenaire de la mort, des funérailles de Victor Hugo.

« Il y a aujourd'hui 46 ans, nous conduisions le maître au Panthéon », écrivait, le 1er juin 1931, Gustave Rivet à Mme Jeanne Hugo Négreponte. Et il poursuivait : « J'étais l'un des six jeunes amis que votre mère avait choisis, et désignés pour entourer le char des pauvres qui devait porter le cercueil. De ces six, Catulle Mendès, Lesclide, Ollendorf, sont morts. Je n'ai pas de nouvelles de Pierre Lefèvre. Il ne reste que M. Payelle, président de la Cour des Comptes et moi. »

Gustave Rivet s'est éteint au lendemain du cinquante-et-unième anniversaire. C'est dans sa demeure du Fayet, près de Grenoble, que la mort est venue le chercher. Domène, son berceau, a recueilli sa dépouille.

On a rappelé sa carrière : chef de cabinet du Ministre des Beaux-Arts, député de Grenoble, questeur de la Chambre des Députés, sénateur de l'Isère, vice-président du Sénat; on a cité ses nombreux volumes, de *Victor Hugo chez lui,* ses souvenirs, au *Tigre de la rue du Bac,* un acte, d'*Hector l'Estraz, Escholier de Paris,* aux *Rimes viriles,* etc. A-t-on rappelé qu'il tenait pour un de ses meilleurs titres de gloire d'avoir été le professeur de Courteline? C'était au collège de Meaux, où Gustave Rivet occupait la chaire de rhétorique. Le regretté Jean-Bernard, chroniqueur de *la Vie de Paris...* et d'ailleurs, nous l'a montré qui corrigeait les premiers vers de Courteline et encourageait le jeune Moineaux (Courteline s'appelait Moineaux), au point de l'aider à placer dans les petits journaux du Quartier Latin des vers comme ceux-ci :

Aujourd'hui qu'au fond des grands bois
Les oiseaux sont restés sans voix,

Que le vent souffle avec furie,
Nous ne pouvons, malgré tes vœux,
Mignonette, courir tous deux
Comme autrefois dans la prairie.

Sans doute pareilles mignardises n'annonçaient pas *le Train de 8 h. 47*, mais n'en faut-il pas louer d'autant plus le flair de Gustave Rivet? Et admirer, d'autre part, l'éclectisme qui faisait que si épris du génie d'Hugo il avait de la tendresse pour les balbutiements rimés de Courteline? Temps heureux où le petit Georges, aux séances artistiques du collège, jouait *la Grammaire*, de Labiche, où il tenait le rôle de Mlle Blanche. « Elle a été charmante avec sa robe blanche et son maintien modeste de demoiselle bien élevée », disait *le Publicateur de Meaux*, rendant compte de la soirée. La robe blanche, c'était une chemise de la femme du principal.

Et l'ex-interprète de Labiche gardait un souvenir ému de Gustave Rivet.

Quel souvenir gardait-il, lui, Rivet, de Victor Hugo!

Pour ma part, je garderai le souvenir de Gustave Rivet homme excellent, doué d'une bonté grande. On donnait un article. Il vous écrivait, il disait : « J'étais là », et un fragment de ses *Mémoires* surgissait. Nous ne trouverons plus le nom de Victor Hugo dans les lettres que d'une main épuisée par l'âge, les infirmités, il traçait avec ténacité. Son écriture toute tremblée attestait son attachement envers Victor Hugo. Voici qu'il l'a rejoint et qu'il fait au Maître la relation des solennités du Cinquantenaire.

§

Nous venons de citer, en passant, Jean-Bernard. Encore un disparu pour qui on ne s'est pas mis en frais. Jean-Bernard qui avait tant aimé les journaux, qui dirigeait *la Presse Associée*, méritait mieux que ce qu'on en a dit, et j'ai été heureux de trouver du moins dans la **Tribune de Madagascar** un article véritablement digne de son activité. Le collaborateur du journal de Tananarive qui signe « Un Bourgeois de Paris » écrit avec raison :

Jean-Bernard a donné à la chronique de nouvelles lettres de noblesse. La chronique, c'est l'anecdote, c'est l'à-côté de l'Histoire.

Mais on ne peut sans l'anecdote comprendre l'Histoire elle-même. Et c'est pourquoi Léon Cladel a dit de l'*Histoire anecdotique de la Révolution Française* de Jean-Bernard qu'elle avait « sa place marquée à côté de celles de Louis Blanc et de Michelet ».

On ne saurait penser avec notre confrère, par contre, qu'avec Jean-Bernard la chronique est morte. Il se publie d'excellentes chroniques, et tous les jours. Où le genre risquerait de disparaître, du point de vue professionnel à tout le moins, ce serait si les gens de toute sorte, qu'un premier succès, peut-être sans lendemain, met en vedette, l'emportaient sur les écrivains, sur les journalistes. On a lu ces temps-ci dans un grand quotidien des articles signés des lauréats du Conservatoire, du Concours général, du raid Paris-Paris, quand leurs auteurs n'étaient pas le gagnant de la loterie, le roi des cocus et le plus beau gosse de Montparnasse. C'est une surprise que le petit Dupont, né d'hier, promu le bébé des bébés, n'ait pas trempé un doigt dans le lait de sa nourrice, aux fins de relater comment les enfants viennent à naître et ses impressions pré-natales... Tous journalistes, quoi! et après ça chroniqueur, interviewer n'ont plus qu'à espérer l'occasion qui leur permettra, lauréat de ceci ou de cela, de reprendre la plume, de faire leur métier. Ne soyons pas injuste : le même grand journal a fait la part des poètes : c'est en poètes que Jean Cocteau, Roger Allard, etc., se sont exprimés à la *deux*.

§

Il faudrait être de bien mauvaise humeur, au demeurant, pour nier que la poésie, les poètes, aient été à l'honneur cet été. Quelle revanche sur Henry Fouquier! La célébration des cinquante ans du Symbolisme a eu ses entrées dans tous les journaux. Le vers libre et ses origines ont occupé la presse. Dans les hebdomadaires, ce fut l'occasion d'une documentation très détaillée.

Tous les journaux célèbrent le cinquantenaire du Symbolisme, notait **Toute l'Edition,** qui ajoutait : *le Figaro* a trouvé une façon de le faire qui ne pouvait appartenir qu'à lui. On sait que c'est dans le *supplément littéraire du Figaro* que parut le fameux Manifeste du Symbolisme. Il fut publié par Jean Moréas, le 18 sep-

tembre 1886. Notre confrère n'a eu qu'à réimprimer le manifeste. Voici la brève déclaration par laquelle *le Figaro* de 1886 présentait à ses lecteurs ce texte plein de hardiesse : « Depuis deux ans, la presse parisienne s'est beaucoup occupée d'une école de poètes et de prosateurs dits « décadents ». Le conteur du *Thé chez Miranda* (en collaboration avec M. Paul Adam), l'auteur de *Soi,* le poète des *Syrtes* et des *Cantilènes,* M. Jean Moréas, un des plus en vue parmi les révolutionnaires de lettres, a formulé, sur notre demande, pour les lecteurs du *Supplément,* les principes fondamentaux de la nouvelle manifestation d'art. »

N'est-ce pas l'occasion de rouvrir la plaquette appelée *les Premières Armes du Symbolisme,* que Léon Vanier publia en 1889? Trois années après le manifeste de Jean Moréas, par conséquent. Bien entendu *les Premières Armes du Symbolisme* reproduisaient celui-ci. Mais d'autres documents non moins curieux voisinent, le tout précédé d'un avant-propos de l'éditeur et d'une lettre de Jean Moréas à Léon Vanier (16 avril 1889).

Le Symbolisme a désormais sa place marquée dans l'histoire littéraire de notre pays, disait Léon Vanier. Il est, avec le Romantisme, la plus sérieuse manifestation d'art au dix-neuvième siècle.

Tant de hardiesse est sympathique. Ecrites quand le Symbolisme n'a encore que trois années d'existence, ces lignes témoignent d'une confiance dont les fêtes du Cinquantenaire consacrent aujourd'hui le bien-fondé.

Il nous a semblé intéressant de reconstituer les aspects des primes batailles symbolistes, poursuivait Léon Vanier. En ce dessein, nous nous adressâmes à M. Jean Moréas pour qu'il nous autorisât à réimprimer certains de ses manifestes, lesquels, on le sait, eurent un grand retentissement.

Accorts et neufs, assez, peut-être, à leur apparition, ces articles se sont fanés depuis, disait Jean Moréas, mais comment résister à votre flatteuse demande? N'êtes-vous point, à la fois, notre Renduel et notre Urbain Canel, à nous?

Et plus loin :

« Vous n'irez pas au grand public! » me disait l'autre soir un des Cinq de Médan. Nous irons au grand public tout comme les grands manouvriers littéraires, mais par une autre route. L'art complet doit aller au grand public.

Les Premières Armes du Symbolisme donnaient des extraits d'une chronique de Paul Bourde : *les Poètes Décadents* (*le Temps*, 6 août 1885). Ce Paul Bourde qui disait de Mallarmé :

...Tant que M. Stéphane Mallarmé sera le plus haut représentant de la poésie nouvelle, vous pouvez dormir tranquille sur votre Littré, elle ne sera jamais contagieuse.

Ah! sacré Bourde! Jean Moréas dans *le* XIXe *Siècle* (11 août 1885) lui rappelait ceci, qu'Alfred de Vigny disait en plein Romantisme :

Les esprits paresseux et routiniers aiment à entendre aujourd'hui ce qu'ils entendaient hier : mêmes idées, mêmes expressions, mêmes sens; tout ce qui est nouveau leur semble ridicule; tout ce qui est inusité, barbare.

Et voici apparaître le mot *Symboliste*. Jean Moréas précisait que si la critique tenait à son incurable « manie d'étiquetage », la critique pourrait appeler plus justement *Symbolistes* les poètes dits *décadents*. *Le Symbolisme*, ainsi s'intitule le manifeste du *Figaro*, qui suit.

...On voit du reste pourquoi M. Jean Moréas ne veut pas qu'on appelle ses amis des décadents, écrivait Anatole France dans son *Examen du Manifeste* (*le Temps*, 26 sptembre 1886). Quant à savoir pourquoi il leur donne le nom de symbolistes, c'est moins facile, et je serais encore, à l'heure qu'il est, un peu embarrassé de le dire. Mon embarras vient surtout de ce que je ne sais pas exactement ce que c'est que le symbolisme. Il est vrai que M. Jean Moréas l'explique. Mais il est vrai aussi que son explication est difficile à suivre.

Jean Moréas revenait là-dessus dans une lettre à Anatole France (*le Symboliste*, 7 octobre 1886), et c'est par cette lettre que le petit ouvrage se terminait. Il coûtait un franc. Les prix font rêver les bibliophiles, qu'on lit à la page 2 de la couverture, à la rubrique des « *Curiosités symbolistes et décadentes* » *en vente chez le Bibliopole Vanier :*

Le Symboliste, collection des 4 numéros parus..........	1 fr.
Le Décadent, journal, ancienne collection..............	20 fr.
Idem, revue littéraire, collection	6 fr.
La Vogue, collection des trois volumes...............	15 fr.
La Revue indépendante, 1886 à 1888, coll. 26 numéros..	25 fr.

Pour douze sous, on avait *l'Ecole décadente*, la brochure

d'Anatole Baju; il en coûtait dix sous, de connaître *la Vérité sur l'Ecole décadente, par un bourgeois lettré.*

L'Art Symboliste se vendait un franc. On annonçait *le Bien et le Mal que l'on a dit des Décadents et des Symbolistes,* L. Vanier, plaquette, pour deux francs. On n'en a pas dit trop de mal ces temps-ci.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Reprise du *Coq d'Or,* de Rimsky-Korsakow. — *L'Amour sorcier,* de M. Manuel de Falla, avec Mlle Argentina. — Concerts divers. — Le Cinquantenaire de Liszt.

Parmi les ouvrages montés à l'Opéra depuis le retour de la paix, **le Coq d'or** est un de ceux qui ont le mieux réussi. Si l'on voulait chercher en dehors de la musique (et je me hâte de dire que la qualité rare de la partition suffit bien à expliquer le succès), les raisons de cette réussite, affirmée par plusieurs reprises également heureuses, peut-être verrait-on que la forme parodique de cet ouvrage est pour beaucoup dans l'affaire. Pour qu'un drame lyrique se maintienne sur l'affiche, il lui faut aujourd'hui d'exceptionnelles qualités. L'opéra, quelque nom qu'on lui donne, est un genre fort usé et c'est tout juste si les chefs-d'œuvre classés conservent la faveur d'un public blasé. L'exception — un *Guercœur,* un *Œdipe,* d'ailleurs exceptionnels en ce qu'ils renouvellent les anciens usages et révèlent chez leurs auteurs des tempéraments parfaitement originaux — l'exception ne fait ici que confirmer la règle. *Le Coq d'or,* par sa gaieté, par sa couleur si vive, rompt avec les traditions de l'opéra tel que l'a conçu le XIXe siècle, et fait retour, au contraire, à la forme du *dramma giocoso* mozartien. C'est un art difficile que celui d'écrire, comme l'a fait Rimsky-Korsakoff, un drame lyrique gai tel que le *Coq d'Or.* Et il n'est pas inutile de se souvenir que cette partition étincelante est la dernière que le maître ait tracée, et que l'orchestration en fut achevée avec cette hâte qu'apporte l'homme menacé par la mort et qui ne veut point laisser interrompre par la visiteuse importune l'œuvre qui sera son testament artistique. Cette joie du *Coq d'Or,* cette délicieuse allégresse parodique, c'est comme le dernier conseil d'un artiste riche d'une longue expérience. Il a gardé

la force de rire, de plaisanter doucement et finement. Les chœurs du *Coq d'Or* rappellent clairement les chœurs de *Boris Godounow;* la prosodie de Rimsky se calque par instants sur la prosodie de Moussorgsky et la rappelle de manière obsédante. Mais — comble de la réussite — pour ceux-là même qui n'aperçoivent point ces allusions et ces réminiscences, le *Coq d'Or* dégage assez de gaieté pour entraîner qui l'écoute. Rimsky s'était enthousiasmé pour le conte de Pouchkine dont Belsky a tiré le livret du *Coq d'Or*. Cette satire assez vive, mais joviale, mais si bouffonne et si poétique des mœurs de l'ancienne Russie, l'enchantait. La puérilité du conte est-elle une précaution pour amadouer la censure? On dit pareillement que Rabelais a voilé de bouffonnerie des vérités qu'il eût été bien imprudent de laisser courir nues. La caricature dans *le Coq d'Or* est si colorée, si amusante que la vérité, à première vue, en devient inoffensive. Mais la musique souligne si joliment tous les traits de la satire, et puis, de temps en temps s'évade si bien et si haut par une envolée poétique, que l'on est positivement ravi tout le temps qu'on écoute. On a dit — certains tiennent à gâter leur plaisir — que l'imagination du musicien n'est plus, dans *le Coq d'Or*, une source aussi vive qu'au temps de *Snegourotschka* ou de *Sadko* et peut-être, en effet, éprouve-t-on parfois l'impression d'une redite. Mais ce n'est qu'un instant très fugitif, et bien vite on retrouve cette fermeté et cette maîtrise qui donnent à l'ouvrage son étonnant éclat. Le musicien qui a inventé le cortège royal, les airs de l'astrologue, le dialogue du roi Dodon, du général et des princes, les vocalises du deuxième acte, qui pourrait dire qu'il était au déclin d'une longue carrière, et que cet ouvrage-là fut exécuté aux approches de la mort?

La troupe de l'Opéra a ranimé *Le Coq d'Or* avec tous les soins qu'exige un chef-d'œuvre. La baguette de M. Paul Paray est semblable à celle de l'astrologue. Mme Ritter-Ciampi vocalise comme un oiseau. M. Huberty est, en roi Dodon, dans un de ses meilleurs rôles, et M. Rambaud prête à l'astrologue une voix dont le timbre convient exactement au personnage. Il faut citer encore Mmes Schenneberg et Hamy, MM. Pactat, Madlen et Cambon. Les décors de M. Benois sont toujours un

régal pour les yeux, et s'harmonisent à merveille avec la musique de Rimsky-Korsakow, colorée pareillement de teintes vives et fraîches.

C'est M. Paul Paray qui conduisit aussi **L'Amour sorcier,** pour les représentations d'Argentina (1). *L'Amour sorcier* (*El Amor brujo*), cette même danseuse exquise nous en révéla la magie en 1925, aux spectacles que Mme Bériza donnait alors au Trianon-Lyrique, et ce fut un jour inoubliable.

Depuis onze ans, l'ouvrage de M. Manuel de Falla a connu, à chaque reprise, un succès croissant. Au concert, des pages comme la *Danse rituelle du feu,* la *Danse de la frayeur,* la *Chanson du feu follet,* la *Chanson du Chagrin d'amour,* sont parmi les plus souvent jouées. Le disque s'en est emparé et les a plus largement répandues encore. On se trouve donc en présence d'une partition dont on pourrait croire qu'elle n'a plus rien à nous révéler, et ce serait une erreur : elle est si bien imprégnée de poésie gitane et andalouse qu'on ne peut pas plus échapper à sa séduction qu'on ne peut résister à l'action d'un courant électrique. Et, dansée, cette musique faite pour la danse et la mimique, prend plus de saveur encore. Mlle Argentina possède au plus haut degré les charmes de cette Espagne ardente et profonde que nous aimons et qui, tant de fois, fut l'inspiratrice de nos musiciens, depuis Bizet et Chabrier. Ses qualités physiques, sa souplesse, son regard, font de son art un ensorcellement. Acclamée à plusieurs reprises au cours du spectacle, elle a été saluée au baisser du rideau d'interminables applaudissements dont MM. Vicente Escudero et Georges Wague, Mlle Schenneberg (celle-ci pour la partie vocale) ont pris leurs justes parts.

Et ainsi s'est achevée en beauté une saison qui nous a donné, au milieu des tristesses et des soucis où nous vivons, quelques moments de joie sereine. Un théâtre peut légitimement s'enorgueillir qui, nous donnant cela, démontre de manière éclatante à ceux qui en pourraient douter la bienfaisance de l'art. Certains ont rêvé qu'il devînt rédempteur. Souhaitons qu'on lui permette — dans la salle restaurée qui va rouvrir cet automne, — de demeurer ce qu'il fut jusqu'au

(1) Cette chronique a été écrite avant la mort de la célèbre artiste (N. D. L. R.)

dernier soir de la saison, simplement, efficacement consolateur.

Le soir où l'on donna, salle Pleyel, **Le Paradis Perdu** de M. Igor Markewitch, fut certes un « grand soir ». Une publicité que l'on peut sans exagération qualifier de *formidable* puisque les lexiques assurent que *formido* signifie peur, m'a chassé de ce paradis. J'avais lu quelque part, en effet, que, jusqu'à M. Markewitch, la musique n'avait fait que balbutier... Je n'aime point que l'on force mes jugements. Quand j'aurai oublié les éloges préalables et payés qui ont annoncé la naissance du nouveau chef-d'œuvre, j'irai l'entendre. Les occasions ne manqueront pas, j'en suis sûr, et alors j'en pourrai parler, et d'autant mieux que j'aurai pu l'écouter comme il sied d'écouter la musique, — en échappant au monde extérieur.

Le cinquantenaire de la mort de **Liszt** a été célébré comme il convient en un pays où le grand musicien hongrois a laissé tant de souvenirs, et qui fut sa seconde patrie. Le concert qui eut pour cadre la Sorbonne avait été organisé par le *Centre d'études hongroises en France,* et l'orchestre de la Société Philharmonique qui prêta son concours fut dirigé tour à tour, mais avec la même ferveur, par MM. Raymond Charpentier et Tibor Harsanyi. *Les Préludes* étaient au programme avec *Hungaria* qu'on entend beaucoup plus rarement et qui mériterait pourtant la faveur des chefs d'orchestre, car cet admirable poème gagnerait sûrement celle du public. Des fragments de *Sainte Elisabeth* — si rare aussi qu'elle est pour ainsi dire inconnue à Paris — ont été interprétés par la chorale Jean Pesneaud, le *Concerto en mi bémol* avec M. Lajos Kentner, et *Ah, quand je dors, Joie d'Amour, La Paix sur les sommets, Quel rêve merveilleux,* chantés par Mlle Marcelle Bunlet, en perfection. Espérons que ces fêtes du cinquantenaire donneront le désir aux associations symphoniques d'explorer l'œuvre du génial abbé. Il en va de lui comme de Mozart, dont on pourrait croire qu'il n'écrivit que trois ou quatre symphonies... Sans doute la postérité opère-t-elle un choix dans une production trop abondante pour qu'elle puisse la retenir tout

entière. Mais convient-il de restreindre ce choix jusqu'à produire la saturation, ou bien ne vaudrait-il pas mieux l'étendre, au contraire, afin de montrer comment les maîtres se sont renouvelés — et au risque de dérouter les gens trop amis des idées reçues? Evidemment, le second parti exige plus d'efforts...

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les « Confessions » de Maxime Du Camp. — Le mardi 25 juin 1850, Flaubert et Maxime Du Camp rentraient au Kaire. Leur excursion en Nubie avait duré près de six mois. Ils venaient de Kosseir. Du courrier les attendait. D'un coup d'œil, Maxime reconnut l'écriture qui lui était chère. En hâte, il fit sauter l'enveloppe; la lettre dépliée, il pensa se trouver mal. Le mari de sa bien-aimée avait surpris une de ses lettres, il savait tout.

Flaubert était dans la confidence de cette liaison. Maxime avait connu la dame en septembre 1845 (1). Elle avait les yeux bleus, des boucles blondes et de blanches épaules. Mariée depuis dix ans, et mère d'un petit garçon « sérieux et blond », elle avait trente-deux ans, « âge où la femme a besoin d'une tendresse violente pour remplir son cœur. » Celui de Max en débordait. Maxime Du Camp n'était âgé que de vingt-trois ans. Bien fait de sa personne, élégant comme un dandy de Gavarni, il avait des rentes, des loisirs et du vague à l'âme. Il aima et fut aimé. Dans un quartier isolé de Paris, il loua un appartement dans une maison entourée d'un jardin, où sa maîtresse accourait le rejoindre (3). Amour coupable et romantique qui l'exaltait et l'inspirait. Assis aux

(1) Maxime du Camp: *Les Chants Modernes: Chants d'Amour*, IX. *Anniversaire*. Voyez *En marge de l'Education Sentimentale. Une fausse identification... :* « Les Marges », 10 juillet 1932.

(2) Maxime du Camp: *Le Livre Posthume.*

(3) Maxime du Camp: *Le Livre Posthume* et *Les Forces Perdues:* « Craignant de compromettre gratuitement Viviane en la recevant chez lui ou en se montrant trop souvent chez elle, il chercha et découvrit, dans un coin isolé de Paris, un appartement qui donnait sur de vastes jardins; deux entrées séparées permettaient de s'y rendre sans être remarqué. Ce fut là qu'il creusa le nid mystérieux où il cacha ses amours. »

genoux de la belle, il disait l' « hymne de leurs amours » (4). Il lui rappelait le jour béni où elle s'était donnée à lui.

Un soleil éclatant, passant par la fenêtre,
Regardait mon bonheur; j'étais à vos genoux,
Comme devant l'autel se prosterne le prêtre.
. . . .
J'étais heureux enfin! Je sortis de la ville,
Dont le bruit effrayait mon rêve aux ailes d'or;
J'allais m'asseoir tout seul auprès d'un bois tranquille
Comme un avare afin de compter mon trésor (5).
. . . .
L'avenir chantait haut dans mon âme ravie!
L'amour m'illuminait, et je sentais en moi
Que je touchais enfin au rêve de ma vie,
Et que tu devenais ma jeunesse et ma foi!
Je compris qu'à toujours tu m'étais fiancée.

A Milan, à Padoue, à Naples, à Venise, il avait, en cachette, suivi sa maîtresse. A Rome, ils avaient joué à Roméo et Juliette.

Quatre heures du matin sonnaient; sur le ciel pâle
Des nuages épais assombris par la nuit
Se frangeaient en fuyant de bordures d'opale;
La ville était éteinte et reposait sans bruit.
Le Tibre était muet, et le ciel était vide.
. . . .
J'avais froid; je marchais, ...
. . . .
Mon cœur était joyeux, je sentais sur ma lèvre
La saveur de baisers encore chauds, ...
. . . .
Et toi, que faisais-tu, dis, ma pâle chérie,

(4) Maxime du Camp: *Les Chants Modernes: Chants d'Amour.*

(5) Maxime du Camp: *Les Chants Modernes: Chants d'Amour*, p. 245, IX, *Anniversaire*, daté: septembre 1848. Cfr: les *Forces perdues*, p. 103-104: « Quand il quitta Viviane, il n'avait plus rien à lui demander, car elle n'avait plus rien à lui refuser... Stupéfait, ahuri, ivre pour ainsi dire, il marcha devant lui sans savoir où il allait. Il traversa Paris qui bruissait, monta la longue avenue des Champs-Elysées dont la rumeur l'assourdit, pénétra dans le Bois de Boulogne, qui, à cette époque, était calme et presque désert, s'assit au pied d'un arbre dans une allée écartée, laissa tomber sa tête trop lourde sur sa poitrine et s'engourdit dans une rêverie confuse pareille à la somnolence d'un malade. »

Pendant que j'allais seul en m'éloignant de toi?
Cherchais-tu mon image en ton âme attendrie,
Répétais-tu les mots dont j'ai juré la foi?
Ou bien triste et penchée en haut de ta fenêtre
Retirais-tu la corde où j'ai glissé sans peur? (6)

D'autres fois, il lui rappelait les promenades en fiacre, sur le boulevard sale, le soir, il lui disait: « Je meurs d'amour » et en baisant sa lèvre, comprenait

....
..............les trésors de la vie éternelle
Et le sort qui plus tard près de Dieu nous attend (7).

Pour le moment, il ne rêvait pas d'autre horizon que le « front radieux » de son amante, et voulait rendre l'âme en un « suprême instant », afin qu'elle pût graver sur sa poitrine:

Ici gît à jamais celui qui m'aima tant.

Maxime Du Camp n'était pas un enfant sublime, ce n'était qu'un enfant gâté par sa mère, par la fortune et par sa maîtresse, il n'avait aucun sujet de plainte. Ses cris, ses prières, ses larmes, ses blasphèmes, ses promesses, ses serments, étaient sinon sans rime, du moins sans raison. Il se croyait Byron ou Musset, un commis ne se fût pas pris autrement que lui pour « déclarer sa flamme » à une grisette. Flaubert, qui n'avait pas le cœur pris, souriait à ces vers de keepsake où le lieu commun le disputait à la niaiserie sentimentale.

(6) Maxime du Camp: *Les Chants Modernes: Chants d'Amour*, pp. 257-258, XI, *Matin*, vers datés de Rome, mars 1847. Cfr: *Les Forces Perdues*, pp. 116-117: « ...il guettait les environs avec soin, et si nul passant n'apparaissait à cette heure tardive, il donnait le signal que Viviane attendait debout derrière la fenêtre entr'ouverte. Du premier étage où était situé son appartement, elle laissait tomber une corde solide qu'Horace saisissait pendant que Viviane lui criait à voix basse (*sic*): « Prends bien garde! » Il montait leste et vigoureux, d'un dernier effort atteignait le balcon et soutait dans la chambre où Viviane le recevait dans ses bras... Aux dernières heures de la nuit, avant même l'apparition du crépuscule, il reprenait sa route périlleuse et se laissait glisser jusque sur le trottoir en levant les yeux vers celle qui alors tremblait pour lui; l'un et l'autre ils prenaient leur rôle au sérieux; bien souvent il lui a crié: « Adieu, Juliette! » et elle a répondu: « Adieu, Roméo! »

(7) Maxime du Camp: *Les Chants Modernes: Chants d'Amour*, pp. 259-261: XII, *Soir*, vers datés: Paris, novembre 1847.

Ce débordement d'effusions lyriques le laissait froid. Un banal accident avait dissipé le rêve amoureux de Maxime. L'intervention du mari trompé mettait fin à l'idylle. Flaubert était plutôt porté à plaisanter sur cette « catastrophe galante ». Max en était atterré. Il alla pleurer dans le gilet de Charles Lambert, qui était bey et saint-simonien, et croyait, comme lui, à la transmigration des âmes. Lambert lui prodigua des consolations et pansa son cœur saignant...

Quelques jours plus tard, Flaubert et Maxime Du Camp poursuivaient leur voyage. Gustave était d'humeur joviale, Maxime mélancolique et sombre. A Smyrne, il récitait la *Tristesse d'Olympio; à* Beyrouth, il voulait s'installer dans une petite maison pour y ensevelir sa douleur, comme, naguère, il avait voulu acheter l'île d'Elephantine afin de finir ses jours en tête-à-tête avec sa maîtresse.

Il la retrouva à Paris et retrouva le bonheur qu'il croyait à tout jamais perdu.

« Tout est de bonne prise dans le temps où nous vivons, disait Balzac. N'avez-vous pas vu des auteurs qui, faute d'invention, servent leurs propres cœurs et souvent celui de leurs maîtresses au public. »

En vers puis en prose, Maxime Du Camp servit au public son cœur et celui de sa maîtresse. Il romança son roman d'amour et en publia, à dix ans d'intervalle, deux versions différentes: *Le Livre Posthume* et les *Forces perdues* (8).

Triste livre, disait-il du premier (9); le plus singulier et le moins agréable pour moi, c'est que c'était un état d'âme dont j'ai beaucoup souffert. En somme, lorsque je me retourne vers mon passé pour le juger impartialement, je m'aperçois que je n'ai trouvé mon équilibre que vers la quarantième année. Les aspirations vagues, les tristesses sans cause, les émotions sans objet, tout cela frisait de bien près la mélancolie, et si l'on venait me démontrer aujourd'hui que j'ai été un peu fou, je n'en serais ni étonné, ni

(8) Maxime du Camp s'est représenté sous les traits de Jean-Marc, dans *Le Livre Posthume*, et d'Horace Darglais, dans *Les Forces Perdues*, il a représenté sa bien-aimée tour à tour sous les traits de Suzanne B... et de Viviane X...

(9) Lettre envoyée de Baden-Baden, 14 septembre 1891, à M. Félix Rocquain et publiée par celui-ci dans *Feuilles d'Histoire:* 11 mai 1909, p. 431.

indigné. J'ai eu l'imagination très maladive et je n'ai eu d'aplomb qu'en étudiant les choses réelles. J'ai souvent regretté de m'y être consacré si tard.

Maxime Du Camp préférait les quatre tomes de *Paris, ses fonctions et ses organes,* et les six tomes de son « histoire » *des Convulsions de la Commune* au *Livre Posthume* et peut-être aux *Forces Perdues,* malgré ce que lui en avait écrit Théophile Gautier (10) :

...C'est un chef-d'œuvre. Peut-être ne le sais-tu pas. Un chef-d'œuvre dans toute la force du mot, vécu, souffert, aimé, pleuré, fait avec de la vraie chair, du vrai sang, de vraies larmes, et par-dessus tout cela une sobriété, une mesure, une absence de déclamation, une philosophie pratique et résignée de la plus grande hauteur. Les forces perdues seront ton livre, ta note, ton sanglot, dans ce grand hurlement du XIXe siècle.

L'amitié abusait le bon Théo. Un chef-d'œuvre, les *Forces Perdues!* « Hénaurme!!! » se fût écrié Flaubert.

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Odilon Redon et le Symbolisme. — En toute justice, pendant que l'on célèbre le cinquantenaire du Symbolisme, il faut joindre aux noms que de pieuses cérémonies nous rappellent celui d'Odilon Redon, le grand artiste qui fut un précurseur de ce mouvement de réaction contre le Naturalisme triomphant.

Odilon Redon est mort le 6 juillet 1916 : nous sommes au vingtième anniversaire de ces tristes jours où il succomba à un mal aggravé par les angoisses que lui causaient les dangers courus devant Verdun par un fils bien-aimé. Il avait été longtemps méconnu et il ne s'en étonnait pas. S'il gardait une prédilection pour ce qu'il appelait ses *noirs,* — ses fusains, ses gravures, ses lithographies, — il admettait volontiers que c'était un art sévère et triste, dépourvu de séduction. Il aimait à raconter comment il avait retrouvé sur le tard la magie, l'exaltation de la couleur. C'était vers 1896.

(10) Le 14 décembre 1866. Lettre publiée par Emile Bergerat : *Théophile Gautier.* Paris 1879, pp. 303-304.

On avait donné à son jeune enfant une boîte de pastels. Redon s'était amusé à juxtaposer les tons, à les faire vibrer dans des harmonies de plus en plus compliquées. Lui qui aimait passionnément la musique, il traita les couleurs comme fait le compositeur pour les sons. C'est ainsi que cet artiste, à l'approche de ses soixante ans, connut un rajeunissement imprévu, par lequel s'épanouit toute une partie de lui-même, jusqu'alors comprimée par l'austérité qu'il s'était imposée. Il devait en recueillir de grandes joies intimes et un succès glorieux.

Si l'on apprécie surtout aujourd'hui ses fleurs extraordinaires, liées en gerbes ou en bouquets avec une étourdissante fantaisie, il faut dire l'importance de l'œuvre antérieure qui fit de Redon l'un des virtuoses de l'imagination et contribua à délivrer l'art d'une trop étroite soumission à l'objet. Il disait des impressionnistes : « Ils sont un peu bas de plafond pour moi. »

En 1882, il réunit dans la salle des dépêches du *Gaulois*, au moment même où ce journal publiait en feuilleton *Pot-Bouille* de Zola, les lithographies de ses premiers albums et une vingtaine de fusains qui firent scandale. Il y avait là *l'Araignée en pleurs, Faust et Méphisto, Fleur étrange, Caliban*... C'était un art que le public d'alors ne pouvait pas comprendre. Redon eut la consolation d'être apprécié par quelques écrivains d'avant-garde : Mallarmé, Huysmans, Emile Hennequin. Mallarmé lui écrivait : « Vous agitez dans nos silences le plumage du Rêve et de la Nuit... » Huysmans disait de son œuvre : « C'est une véritable transposition d'un art dans un autre. Les maîtres de cet artiste sont Baudelaire et surtout Edgar Poe, dont il semble avoir médité le consolant aphorisme : « Toute certitude est dans les rêves... »

Redon souriait en lisant ces éloges. Il se méfiait de la littérature. Il savait qu'il devait en partie ses moyens d'expression à son maître, le graveur Rodolphe Bresdin, et au naturaliste Clavaud qui lui avait révélé par ses travaux de physiologie végétale les merveilles des confins du monde imperceptible, ces fleurs ou ces êtres, ces mystérieux éléments dont la vie fragile dépend d'un rayon de lumière. Quel aliment pour une imagination ivre d'évasion hors des formes

coutumières! Dans ses albums, il ne s'attachait jamais au texte, fût-il de Baudelaire ou de Flaubert : il n'y cherchait qu'une suggestion, une musique, une libération. Mais, quelle que fût la hardiesse de sa fantaisie, il restait attaché au réel, au possible, avec, comme il l'a écrit, un souci constant d'obéir aux lois du naturel et de la vie.

Il disait aussi : « Mes dessins inspirent et ne définissent pas. » Remy de Gourmont les a le mieux expliqués en notant qu'ils sont « une sorte de métaphore » qui se développe, avec une logique imaginative dans un jeu de fictions auxquelles le spectateur s'abandonnera dans la mesure de ses aptitudes personnelles. Quel art fut jamais plus conforme à ce que nous appelons *symbolisme?*

Aussi Redon eut-il sa part dans l'hostilité et l'incompréhension qui accueillirent les premières manifestations de ce mouvement. Il lui dut, par contre, de fidèles amitiés. Avec Huysmans, il ne s'entendit jamais sans réserves : Redon lui reprochait « quelque chose d'amer qui empêchait qu'on fût attiré de cœur à lui ». Pour se donner complètement, Redon avait besoin de ce sourire du cœur qui réchauffe et permet à nos meilleurs sentiments un épanouissement de sympathie. C'est ce qu'il trouva auprès de Mallarmé, dont il parlait toujours avec dévotion. Mais, avec ce maître qu'il aimait, il éprouva un jour la force de ce malentendu qui persistait entre lui et la littérature. Mallarmé lui demanda d'illustrer son poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.* Redon aurait voulu que son nom fût ainsi associé à celui de son ami. Il m'avoua avoir mis son imagination à la torture pour en tirer quelque chose. Il ajoutait avec désespoir :

— Songez qu'il n'y avait pas un mot qui ne fût abstrait! Ah! si seulement il avait parlé d'une chaise ou d'un démon!...

Il fallait à ses rêves un point d'appui dans la réalité.

§

Pour évoquer Odilon Redon, n'oublions pas l'image que nous en a donnée Francis Jammes, le rencontrant sur l'une des plages de Royan :

Son panama, sa claire ombrelle, son complet de flanelle neigeuse ...témoignaient assez de son origine exotique : riche planteur, sage

de l'Inde et charmeur de serpents. Conçu à la Martinique, il passa l'océan avant de naître et, durant la traversée, sa mère vit un spectre se lever sur les flots...

Ce spectre l'accompagna toujours dans ses songes. Il sut par lui que, vivre, c'est déchiffrer des énigmes. Si son art déroute le vulgaire, c'est qu'il ajoute *autre chose* à ce que trace son burin ou son pinceau.

Je le revois avenue de Wagram, dans cette petite pièce où il travaillait, qui n'était pas un atelier. Il pose sa palette et tend amicalement sa main gantée de fil blanc. Il a l'âge d'un vieillard, mais on l'oublie, tant est vif l'éclat de son regard dès qu'on parle de ce qui l'intéresse, art, musique ou littérature. Il est un causeur délicieux, avec des mots expressifs qui ne sont qu'à lui. Devant une nouvelle qu'on lui apporte et qui lui fait plaisir, il s'exclame :

— Oh! que c'est galant!...

Il y avait ainsi quelques phrases qui paraissaient chanter dans son esprit et dont on restait charmé.

Quelques années avant la guerre, il me fit part du désir qu'il avait de faire un portrait de Remy de Gourmont. Il aimait à fixer la physionomie des quelques contemporains auxquels il s'intéressait le plus. C'est ainsi qu'il a laissé cette suite d'estampes où sont réunis Bonnard, Maurice Denis, Vuillard, Roussel, Ricardo Viñes, etc. Il voulait y ajouter Gourmont. Quelqu'un, ayant tenté de lui obtenir un rendez-vous, s'était heurté à Mme de Courrières, qui avait élevé toutes sortes de difficultés. Redon, découragé, était sur le point de renoncer à son projet quand il me le confia. Le dimanche suivant, je le conduisis chez Gourmont, qui était ravi de connaître l'artiste dont il avait souvent parlé.

Redon était timide et Gourmont l'était aussi. Leur premier contact eût été difficile si Redon n'avait dit tout de suite combien il souffrait de cette timidité, qui l'avait empêché de connaître la plupart des hommes les plus intéressants de sa génération. Il ajouta qu'il n'aurait jamais osé venir si je ne l'avais pas pris par la main. Gourmont se mit à rire de bon cœur, comme il le faisait quelquefois, et la glace fut rompue. Redon parla de son art avec abandon. Il dit le plaisir qu'il trouvait dans la couleur, après tant de noirs où ses recher-

ches, à la longue, se fatiguaient et s'épuisaient. La couleur repose et plaît. Une allusion fut faite à Gauguin.

Gourmont l'avait connu. Il nous le dépeignit, comme un bel homme, un Breton assez hautain, ganté de blanc et portant une canne à pomme d'or.

— Quelle belle vie! s'écria Redon. Et quel exemple! Pour aller peindre au plein air dans une belle lumière, il a abandonné sa femme et ses quatre enfants! Comme c'est beau! Quel courage!... Mallarmé ne le lui a jamais pardonné. Il disait : « Même le créateur d'une Religion n'a pas le droit d'abandonner ses enfants... »

Redon admirait ce suprême sacrifice à l'Art, d'autant plus qu'il en eût été bien incapable, lui, l'homme de famille, qui chérissait si tendrement sa femme et son fils.

Il ne fit jamais le portrait de Gourmont. Au cours de l'entretien, il n'en fut pas question. Redon n'osa pas y faire allusion. Gourmont était averti, mais pouvait douter que, l'ayant vu, l'artiste voulût donner suite à son projet. Et pourtant je revois Redon, ravi de cette visite, descendant avec moi la rue des Saints-Pères et me disant :

— Mais il est beau! Il est beau!...

Ce qu'il avait vu dans les yeux de Gourmont avait transfiguré tout le reste. Redon était de ces élus qui savent pénétrer dans les domaines secrets de l'âme et qui ont le cœur assez pur pour s'émerveiller de ce qu'ils y découvrent.

JACQUES MORLAND.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Hommage. — Jules Destrée. — Roger de Leval. — Paul Spaak. — Hubert Krains. — Charles van Lerberghe. — Les fêtes du Symbolisme à Liége.

Qu'il me soit permis, tout d'abord, de remercier ici les deux excellents écrivains qui, durant ma longue absence, voulurent bien assurer la continuité de cette chronique.

Mlle **Emilie Noulet,** pendant quelques mois, M. **E. Ewbank,** au cours de plusieurs années, ne faillirent pas à leur tâche.

Grâce à leur zèle, à leur vigilance, à la sûreté de leurs informations et à leur esprit sans défaut, la vie belge, si féconde en manifestations de toute sorte, prolongea toujours dans ces colonnes ses plus mémorables échos. J'éprouve, il va sans

dire, après de tels exemples, quelque émotion à reprendre une rubrique que me valut, voici beau temps déjà, la seule indulgence de M. **Alfred Vallette,** et, devant le seuil de cette maison qui me fut et me demeure hospitalière, il me plaît de saluer à mon tour, en témoignage de reconnaissance et de respect, l'hôte trop bienveillant qui, sans me connaître, n'hésita pas à m'y accueillir.

Un hasard cruel associe d'ailleurs, à cette fière mémoire celle, non moins émouvante de **Jules Destrée,** indulgent, lui aussi, à tous ses amis et qui, sur le théâtre d'une vie moins secrète, s'efforça comme le fondateur du *Mercure de France,* de propager le culte de l'intelligence et de la beauté. La mort devait les surprendre presque ensemble et environ le même âge, comme si, jugeant accomplie leur mission, elle avait résolu de les faire entrer de pair dans l'immortalité.

Ce n'est point qu'à la manière d'Alfred Vallette, Jules Destrée se soit contenté d'un apostolat silencieux.

Nul n'ignore en effet le grand rôle qu'il joua pendant et après la guerre, tant en Europe que dans son pays, et il n'est personne qui ne l'ait entendu, soit à la Chambre, soit au prétoire, soit encore dans une assemblée populaire, sans subir aussitôt le prestige de son verbe sonore et de son masque ravagé.

On connaît moins, surtout hors frontières, les titres littéraires dont il se prévalait avec un légitime orgueil et qu'il tenait pour ses vrais biens.

Car ce ministre, cet ambassadeur, ce grand avocat, ce fondateur d'une Académie et ce magnifique tribun, se considérait avant tout — et ceci encore le rapproche d'Alfred Vallette — comme un simple homme de lettres, préposé par le sort au service de ses égaux.

Non pas qu'il s'exagérât la valeur de quelques plaquettes juvéniles, ni l'importance, d'ailleurs réelle, de ses nombreux travaux d'esthétique, mais parce que, en butte à l'inquiétude qui avait soustrait du monde son frère bien-aimé, il en cherchait l'oubli dans le tangible idéal de la littérature et de l'art. Comme la sérénité pour Alfred Vallette, c'est cette inquiétude qui conférait à Jules Destrée son charme et son rayonnement; c'est elle encore qui s'évadait de ses moindres propos et de

tous ses écrits, c'est elle enfin que l'on retrouva tapie au moment de leur récente dispersion, parmi ses livres préférés.

A part un certain nombre d'ouvrages d'art, trois ou quatre éditions précieuses et les œuvres dédicacées de quelques amis, on ne relève en effet, dans sa bibliothèque, sous forme d'autographes ou de livres choisis, que des noms d'hier et d'aujourd'hui, célèbres ou obscurs, mais toujours enveloppés d'un mystère singulier.

Peu de romans, presque pas de classiques; mais, parmi les élus, ni Montaigne, ni Voltaire, ni Renan, ni France que d'aucuns cependant, lui prétendaient familiers.

En revanche, voisinant avec quelques manuels de magie et de psychanalyse, ces bréviaires des agnosticistes tourmentés, entre d'étonnantes lettres de Léon Bloy et de J.-K. Huysmans, qui furent du reste l'objet de chaudes enchères, voici les livres capitaux de Barbey d'Aurevilly, de Barrès, de Baudelaire, de Tristan Corbière, de Dostoievsky, de Mallarmé, de Rimbaud, de Villiers de l'Isle-Adam et de Max Elskamp, tous esprits, en somme, touchés à des degrés divers par le don de « voyance » ou par une sorte de grâce ambiguë à laquelle Jules Destrée, tel qu'il nous apparut, dut souvent emprunter, à défaut d'une foi consentie, les artifices spirituels dont il avait besoin.

C'est pourquoi, bien qu'il n'en ait pas gardé les fiévreux recueils, cet éternel rêveur, demeuré jusqu'à ses derniers jours attentif à la poésie contemporaine, n'a pu ignorer le nom de **Roger de Leval,** mort voici peu, de tragique manière, à l'âge de 29 ans.

Mal connus, sauf de quelques lettrés, les livres de Roger de Leval, en l'absence d'une originalité tapageuse, exhalent un authentique parfum de poésie.

A Londres où il avait fait de fréquents séjours, ce svelte garçon, distant et secret, s'était imprégné d'un certain dandysme à la Wilde qu'il traduisit souvent avec bonheur, dans des poèmes mi-ironiques et mi-sentimentaux, d'une musicalité parfaite et prestement imagés.

Il laisse trois plaquettes de vers : *L'autre Rive*, *Ode à propos de Londres* et *Armillaire*, une *subtile Lettre à un Rhétoricien*, sans compter *Cinq essais sur la Poésie anglaise* et *Jazz-*

Band ou le Mal du Siècle, qu'il écrivit en collaboration avec M. Pierre Fontaine.

Si l'on peut évoquer, à propos de ces œuvrettes exquises, les noms de Jules Laforgue, de Jean de Tinan et d'Odilon-Jean Périer qui baignèrent de leur halo les strophes, les méditations et jusqu'au bref destin de Roger de Leval, comment ne pas songer au meilleur Coppée devant l'importante œuvre théâtrale de **Paul Spaak,** mort inopinément, lui aussi, le 8 mai dernier?

Il avait 66 ans et n'était venu qu'assez tard à la littérature. En 1907, un recueil de vers pittoresques, aisés, mais d'un souffle un peu court, lui avait conquis les suffrages de ses aînés.

L'année suivante, une pièce en trois actes et en vers, *Kaatje*, le rendait célèbre.

Représentée au Théâtre du Parc, sous l'égide d'Emile Verhaeren qui en goûtait l'intimisme harmonieux, cette aimable comédie, exaltant non sans grâce les vertus domestiques et patriales, souleva d'emblée l'enthousiasme d'un public d'habitude rebelle aux poètes et surtout peu enclin à l'indulgence pour les écrivains nouveaux venus.

Mais comment résister à tant de jolis couplets, assez riches en tendresse pour se faire pardonner leur lyrisme un peu indigent et tout prêts, ce qui ne tarda guère, à fleurir, avec l'aide d'une musique appropriée, les veilles des jeunes filles en mal d'amour?

Paul Spaak seul ne fut pas dupe de cette trop belle réussite. Plutôt que de tirer de nouvelles moutures d'une pièce dont, mieux que personne, il avait reconnu les faiblesses, il s'attaqua résolument à de vastes sujets où devaient se faire jour toutes les ressources de son talent.

Mais quoiqu'il entreprenne, il traîne après lui le boulet de son *Passant*.

En dépit de leurs grands mérites, les sept pièces en vers que, de 1909 à 1928, il fait représenter à Bruxelles n'obtiennent qu'un succès d'estime.

Surpris, voire vexé de n'y point retrouver des héros de tout repos, le public boude son enchanteur d'antan qui devenu, non sans amertune, Directeur du Théâtre de la Mon-

naie, épanchera désormais sa verve soit dans l'adaptation de livrets d'opéras étrangers, soit dans des travaux d'érudition, comme son admirable étude sur le poète *Jean Lemaire de Belges*, parue chez Champion en 1926.

Malgré ses fonctions officielles, on avait un peu oublié l'auteur de *Kaatje*, et sa mort même rompit à peine le silence qui s'était fait autour de lui.

Protestons contre cette injustice. Car si l'on peut, à juste titre, lui faire grief de sa trop molle prosodie, il n'empêche que, par sa maîtrise de la scène et ses hautes ambitions d'écrivain, Paul Spaak fait bonne figure parmi les dramaturges de son temps. Il suffit d'ailleurs, pour le situer à son vrai rang, de relire ses deux meilleures pièces, *A Damme en Flandre* et *Malgré ceux qui tombent*, qui, malgré leur dialogue souvent relâché, renferment d'irrésistibles beautés.

Pour être plus humbles et n'avoir borné leur idéal qu'au sol ingrat d'où ils sont issus, les héros du *Pain Noir*, de *Mes Amis* et d'*Amours rustiques* ne nous ont pas moins imposé leur fruste visage.

C'est en guise de remerciement à **Hubert Krains**, leur créateur tragiquement disparu voici deux ans, qu'un mémorial les fait revivre depuis le 14 juin dernier dans notre Parc Josaphat, qui est, pour les écrivains belges, ce que sont les Jardins du Luxembourg pour les gloires littéraires fançaises.

On a trop souvent évoqué ici-même le nom et l'œuvre de ce probe romancier, de qui le *Mercure* publia naguère deux des meilleurs ouvrages, pour qu'il soit nécessaire de lui dédier un nouveau thrène et l'on ne pourra pas davantage prendre prétexte du monument de Bouillon, inauguré l'autre dimanche à la mémoire de **Charles van Lerberghe** pour ressusciter dans sa gloire incontestée l'un des maîtres de l'école symboliste.

Qu'il nous suffise de dire que désormais, à l'endroit même où van Lerberghe vit naître, vivre et mourir dans la lumière sa paradisiaque héroïne, une stèle, offerte à la caresse des frondaisons et de la rivière proche, éternise ce miracle lyrique. De même, nous ne ferons que signaler les **Fêtes liégeoises du Symbolisme** qui préludèrent à celles de Paris

par un éclatant hommage à M. *Albert Mockel*, poète et fondateur de *La Wallonie*.

Citons pourtant les épisodes de cette radieuse journée : discours nombreux parmi lesquels ceux, admirables, de M. *Paul Valéry*, réceptions à l'hôtel de ville et à l'Université, déjeuner traditionnel, représentation des *Flaireurs*, récitations de poèmes, conférences et enfin exposition de portraits, de livres rares, de lettres inédites et de manuscrits sans prix, devenus, pour les jeunes comme pour les vieux écrivaiens, autant de précieuses reliques.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Marquès de Villanova : *Pasaje de la Poesia* (Paris, Ed. de la Brujula, 38, rue de l'Université). — Federico Garcia Lorca : *Romancero Gitano* (Espasa Calpe). — Id.: traduction (Cahiers de Barbarie, Tunis). — Clasicos Castellanos : *Los Amantes de Teruel; La Jura en Santa Gadea* (Introd. de Alvaro Gil Albacete (Calpe). — Mémento.

Les lettres espagnoles viennent de s'enrichir d'une œuvre que je n'hésite pas à qualifier de capitale pour l'évolution de la poésie espagnole. **Pasaje de la poesia** est en effet un recueil comprenant des poèmes écrits entre 1911 et 1927, et son auteur, le Marquis de Villanova, qui a le courage de se réclamer de son nom et de son titre de noblesse, doit y ajouter celui de marquis du modernisme, car ce poète n'est autre que Lasso de la Vega, que nous avons reconnu parmi les « présidents » du bulletin *Dada* N° 6, paru en 1920. Nous nous trouvons avec ce poète en face à la fois du cas le plus traditionnel et du cas le plus révolutionnaire de la poésie espagnole. Le Marquis de Villanova renouvelle l'exemple des poètes de la Renaissance italienne et française qui, non contents d'être devenus des écrivains latins, composaient en langue étrangère des poèmes qu'ils avaient essayé de naturaliser ou français ou italiens... Comme Garcilaso et Quevedo qui, de leur côté, écrivirent en italien, de Villanova donne dans son recueil plusieurs poèmes français. Ce n'est pas le lieu, ici, de dire qu'ils sont non seulement impeccables, mais beaux. Qu'on sache seulement que les poèmes français de ce *Passage de la Poésie* sont une preuve éclatante de la simultanéité du renouveau poétique en France et

en Espagne au xx[e] siècle. D'ailleurs n'oublions pas que la révolution Dada n'a été possible que parce que l'Espagnol Picasso avait donné un coup de pied au cerceau où des clowns s'amusaient à faire sauter des chevaux trop bien dressés. Dans la revue du Groupe Moderne d'Art de Liége, on trouve une traduction d'un poème de Lasso de la Véga qui montre l'apport espagnol, par ce poète, au mouvement ultraïste d'après-guerre. Une explication s'impose : cet aristocrate espagnol fut de tout temps un ami de la France et un admirateur compréhensif de ce désir de révolution constante qui nourrit la poésie française, au point de la faire renoncer à ses propres avantages lorsqu'elle s'est acquis une sécurité de maîtrise qui lui assurerait la domination. De même que nos poètes de la fin du moyen âge renoncent brusquement à un art original qui eût été la source de rénovations pour les pays voisins et le laissent pour adopter la poésie à la romaine, reconstituée et non plus originale, de même aujourd'hui de beaux esprits en France cessent de jouir de la paix poétique que leur pouvait procurer le Parnasse ou le Symbolisme, pour faire la révolution de dada, puis du surréalisme. C'est ce besoin de nouveauté constante qui a attiré vers nous de Villanova. Mais il est de ces Espagnols qui ne sauraient paraître nulle part les mains vides. Et de Villanova, attiré par la réforme de la poésie française, y a purement et simplement contribué. J'eusse voulu que dans ce recueil figurassent tous les poèmes de Villanova publiés dans la *Vie des Lettres, Le Figaro, Ultra, Anthologie, Lumière, Le Libre Essort* et autres revues littéraires de France et de Belgique. Mais le signe le plus distinctif du poète-né espagnol est que, son œuvre faite, et déjà tout occupé par la suivante, il ne pense plus à sa publicité. De sorte qu'il appartient vite à la critique universitaire, qui n'a pas à tenir compte de l'actualité, d'établir ce que la jeune poésie espagnole doit à de Villanova. Les voies qu'il a ouvertes à Jorge Guillen, et à tant de rénovateurs connus sont indéniables. Elles ne diminuent point le talent de ces poètes; elles constituent la plaque tournante à partir de laquelle ils sont partis. Techniquement, de Villanova ne doit rien à Gongora. Des élans, une sorte de décor à la Lope sont visibles dans certaines de ses pièces.

Sa position, qui fera rêver le philosophe, est celle d'un aristocrate espagnol qui, loin de tenir l'intellectualité pour quantité négligeable, l'a considérée comme le champ le plus ouvert aux manifestations nouvelles du génie de l'Espagne. Il fut de ceux qui voulurent faire entrer le modernisme en Espagne par les cerveaux. *Ojala hubiera podido convencer à los suyos!* Mais notre novateur ne veut point qu'il y ait rupture entre le passé et le futur. L'arlequin de Picasso qui est souvent un peu gauche dans ses gestes, car il est sculpté dans les matières pauvres qu'emploie notre époque, donne la main — grâce à l'art de de Villanova — à ces personnages également distendus, mais eux en hauteur, de Berruguete. Aucun maillon ne manque ainsi à la chaîne poétique qui lie tous les hommes, du passé et de l'avenir, dans la nécessité d'un idéalisme. De Villanova a reconstitué la strophe, tellement oubliée par les poètes modernes de l'Espagne. Il est le premier en date à avoir innové... en restaurant les *Rondas* et la magnifique poésie du *Romancero*. Il a gardé du lyrisme espagnol cette certitude pour le poète de retomber toujours sur le sol, non seulement en état d'équilibre mathématique, mais sans cesser d'observer les règles de la grâce et du sourire. Il saurait jongler gratuitement avec les rythmes pour ne chanter que des sons. Mais le fonds nourrissant, le miracle du beau froment jailli sur une terre âpre, donne une plénitude de sens, une jonction de divers destins, à son vers. Syntaxiquement, il innove en supprimant l'obéissance servile à une syntaxe analytique. Il profite de la coupe si spéciale de la poésie pour synthétiser, pour couper au plus droit à travers les mots. Son texte est peut-être de ceux qui se soumettraient le plus souplement à l'analyse logique, cette pierre de touche inefficace de beaucoup de pages espagnoles, puisque leur clarté est régie par un autre astre que la raison, et qui est le sentiment passionnel. Que le poète nous parle de la nacre des étoiles dans le balcon du ciel, ou qu'il chante la paix, une paix possible puisqu'elle dépend uniquement d'une aile descendue du ciel, ou qu'il chante un automne nordique en adaptant à ces métaux fourbis les luminosités mineures du vocabulaire espagnol, jamais il ne joue avec les mots. Il sait qu'ils ne sont baudruches ou sphériques que pour

les jongleurs de la rimaille, lesquels ne sont point poètes. De Villanova a pour la matière poétique, le mot, le respect des tailleurs d'images qui savaient ce que l'alchimiste eût pu détourner, pour ses mariages secrets, des puissances de l'or ou du bois précieux qu'ils employaient. Si bien que les mots, s'ils circulent dans ses poèmes, selon le mouvement qui est propre à la structure de leurs voyelles nous livrent, à d'autres moments, comme la chair d'un fruit mise à nu une fois l'enveloppe brisée, les angles tranchants, les pointes, les glacis des consonnes qui sont comme autant de cristallisations de leur sens secret. Peut-être une des pièces les plus probantes de ce *Passage de la Poésie* est-elle ce poème :

Une aile tombe du silence.

Haute cime amortie
Dans la concavité de l'immense.

Heure de lumière sans rien d'autre,
Métronome de pierre et de marbre
Aux hauteurs impassibles.

Le fruit dort dans son arbre
vérité de plaisirs possibles.

Une aile tombe — ni solennelle
ni joyeuse; lisse et obligée —
De son vide définitif
poids, étiages, fil à plomb.

Paix tamisée depuis très haut,
qui se baigne dans sa propre eau.

Elle entravée, captive,
elle glisse sur sa copie même,
elle pénètre dans son double
et s'y plie et disparaît.

Idée, nombre, concept.

Fleur sans feuilles, paix qui croît
Nourrie de sa fleur —
— épaule du temps.

Mais ma traduction, malgré tous ses soins affectueux, donnera-t-elle l'impression de cette profondeur gracieuse qui caractérise ce nouveau classique castillan?...

Plus populaire, certainement, est le *Romancero Gitano,* de Federico Garcia Lorca. Est-ce le luxueux ennui d'une culture trop civilisée, ou le hasard d'un contact avec les *Cantares* du peuple andalou? Lorca — dont on peut juger la poésie directement, en texte français puisque publiée par les Cahiers de Barbarie, — est peut-être seulement en apparence victime de sa facilité. Gracile, joueur, il ne cesse d'être purement espagnol, restituant par le moyen de la poésie, à ces milliers de lecteurs étrangers avides d'espagnolisme, ces bigarrures, et tout de même ces contrastes, ces odeurs, ces bizarreries, ces audaces, ces anathèmes sans importance qui sont ce que les Français surtout vont chercher en Espagne. Jupons amidonnés, mouchoirs et libertés des fillettes, amour de l'eau en ce pays sans beaucoup d'arbres, mouvement exceptionnel de la sèche et extatique Espagne, Garcia Lorca en est le petit Goya de la Bombilla.

Mais passons au théâtre. M. Alvaro Gil Albacete nous donne une bonne édition des **Amantes de Teruel,** la fameuse pièce de Hartzenbuch, suivie de **La Jura en Santa Gadea,** deux pièces terriblement romantiques, mais qu'on lira avec plaisir. Cette fidélité de deux amants séparés par la guerre et qui préfèrent la mort au déshonneur, paraîtra bien démodée à certains; ils sont au contraire très espagnols, profondément espagnols. Ajoutons : surtout spécifiquement aragonais! Naturellement, « cela a vieilli » comme ont vieilli bien de nos drames romantiques. Mais comme, aussi, cela rajeunit, en un temps où les incertitudes de la vie matérielle ne permettent de grandeur qu'aux possibilités de l'amour!

Mémento. — Un tout autre son de cloche est donné par le livre de M. P.-Louis Rivière, correspondant de l'Institut : *Un centre de guerre secrète* (Madrid, 1914-1918), préfacé par le général Weygand. La Collection Payot s'enrichit, paraît-il, d'un livre qui fait florès. Pour nous, ignorant de cette sorte de littérature, mais y cherchant un supplément d'information sur la psychologie espagnole en général, il en ressort d'abord que les Espagnols ne sont pas de tempérament vénal. Un ministre, M. Garcia Prieto, ne se laisse pas séduire

par les offres d'un émissaire étranger. Un Romanonès pense d'abord à la réputation de son pays, avant de rien accepter. Dure époque que cette période de 1914-1918! Que de sollicitudes pour rester neutres! Que de tentantes offres pour ne l'être plus! A ceux qui s'intéressent à la guerre en soi et à pire que cela, à l'espionnage, il faut recommander ce livre. Ils y apprendront du passé et du présent en doses égales, mais surtout ils retiendront le côté sain et noble de la psychologie espagnole. Le pays fut un théâtre de luttes, d'exploitation de l'ignorance des paysans en matière de politique internationale. Mais on ne voit guère de traces de pourriture, de complicités faciles. L'Espagnol peut être trompé, abusé, exploité, dans un sentiment pour ou contre un pays voisin. Il ne se laisse pas enrégimenter.

Ce détail de psychologie nous excuse d'avoir fait cette note marginale aux lettres espagnoles et donné cet aperçu.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

CONTROVERSES

Réponse à l'article de M. Marcel Boll sur « Scientisme et Science ». — J'use de mon droit de réponse pour relever, dans l'étude que M. Marcel Boll consacre à mon livre *Scientisme et Science* (*Mercure,* 15 juillet) un certain nombre d'inexactitudes et de critiques exclusivement personnelles.

Je commence par déclarer que j'aborde le sujet sans acrimonie : la vivacité du ton, les très nombreuses indications de chapitres, de pages, de paragraphes, que M. Boll, sans aucune pitié, inflige aux lecteurs de son article, semblent indiquer qu'il a bien voulu accorder à mon ouvrage un intérêt que je n'aurais certes jamais eu la présomption d'escompter.

Mais il est regrettable que M. Boll, pour m'attaquer, ait cru légitime de dénaturer quelques passages de mon livre.

Exemple : M. Boll me fait dire :

Si certains tiennent à la *vérité absolue* et à la *métaphysique,* ce n'est pas tant pour le *bien matériel* qu'ils en retirent que parce que ces choses leur évitent de rester seuls et dépouillés en face d'eux-mêmes.

Ce texte ne signifie rien, et je me suis frotté les yeux quand j'ai lu cette prétendue « citation ».

En réalité, je n'ai jamais écrit cela, j'ai écrit :

Si certains tienent jalousement à leurs *théories* (*scientifiques*)

et à leurs *mécaniques*, ce n'est pas tant pour le bien matériel qu'ils en retirent, que parce que ces choses, etc...

Comme on voit, les deux versions, la vraie et la fausse, n'ont absolument rien de commun. Mon texte véritable peut à coup sûr être motif à disputes; mais j'ai l'impression qu'il ne risque pas de conduire tout droit au cabanon : éventualité qui paraîtrait imminente si j'avais énoncé la sottise que m'attribue gratuitement, et je ne sais trop pourquoi, mon critique. Il est vrai que plus loin, alors qu'on a oublié l'idée en question, M. Boll avoue qu'il a « innocemment falsifié » le passage. Il produit ainsi une telle confusion qu'il est impossible de s'y reconnaître. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas le haut intérêt qu'il y a à brouiller ainsi les cartes.

Autre exemple : je suis accusé de me contredire; ainsi, j'affirme que le premier venu peut comprendre les exposés scientifiques (page 83), et plus loin, au contraire, je parle de théories scientifiques qui, pour certains, sont forcément « lettre morte » (p. 137). Il est trop facile de créer des équivoques, en isolant ici et là un bout de phrase du contexte. Si M. Boll veut bien relire les deux passages, il verra qu'il est question, à la page 83, des gens appliqués et « d'intelligence exercée », pour qui les découvertes de la Science n'offrent, une fois réalisées, aucune obscurité insurmontable, tandis qu'il s'agit, à la page 137, du grand public non éduqué, et en particulier des artisans, à qui un outil « parle » autrement qu'une théorie abstraite.

Troisième exemple : M. Boll semble convaincu que je considère le petit *Larousse* comme une « Somme ». Mon texte dit précisément le contraire, sur le ton de la plaisanterie, mais de façon très nette; je nomme le Larousse un « abrégé des connaissances humaines ». J'ai eu le tort de croire cela assez clair pour un lecteur moyen... M. Boll, gravement, pédagogiquement, me renvoie à Lalande, avec un mauvais point.

Un peu plus loin, j'apprends que je suis un *esthète* (peut-être M. Boll veut-il dire *esthéticien*); et on peut s'attendre à ce que je donne, un de ces jours, dans la radiesthésie, les fausses sciences, l'*ésotérisme*, le spiritisme, la théosophie... (Puisque M. Boll aime les précisions de langage, je me permets, à ce sujet, de lui faire observer que le mot *ésotérisme*,

terme général, n'a rien à faire au milieu de ces choses particulières que sont le spiritisme, la radiesthésie, etc. Non, je ne suis, je ne puis être ni un *esthéticien* ni un esthète, car j'exerce une profession très dure, et m'adonne à des études qui, pour n'occuper dans la Science qu'un rang très humble, n'en sont pas moins animées d'un *esprit scientifique exclusif.*

§

M. Boll, sans le savoir peut-être, m'offre, au cours de ses diatribes, une consolation : j'ignore s'il a eu l'intention de m'être agréable en relevant mon goût pour les idées de René Guénon, « l'orientomane », de Charles Nicolle « dont les écrits exigent bien des réserves », d'Oliver Lodge et du professeur Grasset, « victimes des mythomanes », etc... J'avoue en toute candeur que l'insistance de monsieur Boll à dénoncer de telles *fréquentations* n'est pas pour me déplaire, et que sa sévérité pour ces hommes me rend assez agréable celle dont il fait preuve à mon égard.

Sur le fond même de la dispute, je n'ai rien à dire. M. Boll exerce son privilège de critique en combattant mes opinions; il en use largement, et parfois violemment, ce qui m'agrée assez, quand l'auteur ne méconnaît pas mes intentions les plus évidentes. Libre à lui d'affirmer qu'il est démontré *sans appel* que toute métaphysique est non seulement fausse, mais *dénuée de sens*. C'est son droit le plus absolu.

Par contre, il n'y a que des inconvénients à faire intervenir en pareille matière des questions de personne, et surtout à ne pas reproduire exactement les passages de l'ouvrage que l'on combat, procédé vraiment trop commode.

JEAN FIOLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Roger Labonne : *Le Tapis vert du Pacifique;* Berger-Levrault. — Youkachin Givotich : *La Yougoslavie d'aujourd'hui,* Belgrade, 1935.

Dans un livre bien nourri de faits et écrit avec verve, M. **Labonne** expose les problèmes politiques du Pacifique, « aujourd'hui le vrai centre politique du monde ». Ils découlent en premier lieu du « désarroi de la Chine », qui fait des « progrès », c'est certain, mais où « les indices du réveil

véritable ne se manifestent pas encore ». « Le Japon, entend-on communément, a bien pu se régénérer en un tournemain, pourquoi la Chine, très supérieure dans son ensemble, n'en ferait-elle pas autant? Parce que, précisément, l'empire du Mikado possède l'élément essentiel qui fait défaut à la patrie de Sun Yat Sen : des cadres, une caste féodale et guerrière habituée à batailler, à diriger, à gouverner, à agir, possédant le *sense of duty*... » Pourtant, les chefs ne manquent pas en Chine :

Tout en haut règne la dynastie des Soong... Tchang Kai Chek, généralissime et dictateur, a autour de lui M. Kung, ministre des finances, et M. Ti Vi Soong, président du Conseil économique, ses beaux-frères. Une autre « Soong », sa belle-sœur, Mme Sun Yat Sen, veuve du « père de la Révolution », sympathise avec le parti communiste... Avec son clan, Tchang Kai Chek tient les leviers de manœuvre du Kuo Min Tang... Ancien discipliné de Borodine, brûlant ce qu'il adorait naguère, il est devenu un adversaire implacable des doctrines socialisantes. De son quartier général à Nanchang, des avions s'envolent à toute heure, portant ses décisions... Maître virtuel de la Chine, il s'intéresse à la fois aux plans de campagne anti-rouge et anti-opium, à la coupe des cheveux féminins, à l'amélioration du sort des travailleurs, aux travaux publics, aux programmes d'éducation, à l'urbanisme, à la moralité publique, aux affaires étrangères et fiscales, etc. Né en 1888, à Fenghua (près de Ningpo), d'un père marchand de sel, il s'en va, adolescent, passer quatre années à l'Académie militaire de Tokio et en revient imbu d'une admiration respectueuse pour ses anciens maîtres; il ne cessa de leur témoigner sa sympathie aux heures les plus critiques... Dans les provinces, d'autres dynasties... Chaque fief (certains plus grands que la France entière) se trouve ainsi entre les mains d'un seigneur indépendant de fait... La Chine, malgré ses ressorts et ses ressources, donne, après vingt-quatre années de ce régime, des signes de fléchissement. Elle qui, naguère, se suffisait à elle-même, doit maintenant importer... Des provinces très riches comme le Szetchouen, ruinées par les exactions, les pillages et les guerres civiles, se trouvent, comme les terres noires de la Russie, en proie à des disettes chroniques... Les institutions dites modernes ne fonctionnent que sur le papier... Nombre d'étudiants suivent les cours en amateurs... achètent leurs diplômes... Depuis l'abolition des cours mixtes et sa mise en application dans les concessions françaises (arrangement du 28 juillet 1931), les étrangers demandeurs sont astreints à porter leurs litiges devant les cours chinoises... Il en résulte des procès

interminables... [Et cependant] dans certains territoires, le pays prend conscience de son unité... On se dit Chinois et au moment des combats de Chapéi, d'humbles coolies manifestaient de leur mieux leur sympathie pour les braves de la 19e armée. Sans aller jusqu'à s'enrôler pour faire le coup de feu à leur côté, ils prélevaient sur leurs infimes salaires quelques coppers et les remettaient aux quêteurs...

Le Japon fait contraste avec la Chine :

Pays prodigieux... où avec d'incomparables vertus cohabitent de dangereux défauts : vanité puérile, orgueil maladif, xénophobie sourde, barbarie latente, nationalisme exacerbé... Le rapport Tanaka, paru il y a sept ans... exprime... les ambitions mégalomanes de l'armée... Ailleurs on stigmatise les méfaits de la guerre. Ici on en exalte les vertus et le dernier règlement débute par cette phrase significative : « La lutte est la mère de la civilisation et de la création. »...

Par son attitude et ses méthodes, le Japon apparaît comme un étranger *number one* en Chine... La foule qui molestera sans vergogne un Occidental aux prises avec un coolie-pousse, ne s'avisera jamais de toucher à un marin du Mikado. A Shanghaï, le Japon fait ce que bon lui semble. Il bâtit sa caserne hors des limites des concessions... Sur ses navires, les formalités douanières sont réduites au minimum, tandis que, chez les autres, leur complication ironique provoque les récriminations d'ailleurs inutiles des voyageurs... Le Japon fait maintenant bénéficier les puissances occidentales en Extrême-Orient du respect qu'il inspire; il demeure la vraie sauvegarde de leurs concessions...

Comme presque tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet, M. Labonne conclut en exhortant les civilisés à s'entendre pour défendre leurs droits et leurs intérêts en Extrême-Orient. « La paix, dit-on? Là comme ailleurs, il faut l'exiger pour l'avoir... On s'hypnotise devant des querelles qui, des rives du Pet Chi Li, apparaissent querelles de clocher... Vers le tapis vert du Pacifique se joue le prologue d'un drame qui risque d'être à l'échelle de nos anciennes tragédies ce qu'est l'immense Asie à côté de la minuscule Europe. »

ÉMILE LALOY.

§

On ne saurait être trop reconnaissant à M. **Givotitch,** dont l'expérience a permis la publication d'un ouvrage vérita-

blement encyclopédique qui sera précieux à tous ceux qui cherchent à s'informer sur la Yougoslavie. Un très solide aperçu historique retrace l'histoire de l'unité yougoslave, intimement liée pour la période contemporaine à l'histoire de la dynastie des Karadjordjevitch. Les lois organiques de l'Etat sont analysées avec précision. D'un intérêt tout particulier est le chapitre sur la politique extérieure yougoslave, dont M. Givotitch expose les « bases permanentes ». Politique de consolidation nationale et de paix, mais non sans grandeur :

La splendide façade méditerranéenne de la Yougoslavie lui ouvre, sur cette mer que bordent vingt peuples, les routes des grands échanges vers la Syrie et les Indes, l'Egypte et l'Afrique orientale, l'Empire colonial français, enfin, au delà de Gibraltar, vers ces Etats de l'Amérique latine où de grandes colonies yougoslaves ont essaimé...

Un aussi brillant avenir ne semble nullement interdit à ce peuple, qui recèle de telles ressources d'énergie et de persévérance. Les Sokols yougoslaves dont on nous décrit plus loin l'organisation, sont les gardiens les plus fidèles de l'idéal national et unitaire. Le Sokolisme n'apprécie les individus que sur leur valeur personnelle, « sans considérations de classes, de confessions ou de provinces ». Ce mode d'association purement slave, dont l'initiateur fut un Tchèque, se caractérise par un même culte envers l'éducation civique et physique, considérée comme indivisible. C'est un admirable instrument de patriotisme et de fraternité sociale.

Les pages consacrées à la presse yougoslave révéleront à beaucoup le lointain passé des journaux rédigés en serbo-croate. « Le premier journal en langue nationale... le *Magazine serbo-slave,* fut publié à Venise en 1769... » Le *Journal Serbe,* fondé en 1813 à Vienne par Dimitrije Davidovitch, devait en 1834 être transféré à Belgrade. Il est à noter que la presse serbe, au contraire de ce que l'on pourrait s'imaginer, était dans les années 60 relativement bien informée et sensiblement plus libre que la grande presse, plus ou moins muselée à l'époque, des pays comme la France. Les journaux du Royaume de Serbie, destinés à un milieu exclusivement paysan, ont toujours joui d'une faculté critique très large,

qui n'épargnait pas toujours le souverain. Pour les autres branches du peuple yougoslave vivant sous le joug étranger, une censure plus sévère interdisait les allusions politiques.

Une seconde partie, purement économique, pleine de renseignements précieux et très à jour sur le commerce et l'industrie yougoslaves, les voies de communication, etc... est de nature à rendre de grands services. Il semble que le but primitif de M. Givotitch, qui était d'offrir au public étranger un manuel « pas trop incomplet », soit dépassé : par son impartialité méritoire, et surtout par la richesse de sa documentation, certaines de ces pages seront lues avec profit par ceux qui connaissent déjà ce beau pays et s'y intéressent.

ALBERT MOUSSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Ch. Boursier : *800 devises de cadrans solaires*. Avec 36 dessins et figures; Berger-Levrault. 15 »

Serge de Chessin : *Les sourires du Danemark;* Hachette. 12 »

Anne Lindberg : *Le monde vu de haut*. D'Amérique en Chine par le cercle polaire, adapté de l'anglais par Hervé Lauwick. Avec 2 photographies et 20 cartes établies par Charles Lindberg; Plon. 15 »

Louis Porcheron : *L'Andorre*. Avec des illust.; Edit. Quo Vadis, Marseille. 15 »

Alfred Silbert : *Pacifique-Nord-Express*. Préface de l'amiral Lacaze; Nouv. Editions latines. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur Robert Rendu : *Une expérience suggestive de radiesthésie*. Lettre-préface du professeur L. Houllevigue; Camus, Lyon. 3 »

Lucien Dintzer : *Nicolas Remy et son œuvre démonologique;* Impr. de Lyon, 20, rue Jean-Carrier, Lyon. » »

Ethnographie, Folklore

Georges T. Nicolesco-Varone : *Le folklore roumain versifié;* Bucarest. 20 lei.

Géographie

Henri Baulig : *Amérique septentrionale*. Deuxième partie: *Etats-Unis*. Avec 66 figures dans le texte, 65 photographies h. t. et une carte en couleur h. t. (*Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome XIII); Colin. 90 »

André Leroi-Gourhan : *La civilisation du renne*. Avec des illust. (Coll. *Géographie humaine* dirigée par P. Deffontaines); Nouv. Revue franç. 30 »

Charles Parain : *La Méditerranée. Les hommes et leurs travaux*. Avec des illust. (Coll. *Géographie humaine* dirigée par P. Deffontaines); Nouv. Revue franç. 30 »

Hagiographie

Marthe de Fels : *Monsieur Vincent;* Gallimard. 3 »

Histoire

Lydie Adolphe : *Portalis et son temps. « Le bon génie de Napoléon ».* Avec portraits et documents inédits. Préface de M. Paul Esmein; Recueil Sirey. » »

Gabriel d'Aubarède : *La prisonnière de Madrid, Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne.* Avec des illust.; Edit. nationales. 6 »

Alvaro Alcala Galiano : *La chute d'un trône,* traduit de l'espagnol par Alfred de Bengoechoa. Préface de Pierre Gaxotte; les Œuvres françaises. 12 »

Louis Garros : *Le général Mallet conspirateur;* Plon. 15 »

Abraham Heschel : *Maïmonide.* Préface de Bernard Chapira. Traduit de l'allemand par Germaine Bernard; Payot. 20 »

Littérature

Alain : *Histoire de mes pensées;* Nouv. Revue franç. 15 »

Bernard Amoudru : *Des « pascaliens » aux « pascalisants ». La vie posthume des Pensées.* (Cahiers de la Nouvelle Journée, n° 33); Bloud et Gay. » »

Armand Bernier : *Destin de la poésie;* Cahiers du Journal des poètes. » »

G. Bianquis : *Histoire de la littérature allemande;* Colin. 10,50

Suzanne Bouillet : *Comment réaliser la paix;* Rieder. 12 »

Marguerite Comert : *Poèmes du retour éternel;* Firmin-Didot. 10 »

Alfred Fabre-Luce : *L'amour et l'Escorial, récit historique;* Nouv. Revue franç. 15 »

Ramon Fernandez : *L'homme est-il humain?* Nouv. Revue franç. 15 »

Benjamin Fondane : *La conscience malheureuse.* » »

Louis Gillet : *La cathédrale vivante;* Flammarion. 12 »

M. Iline : *Les montagnes et les hommes,* traduit du russe par Elsa Triolet; Edit. sociales internationales. 12 »

Hia Landau : *Camille Lemonnier,* essai d'une interprétation de l'homme. Préface de M. Gustave Charlier; Droz. » »

I. K. Luppel : *Diderot, ses idées philosophiques,* traduit du russe par V. et Y. Feldman; Edit. sociales internationales. 15 »

Aristide Marie : *La forêt symboliste, esprits et visages* (Stéphane Mallarmé, Elémir Bourges, Edouard Dujardin, George Moore, Georges d'Esparbès, Fernand Labori, Paul Tavernier, Anquetin, Armand Point, André Billy, André Rouveyre, Edouard Franchetti). Avec des portraits; Firmin-Didot. 16,50

Robert Mattlé, S. M. : *Lamartine voyageur.* Préface de Maurice Levaillant; E. de Boccard. » »

Paul Nizan : *Les matérialistes de l'antiquité: Démocrite, Epicure, Lucrèce;* Edit. sociales internationales. 12 »

Raymond Offner: *Fléchettes,* aphorismes; Piton. 5 »

Marcelle Sauvageot : *Commentaire,* nouv. édit. augmentée de *Pages retrouvées et Fragments posthumes,* recueillis par Jean Mouton. Avec un portrait; Stock. 12 »

Jean Schlumberger : *Plaisir à Corneille,* promenade anthologique; Nouv. Revue franç. 18 »

P. V. Stock : *Memorandum d'un éditeur,* 2ᵉ série (Henri Becque. Georges Clemenceau. Gustave Nadaud. Coquelin cadet. Guy de Maupassant. Léon Bloy. Villiers de l'Isle-Adam. Emile Guillaumin). Anecdotiques; Stock. 15 »

Georges Trial : *Le roman du gorille* ; Nouv. Revue franç. 15 »

Alexandre Vinet: *Etudes sur Blaise Pascal.* Edit. augmentée de fragments inédits publiée avec une préface et des notes par Pierre Kohler; Payot. » »

Virgile : *Enéide.* Livres VII-XII. Texte établi par René Durand et traduit par André Bellessort; Belles-Lettres. 25 »

Littérature enfantine

Iouri Olecha : *Les trois méchants gars*, traduit du russe par S. Merlay, illustrations de Lalande; Edit. sociales internationales. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Henry Bidou : *Histoire de la Grande Guerre*. Avec 50 cartes en couleurs; Nouv. Revue franç. 70 »

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publications des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français 1871-1914*. 3e série (*1911-1914*) Tome X : *17 mars-23 juillet 1914;* Costes. » »

Harold Nicholson : *Quand on faisait la paix*, adapté de l'anglais par Lilian Brach. Préface de André Maurois; Plon. 15 »

Pédagogie

Henry Bordeaux : *Le collège Stanislas*. (Coll. *Collèges et lycées*); Nouv. Revue franç. 12 »

André Chaumeix : *Le lycée Henri IV* (Coll. *Collèges et lycées*); Nouv. Revue franç. 12 »

Maurice Courtois-Suffit : *Le lycée Carnot* (Coll. *Collèges et lycées*); Nouv. Revue franç. 12 »

Edouard Pichon : *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*. Evolution normale. Pathologie. Traitement. Manuel d'étude; Masson. 45 »

René Soudée : *L'école multiple*, essai sur le passé et l'avenir de notre Enseignement secondaire; Figuière. 15 »

Philosophie

Charles Nicolle : *La destinée humaine;* Alcan. 10 »

J. de Talhouët : *Le paradoxe du progrès;* Presses universitaires. 10 »

Poésie

Armand Bernier: *Le sorcier triste;* Corrêa. » »

A. Druelle : *La terre est en sève;* Edit. du Sagittaire. » »

Marcel Lafon : *Fariboles*. Préface et dessins de François-Paul Raynal; Edit. de la Nouvelle-Auvergne. » »

Gabrielle Rosenthal : *Trente-cinq poèmes suivis du Voyage d'Italie;* Camille Bloch. 10 »

Politique

Paul Darcy : *Qui gouverne l'Allemagne?;* Baudinière. » »

E. N. Dzelepy, d'après des documents communiqués par le baron G... S..., du Herrenklub : *Le vrai « combat » d'Hitler*. Préface de Vladimir d'Ormesson; Editions L. Vogel. 12 »

Henri Lichtenberger : *L'Allemagne nouvelle;* Flammarion. 12 »

Nicolas Mikhailov : *Nouvelle géographie de l'U.R.S.S.* Le pays. Une nouvelle division. La découverte d'une nouvelle nature. Nouvelles distributions de l'industrie, de l'agriculture, des transports, des habitants. Tables des territoires et de la population. Traduction de Charles Stéber. Préf. du RT. Hon. Sir Halfand. J. Mackinder. Avec 36 cartes; Payot. 18 »

Giorgio Quartara : *L'Italie déçue;* Alcan. 18 »

M. Yvon : *Ce qu'est devenue la révolution russe*. Préface de Pierre Pascal; Révolution prolétarienne. 2 »

Questions médicales

J. P. Lockhart-Mummery : *L'origine du cancer*. Traduit de l'anglais par Mme Gottlieb. Avec des illustrations; Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Nicolle : *Responsabilités de la médecine*, 2e série; Alcan. 20 »

Questions militaires et maritimes

C. Rougeron : *L'aviation de bombardement;* Berger-Levrault. 2 vol. Chacun. 25 »

Questions religieuses

Paul Claudel : *Toi qui es-tu?* (*Tu quis es?*); Gallimard. 3 »

Emmanuel Stickelberger : *Calvin.* Préface du professeur Eug. Choisy. Texte français de M. E. Bienz; Berger-Levrault. 15 »

Dom Anschaire Vonier, O.S.B.: *La victoire du Christ,* traduit de l'anglais par le chanoine Louis Lainé; Desclée de Brouwer. » »

Régionalisme

Clardeluno : *La nuit d'Estiu,* drame paisan en dous actes en proso; Edit. Clardeluno, Cazedarnes, Hérault. » »

R. Crozet : *Histoire de l'Orléanais.* Avec des gravures h. t. (Coll. *Les vieilles provinces de France*); Boivin. 20 »

Roman

Machado de Assis : *Dom Casmurro,* traduction de Francis de Miomandre revue par Ronald de Carvalho. Préface de Agranis Peireto; Institut international de Coopération intellectuelle; Stock. 15 »

François Barberousse : *Les jours aux volets clos;* Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Bost : *Homicide par imprudence,* nouv. édit.; Nouv. Revue franç. 12 »

Pierre Chanlaine : *On apprend à ..aimer;* Emile Paul. 12 »

Joseph Conrad : *La rescousse,* traduit de l'anglais avec une introduction par G. Jean-Aubry; Nouv. Revue franç. 18 »

George André Cuel : *L'amant passager;* Edit. de France. 12 »

Léon Daudet : *Ariane,* roman contemporain; Flammarion. 12 »

Drieu La Rochelle: *Belouka;* Nouv. Revue franç. 12 »

V. d'Entrevaux : *Le serviteur sans maître;* Edit. G. Rochat. 12 »

René Lelu : *Trotte-Menu, le petit Beauceron;* Nouv. Revue franç. 15 »

Léonide Léonov : *La rivière,* traduit du russe par Boris de Schloezer; Rieder. 15 »

Geo London : *Quand la justice s'occupe d'amour.* Illust. de G. Pavis; Edit. de France. 12 »

Orlineau : *Figures d'histoire;* Figuière. 15 »

Jules Romains : *Les hommes de bonne volonté.* XI: *Recours à l'abime.* XII : *Les créateurs.* Flammarion. Chaque vol. 12 »

Michèle Saro : *La main gauche;* Tallandier. 12 »

Simenon : *Long cours;* Nouv. Revue franç. 12 »

Franz Toussaint : *La petite fille à l'accordéon;* Albin Michel. 15 »

Mayette Verdier : *L'idole intérieure;* Nouv. Editions latines. 12 »

J. Wassermann : *Dietrich Oberlin,* traduit de l'allemand par Maurice Betz; Emile Paul. 12 »

Denis Wheatley : *Territoire interdit,* traduit de l'anglais par D. Coronio; Nouv. Revue franç. 15 »

Keith Winter : *Avant la vie,* traduit de l'anglais par Denyse Clairouin; Emile Paul. 12 »

S. Fowler Wright : *La guerre en 1938. Prélude à Prague.* Traduit de l'anglais par M.-L. Chaulin; Hachette. 12 »

Sciences

René Arditti : *Les théories quantiques;* Hermann. 8 »

J. Arthur : *Cours de physique.* Mécanique. Statique des fluides. Chaleur. Energie. Optique. Géométrique. A l'usage des candidats aux concours administratifs et techniques. Avec des figures; Eyrolles. 45 »

E. Darmois : *Un nouveau corps*

simple. Le deutérium ou hydrogène lourd, 2e partie; Hermann. 10 »

G. Martin : *Blanchiment, teinture et impression.* Avec 15 figures; Colin. 10,50

Marcel Matthieu : *La gélatinisation des nitrocelluloses. Réaction topochimique;* Hermann. 12 »

Marcel Mathieu : *La nitration de la cellulose. Réaction topochimique;* Hermann. 12 »

Marcel Mathieu : *Réactions topochimiques. Généralités* ; Hermann. 12 »

Jean Perrin : *Les atomes*, rédaction nouvelle; Alcan. 15 »

M. Quintin : *Activité et interaction ionique.* 2e partie: *Etude expérimentale de l'activité des sels de métaux lourds;* Hermann. 18 »

Sionisme

Max Nordau : *Ecrits sionistes;* textes choisis, avec introduction, bibliographie et notes par Baruch Hagani; Lipschutz. 15 »

Sociologie

Léon Blum : *La réforme gouvernementale;* Grasset. 12 »

Groupe Dynamo : *Pauvre Français*, introduction au recensement des richesses de la France. Préface de Jacques Duboin; Fustier. 8 »

Comte de Fels : *Optimisme maçonnique;* Calmann-Lévy. 10 »

Jacques Fourcade : *La République de la province. Origines des partis. Fresques et silhouettes.* Préface de Lucien Romier; Grasset. 15 »

Paul Painlevé : *Paroles et écrits* publiés par la Société des Amis de Paul Painlevé. Avec un portrait; Rieder. 20 »

Roger Perlet : *La force de la propagande*, essais de psychologie appliquée; Girardot. 9 »

Hilde Rigaudias-Weiss : *Les enquêtes ouvrières en France entre 1830 et 1848.* Préface de C. Bouglé; Alcan. 30 »

Théâtre

Tewfik El Hakim : *Schéhérazade*, poème dramatique en 7 tableaux, traduction de l'arabe par A. Khédry et Morik Brin. Préface de Georges Lecomte; Nouv. Editions latines. 12 »

Varia

Divers : *Almanach des vacances et de la nature. Eté 1936*, avec des illust.; Stock. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix Moréas. — Prix littéraires. — Une « Société d'Histoire de la Troisième République ». — Louis Le Cardonnel célébré par Assise. — Une opinion de la brousse sur la lecture et le cinéma. — Elisabeth et la « Tragédie du Roi Richard II ». — Une lettre sur la psychanalyse. — A propos du nom propre en littérature. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le prix Moréas de 1936 est de cinq mille francs, comme les années précédentes. Il sera décerné dans la seconde quinzaine de novembre. Il ira à un recueil de vers lyriques ou à une pièce de théâtre en vers, parus en librairie entre le 1er janvier 1935 et le 1er octobre 1936 (date extrême pour l'envoi des ouvrages). Ceux-ci doivent être adressés, en un exemplaire, à chacun des membres du Jury, lequel n'est d'ailleurs pas astreint à choisir le lauréat parmi

les auteurs des ouvrages présentés, ainsi qu'à M. Jean Faye, exécuteur testamentaire de Moréas, 1, rue du Maréchal-Maunoury, Paris (16e).

Le Jury, dont le président, M. Henri de Régnier, n'a pas encore été remplacé, se trouve actuellement composé ainsi :

Secrétaire : M. Marcel Coulon, 2, place de la Calade, Nîmes (Gard).

Membres :
M. Abel Bonnard, 17, rue Greuze (16e).
M. André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e).
M. André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e).
M. Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5e).
M. Fernand Gregh, 29, rue de Boulainvilliers (16e).
M. Alfred Poizat, 10, square Delambre (14e).
M. Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e).
M. Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).
Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire.

§

Prix littéraires. — Le prix Verhaeren, fondé par Mme Jeanne Catulle-Mendès, a été attribué à M. Jules Minne pour son recueil *Naissance du poème.*

L'Académie française a attribué son grand-prix de littérature (10.000 fr.) à M. Pierre Camo pour l'ensemble de son œuvre et son prix du Roman (5.000 fr.) à M. Georges Bernanos pour le *Journal d'un curé de campagne.* Quatre prix d'académie de 5.000 francs chacun ont été accordés à MM. Charles Sylvestre, André t'Serstevens, Emile Baumann et Tristan Derême.

Deux prix littéraires de l'Académie française, le prix Caroline Jouffroy-Renault et un prix de Montyon, ont été attribués, le premier à M. Henry Dérieux pour son livre de poèmes : *Face à face,* le second à M. John Charpentier pour son livre *Napoléon et les hommes de lettres.*

§

Une « Société d'Histoire de la Troisième République ». — Une Société d'Histoire de la Troisième République vient d'être fondée pour étudier l'histoire politique de la France depuis le 4 septembre 1870. Elle a pour président M. Lucien Descaves. Son comité de membres fondateurs est constitué par : MM. Jules Bertaut, Georges Bourgin, Emile Buré, Julien Cain, Léon Deffoux, Paul Desachy, Jean Dietz, Pierre Dominique, Robert Dreyfus, Daniel Ha-

lévy, Gabriel Hanotaux, Jean Héritier, Ferdinand Herold, Henri Malo, Marcelin Pellet, Emile Pillias, Maurice Reclus, M[e] de Roux, André Siegfried et Alexandre Zévaès.

Les vingt-et-un historiens, écrivains et journalistes qui, au-dessus de tout préjugé politique, se sont groupés pour constituer cette société, ont pensé qu'il serait de l'intérêt de l'Histoire de recueillir, pendant qu'il en est temps encore, le plus grand nombre possible de *documents* et de *souvenirs;* de publier les plus importants sous la forme de *Cahiers* périodiques; de réunir en un *Centre de documentation,* avec les archives recueillies, tous les ouvrages parus sur la Troisième République.

Pour créer ce centre, ils font appel à la collaboration généreuse de tous ceux qui ont joué un rôle dans l'histoire de la République; des familles qui possèdent des *documents, manuscrits, correspondances,* trop souvent voués à la destruction par des héritiers insouciants; des possesseurs de *livres, journaux, imageries populaires,* etc...

En s'ajoutant au recul normal des années, la brisure profonde de la guerre de 1914 a fait entrer dans l'Histoire le demi-siècle qui l'a précédée : fait exceptionnel, qui permet d'examiner aujourd'hui, avec l'impartialité et la sérénité nécessaires, des événements relativement récents et dont il reste encore, rare fortune, des témoins, voire des acteurs.

Les adhésions et communications sont reçues par M. Emile Pillias, secrétaire général : 17, rue Dufrénoy, Paris 16[e]. (*Communiqué.*)

§

Louis Le Cardonnel célébré par Assise. — Le 29 juin, une belle cérémonie de commémoration a eu lieu au palais communal d'Assise, à la gloire de Louis Le Cardonnel. La ville de saint François garde le souvenir du grand poète qui y a longtemps habité et qui lui a dédié quelques-uns de ses chants les plus beaux. On a entendu notamment, à cette réunion, l'écrivain danois Joergensen et le maire d'Assise, signor Arnaldo Fortini.

« Ce fut, dit la *Tribuna,* une imposante manifestation d'affection et d'admiration envers l'illustre disparu, et elle a reçu l'adhésion d'un grand nombre de littérateurs italiens et étrangers. »

Voici quelques extraits des hommages envoyés par des écrivains italiens connu.

Ugo Oietti : « Je l'avais connu à Assise; j'avais de sa bouche entendu ses vers, et en 1928 je l'avais retrouvé à Vaucluse, dans la maison de Pétrarque. Son souvenir m'apparaîtra toujours auréolé par ces lieux sanctifiés. »

Angiolo Silvio Novaro : « Fils d'Assise, ombre du Poverello qui illumine ses pensées et lui offre les sujets et les couleurs, les parfums et les sons qui seront sa poésie! Dans une telle poésie, la terre est la sœur du ciel, elle fume d'encens, et le ciel en recueille le soupir et se penche parmi les vols et les cris des hirondelles qui entourent la colline sacrée. »

Antonino Anile : « C'est un exemple de poésie religieuse qui appartient également aux deux littératures, la française et l'italienne, et qui démontre leur communauté d'âme. Poésie qui est aussi prière. »

Salvator Attal : « Louis Le Cardonnel a aimé Assise avec l'ardeur du disciple, la passion de l'amoureux et la délicatesse du poète. »

Paolo Buzzi : « Ecoutons-le à genoux! C'est le soir élevé de Pierre et de Paul. Et les fanfares des légionnaires impériaux retentissent autour des coupoles sereines de Sainte-Marie des Anges et du Subasio. »

M. Joergensen parla avec éloquence de la jeunesse de Louis Le Cardonnel, et, après avoir évoqué les tourments de cette conscience d'élite, il montra le poète trouvant enfin la paix sur les chemins de Rome et d'Assise.

M. Fortini cita quelques poèmes de Le Cardonnel, consacrés à saint François, à Assise, à l'Italie.

« En honorant, dit-il, Louis Le Cardonnel, le très haut poète français qui fut salué dans sa patrie comme le chef et le fondateur d'une nouvelle génération poétique, Assise veut honorer aussi toute une tradition d'amour. »

Ajoutons que les organisateurs de cette réunion se proposent de publier un opuscule où seront réunis des témoignages d'écrivains, à la gloire de Louis Le Cardonnel.

§

Une opinion de la brousse sur la lecture et le cinéma. — M. Georges Duhamel a reçu la lettre suivante, dont l'auteur — ou les auteurs (MM. Waag frères) — s'occupent d'exploitations forestières au Gabon :

Lac Anenghé, le 30 mai 1936.

Cher Monsieur Duhamel,

Affaire ciné-radio contre livre. Quoique vous ne nous connaissiez pas, nous avons l'outrecuidance de supposer que vous nous demandez, comme à tous vos lecteurs, notre jugement sur cette affaire.

Nous rendons une ordonnance de non-lieu, ainsi motivée :

La radio et le cinéma ne sauraient s'opposer au livre comme moyen de culture; le livre a beaucoup moins à craindre d'eux que, dans un autre domaine, le rail de la route. Ici, la nouveau-née présente de plus grands avantages et des inconvénients moindres pour un résultat géné-

ralement meilleur (le porte à porte). Sa victoire future est prévisible parce que probable.

En ce qui concerne la culture spirituelle, on pourrait considérer les trois grandes formes sous lesquelles elle se présente à la ...consommation, correspondant aux trois catégories de truchements qu'elle emprunte comme voies de transport :

1° Qualitativement, la culture la plus soignée, la plus précieuse, la plus étendue, sera toujours acquise par les hommes dans le commerce direct des éducateurs : parents, savants, sages, artistes... C'est la culture de présence dont le défaut sera toujours lourd à l'autodidacte. C'est la transmission de la pensée de la mère à l'enfant, de l'instituteur à l'élève, du maître au disciple, du disciple à son condisciple, source la plus vive, car elle permet, outre le retour en arrière, la digression, l'interrogation, la discussion. Elle est permanente, vivante; elle suit pas à pas l'évolution de l'idée; elle la façonne, en épuise tous les aspects, les conséquences. Elle est aidée du langage, de l'expression, du regard, de l'attitude, de l'intonation, de l'exemple, toutes choses plus naturelles et sensibles que la lecture et qu'à plus forte raison aucune mécanique ne saura jamais rendre comme la chair, à fleur de laquelle s'émeut l'âme.

2° Voilà ce que ne peut remplacer le livre. Mais, au livre est dévolu le second procédé, celui qui consiste à déposer en un lieu facilement, constamment et immédiatement accessible, les éléments de cette culture que les contingences matérielles et sociales interdisent souvent d'infuser d'homme à homme.

En cela, le livre est, de plus, l'auxiliaire immédiat de tout enseignement direct.

Il l'appuie, le rappelle. Un oubli et il est là. Une idée et il la juge. Un doute et il le lève. Un ennui et il le chasse.

Il n'est pas la santé, mais il est la quinine de l'explorateur spirituel.

Nous classerons avec lui, quoique légèrement inférieur, le disque qui s'accroît de la voix humaine ou de la musique pour être plus persuasif ou plus récréateur; mais qui en subit aussi les inconvénients.

Le livre est plus favorable que le disque à la méditation. Il est le serviteur d'une idéologie plus pure, parce que dégagé, — même orné d'images, — du côté spectaculaire et parce qu'empruntant une sémantique neutre, dépouillée d'influence personnelle. Il permet mieux l'abstraction.

Enfin le livre peut traduire tous les arts, musicaux ou graphiques, toutes les sensations auditives ou olfactives. Le disque est impuissant de moitié. Le livre a encore des possibilités matérielles spécifiques : disposition des textes et illustrations, répartition et subdivision des chapitres, variété lithographique, qui permettent de mieux sérier ou détacher les idées, et ainsi de les rendre mieux assimilables.

Le disque, néanmoins, permet comme le livre l'initiative, le choix, la préférence.

Nous considérons évidemment le disque comme étant arrivé — ce qui n'est pas encore, et de loin — à offrir la maniabilité, la densité spirituelle, l'universalité, la robustesse, le faible coût qui favorisent le livre. Mais ce ne sont là que défauts matériels que l'amélioration de la technique doit pallier.

3° Inférieurs et *ne risquant donc pas de supplanter les autres* sont les moyens fugaces, éclatants, qui frappent fort, mais n'insistent pas. Ils sont à la chose imprimée sur papier ou sur cire ce que le téléphone est à la lettre manuscrite : un adjuvant, un précurseur; jamais un remplaçant. Vous l'avez justement dit : ces mécanismes ne permettent pas le retour en arrière, la méditation : ce sont des torrents dont on ne dispose que lorsqu'ils dévalent et au gré de leur humeur. Les livres et aussi un peu les disques sont des réservoirs où l'on vient puiser à volonté. Ils sont encore, si l'on veut, des accumulateurs silencieux et permanents, portatifs, serviables et obéissants, du fluide culturel. Le cinéma, la radio, sont des dynamos prolixes si un générateur les anime, tout de

suite inertes et sans potentiel dès qu'ils sont au repos. En résumé, ces moyens modernes de tradition de la pensée ne permettent qu'une ingurgitation fugitive, sans contre-partie. Ils limitent l'imagination, autorisent à peine la réflexion, ne la soutiennent pas.

Le deuxième échelon (transmission écrite) permet, lui, le travail toujours lent, complexe et hésitant de l'idéation parce qu'il reste présent et complaisant, ne se dérobe pas, ne se dément pas.

Mais pour acquérir une véritable culture, l'interrogation, la discussion, le heurt même nous paraissent nécessaires. En cela, la revue périodique, parce qu'elle n'est pas à sens unique, mais peut se prêter à l'échange, est supérieure au livre, mais elle ne saurait contenir l'énorme volume spirituel enclos dans celui-ci.

Ces réflexions, bien longues et peut-être simplistes, sont provoquées, après lecture de vos craintes, par la simple constatation de notre organisation spirituelle personnelle. Ainsi, en brousse, à des milliers de kilomètres de la civilisation européenne, à des centaines de kilomètres des noyaux intellectuels de la colonie, si nous jetons un coup d'œil dans notre case, nous y voyons bien poste de T. S. F., phono; mais ils fonctionnent à titre de distraction, d'information. Par contre, une bibliothèque envahissante couvre nos murs et déborde dans des caisses. Le *Mercure* y vient d'ailleurs régulièrement, ainsi que d'autres livraisons, ajouter l'attrait de sa mobilité et de son actualité à la sécurité que nous donne le gros de l'armée dont les bataillons serrés sur les étagères s'ouvrent par-ci, par-là, laissant passage à un soldat appelé au rapport...

Non, ne croyez pas que la radio ni que le cinéma, auquel nous assistons avec plaisir lorsqu'il nous est possible de le faire, soient un danger pour le livre. Ils sont autre chose, surtout un spectacle, une récréation. Le milieu social dans lequel ils recrutent leur noyau d'adeptes exclusifs ne lisait pas davantage avant leur avènement. Il buvait, il matchait, il pariait... C'est plutôt à l'estaminet, aux terrains de sport et de courses, que cette catégorie limitée de spectateurs a été recrutée.

A notre avis, celui qui veut s'instruire, se cultiver, n'abandonnera jamais le livre, « cette voix qu'on entend, cette voix qui vous parle, cette âme », a écrit — à peu près — Laboulaye.

D'ailleurs, ne lit-on pas de plus en plus? — WAAG.

§

Elisabeth et la « Tragédie du Roi Richard II ». — Des lecteurs du *Mercure* nous ont demandé, ces temps derniers, ce qu'il convient de penser du fait que Shakespeare ne fut pas inquiété par la justice d'Elisabeth, après la représentation de la *Tragédie du Roi Richard II,* qui avait eu lieu le 6 février 1601 sur la demande des partisans du fameux comte d'Essex et dont il avaient essayé de faire une manifestation en faveur de la révolte qu'ils préparaient contre la vieille reine et qui devait éclater le lendemain.

La réponse est bien simple : c'est que, pour qui étudie l'histoire sérieusement, c'est-à-dire avec le seul souci d'y trouver la vérité impartiale, tout démontre que, dans cette aventure, Shakespeare n'avait rien fait qui le rendît coupable, même seulement d'intention.

La première édition connue de *Richard II* date de 1597, et il y est dit que la pièce est publiée « telle qu'elle fut jouée par les

serviteurs du très honorable Lord Chambellan ». Ces serviteurs étaient les acteurs de la compagnie à laquelle appartenait Shakespeare, et ils étaient en effet sous la protection du lord chambellan Hunsdon, parent, si nous nous rappelons bien, de la reine elle-même. La *Tragédie de Richard II* n'avait certainement été imprimée qu'après un certain nombre de représentations. L'opinion des érudits anglais est qu'elle doit remonter à 1593 ou 94.

Or, à cette époque, Essex était dans tout son triomphe de favori, et personne, pas même lui, ne se doutait que, sept ou huit ans plus tard, il tenterait de détrôner sa royale maîtresse. *Richard II* n'a donc pu être écrit pour seconder sa révolte, et du reste cette pièce n'est pas du tout l'apologie d'un détrônement. Richard II y est représenté autoritaire et faible à la fois, versatile, imprévoyant, aussi prompt à commettre des actes dangereux qu'à se laisser abattre quand l'orage qu'il a attiré tombe sur lui, — en somme un mauvais roi, mais un caractère brillant avec un langage imagé de poète. Et, dans la scène pathétique du IV[e] acte où il est déposé, son désespoir, les sursauts convulsifs de sa noblesse native, le rendent plus sympathique que son vainqueur, le froid et ambitieux Bolingbroke. Dans cette scène, l'évêque de Carlisle prononce un saisissant discours où il prédit les plus grandes calamités au pays qui rejette son souverain légitime : on sent venir le spectre de la guerre des Deux-Roses.

Il faut convenir que si, pour entraîner la foule dans leur équipée, Essex et ses complices choisirent cette *Tragédie de Richard II,* ce dut être à défaut de mieux, car, par certains de ses aspects, elle parle contre leur insurrection. Cela est si évident que certains commentateurs ont supposé que l'ouvrage qu'ils firent représenter était, non celui de Shakespeare, mais un autre *Richard II,* qui a laissé quelques traces vers la même époque et dont l'auteur est inconnu.

Mais on peut très bien admettre que c'est à la tragédie de Shakespeare qu'arriva l'honneur de servir à une insurrection sous Elisabeth, comme cela est arrivé en France, il y a deux ans et demi, au *Coriolan* du grand dramaturge. Pas plus que *Richard II* pour Essex, *Coriolan* n'avait été fait pour lancer un Six-Février. Si, dans cette pièce, les meneurs du peuple paraissent sous un vilain jour, et si le peuple lui-même est montré changeant, ignorant et sot, l'égoïsme aristocratique n'est pas non plus ménagé, et l'orgueil dictatorial qui pousse Coriolan dans les bras de l'étranger, pour détruire la partie romaine, n'est pas moins coupable que les laideurs démagogiques. Sur les deux pièces plane la haute impartialité shakespearienne. Mais nos manifestants de février 1934 firent res-

sortir par leurs cris, leurs bravos et leurs huées, les côtés qu'il leur plaisait de mettre en relief, et c'est évidemment ce qu'avaient fait aussi, en février 1601, les complices d'Essex. Dans chacun des deux cas, c'est le génie extraordinairement vivant de Shakespeare qui fit choisir sa pièce.

Pour la représentation factieuse de *Richard II*, Shakespeare ne fut pas mis en cause, et si quelqu'un risqua d'être compromis, c'est l'acteur Philipps, puisque c'est avec lui que s'entendit l'envoyé d'Essex, ce Meyrick (non *Merrick*) que cette démarche devait faire condamner au gibet. Il est permis de croire qu'en jouant *Richard II* sur la scène du Globe, Philipps n'avait pas plus prévu ce qui arriverait que M. Fabre quand, trois siècles après, cet administrateur fit monter *Coriolan* à la Comédie-Française. Et Philipps ne fut pas puni.

« Richard II, c'est moi, dit un jour Elisabeth après l'aventure. Et cette pièce a été représentée quarante fois. » Mais elle n'avait pu l'être qu'avec l'assentiment de la censure royale, qui était vigilante et sévère. Ainsi donc, ni le lord chambellan qui veillait sur la compagnie d'acteurs, ni la censure de la reine, ni la reine elle-même, n'avaient vu d'abord dans la *Tragédie de Richard II* une pièce subversive. Elisabeth ne s'avisa de la trouver telle que lorsque Essex l'eut rendue telle par l'usage qu'il en fit pour les besoins de sa cause. Mais il n'y avait pas lieu d'en punir Shakespeare. Et si celui-ci ne fut pas poursuivi, c'est que, lors de la révolte d'Essex, il ne fit pas de geste compromettant.

Voilà ce que constate l'historien impartial. Nous devons avouer toutefois que cette conclusion, fondée sur la raison, est bien terne et bien peu séduisante. Elle ne saurait satisfaire un certain gros public, ni les romanciers qui exploitent son goût pour les histoires de brigands. Ceux-ci vous raconteront que, si le « Stratfordien » n'a pas été châtié, c'est qu'il y avait un mystère là-dessous, et qu'Elisabeth savait bien que cet idiot illettré n'était pas l'auteur du *Richard II*, mais un simple homme de paille, le prête-nom au service d'un grand seigneur.

Il serait trop facile d'objecter à ces charmants fantaisistes que leur roman n'innocente personne et qu'il ne pourrait réussir qu'à faire deux coupables au lieu d'un; car le *Richard II* n'est pas tombé du ciel, il a eu un auteur, quel qu'il fût, et si celui-ci avait donné lieu d'être reconnu coupable, il n'aurait pas plus échappé au châtiment que son homme de paille. Aucun titre seigneurial n'aurait pu le sauver de la justice d'une reine qui, toujours amoureuse d'Essex, venait d'avoir le courage de s'arracher le cœur en abattant la tête de ce favori dont elle avait fait presque un roi.

Mais nous serions ridicule d'insister : les contes de nourrices et les histoires de brigands sont faits pour que les innocents les croient et non pour que les gens raisonnables les discutent. — L. M.

§

Une lettre sur la psychanalyse. — A la suite d'une de ses « chroniques de la Suisse romande », notre collaborateur M. René de Week a reçu de M. E. Pichon, président de la Société psychanalitique de Paris, une lettre que nous ne pouvons publier tout à fait intégralement, mais dont voici les principaux passages :

Paris, le 1er juillet 1936.

Je lis assidûment, Monsieur, vos intéressantes *Chroniques de la Suisse Romande* dans le *Mercure de France*, et vous remercie du plaisir que j'y prends très souvent, du plaisir particulier que j'ai pris à celle d'aujourd'hui, concernant Mme Francillon et M. Ph. Amiguet.

Mais une de vos phrases, — la première, — me fait un devoir d'intervenir. Avouez, Monsieur, que votre honnête Suissesse de plume de métal s'est pour une fois montrée légère quand elle a écrit :

« En littérature *comme en science*, l'époque freudienne est entrée dans le passé. »

En littérature, je ne suis pas mandaté pour parler. En mon nom personnel, j'observe que, comme on devait s'y attendre, M. Freud doit beaucoup plus à l'art littéraire qu'il ne lui a donné. Que l'Eschyle de l'*Orestie*, le Sophocle d'*Œdipe roi*, le Shakespeare de *Hamlet*, le Corneille du *Cid*, le Racine de *Phèdre* et jusqu'au Meilhac et au Halévy de *la Belle Hélène* aient avec mille autres été les précurseurs, les éducateurs de M. Freud, soit.

Quant au courant inverse, psychanalytico-littéraire si l'on peut ainsi parler, il n'a jusqu'à présent consisté qu'en de très rares utilisations intelligentes, et en des foisons de pauvretés procédant d'une déformation salonnarde de la discipline freudienne. La psychanalyse « en clair », sous sa forme dite scientifique, disons médico-psychologique, peut-elle donner quelque chose d'utile aux lettres? C'est encore bien douteux. Digérée, réintériorisée, peut-être reprendra-t-elle le rôle latent qu'en définitive les tendances profondes de l'homme lui ont prêté avant la lettre. Mais en tout cas, c'est seulement dans un à trois quarts de siècle d'ici, au bas mot, qu'il faut placer l'époque où la vraie marée freudienne atteindra éventuellement la littérature française et s'y intégrera.

Car il faut que les notions qui auront survécu en France du grand mouvement freudien aient préalablement conquis une position scientifique assez solide et assez ancienne pour pouvoir, à partir d'elle, rayonner avec sûreté sous un costume qui ne paraisse plus ni pédant ni barbare. La première question qui se pose est donc en somme celle de la psychanalyse en tant que discipline propre.

A cette articulation du débat, c'est en tant que président de la *Société psychanalytique de Paris* que je prends la parole. Pour l'instant..., nous nous attachons à conquérir pied à pied les milieux médicaux et psychologiques. La lutte est dure, mais les progrès nets. L'admission de la psychanalyse par M. le professeur H. Claude dans les rouages de la Clinique psychiatrique de la Faculté de Paris (à Sainte-Anne), son emploi dans les services du Professeur Lereboullet (aux Enfants Assistés), du docteur Heuyer (à Vaugirard) et dans le mien (à l'hôpital Hérold), la création de la *Société psychanalytique* en 1926 et de l'*Institut de psychanalyse* en 1933, tout cela caractérise l'étape actuelle de la progression matérielle de la psychanalyse. Cheminement bien lent, je le reconnais... A peine une trentaine de médecins établis en France

ont à ce jour étudié réellement la question et par le dedans; or, eux seuls peuvent en parler compétemment.

Mais en recensant ce petit noyau lui-même, on voit qu'il s'accroît et germe en bon terrain scientifique, car nous y étudions cliniquement et critiquement la psychanalyse sans sectarisme aucun...

Hors de notre société, il n'y a plus de jeune clinique psychiatrique française sans une infiltration plus ou moins abondante, une imprégnation plus ou moins profonde par la psychanalyse, à tel point que des notions freudiennes existent quelquefois dans des esprits qui en ignorent la provenance. Et ce mouvement périphérique d'inhibition vers les bords prépare l'extension du foyer central lui-même. — EDOUARD PICHON, médecin des hôpitaux de Paris.

§

A propos du nom propre en littérature. — Nous avons reçu de M. le docteur M. Coignion, de Boulogne-sur-Mer, la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur en chef,

Lisant dans le *Mercure de France* du 15 juin l'originale utilisation des noms de la carte par M. Pourrat, il nous revient que les soldats de Napoléon, campés à Boulogne-sur-Mer, avaient, en se servant des noms de villages, hameaux et lieux dits du Boulonnais, formé des sortes de chansons de route, monorimées, ou litanies, cadencées d'amusante manière.

Exemple :

Bellebrune,
Valembrune,
Lozembrune,
Gastebrune...

ou celle-ci, sur l'air de *Il pleut, bergère* :

Maninghen,
Echinghen,
Bouquinghen,
Maninghen,
Hardinghen,
Tardinghen...

Et encore :

Vont à Alinethun
Et à Plainethun;
Sont à Raventhun
Et puis à Bainethun,
Vont à Godinethun...

Etc...

Fernand Nicolay, qui a rassemblé plusieurs de ces « scies » dans son ouvrage: *Napoléon Ier au Camp de Boulogne* (Paris, Perrin, 1907) les rapproche de cette chanson de chouans :

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Ancenis

où se trouve le procédé instinctif qui utilise dans les chansons populaires des noms de localités.

Veuillez agréer, etc. — DOCTEUR M. COIGNION.

§

Le Sottisier universel.

— Brr! fit la comtesse d'une voix à l'accent étranger distingué. — A. CHRISTIE, *Les Sept Cadrans*, traduction française.

A Vienne, sur une belle esplanade que longe le Rhin, deux statues équestres se font pendant. — *L'Illustration,* 16 mai.

Vêtu d'une jaquette grise en été, noire en hiver, coiffé d'un canotier défraichi à la belle saison, et de bottines à élastique en tout temps, il se rendait à pied au Luxembourg à petits pas prudents. — *Marianne,* 22 avril.

Savez-vous qu'en même temps que le centenaire de la *Marseillaise,* nous pourrions fêter celui de l'introduction des tomates à Paris?... Les fêtes organisées pour le centenaire de la *Marseillaise* comprenaient certainement quelques banquets. A-t-on pensé à y servir des tomates? — *Comœdia,* « *La Marseillaise* et les tomates », 1er juillet.

Sait-on jamais? Balzac se trouvait-il dans l'*Israélite* ou dans *Jeanne la Folle?* Ce médiocre recueil de vers permettait-il d'augurer un conteur immortel? — *Paris-Soir,* 3 juillet.

MM. Brown et Junod, délégués du comité international de la Croix-Rouge, actuellement à Addis-Abeba, ont été avisés officiellement du bombardement de l'ambulance anglaise par son chef, le docteur Melly. — *Le Temps,* 6 mars.

La fin de la cérémonie? C'est le couronnement proprement dit. Edouard VIII — et il ne modifiera certainement rien ici — recevra successivement l'anneau, signe de la dignité royale, le gant, le sceptre de justice, celui de paix, chargé de la colombe, enfin la terrible couronne qu'on ne garde qu'un instant... Le lourd silence éclatera en pièces au moment où elle touchera son front. — *Paris-Soir,* 8 juillet.

Le voilier-école de la marine allemande. — ... Le 31 juillet, il fera escale dans le port anglais de Dormouth, où il séjournera jusqu'au 26 juillet. — *Le Temps,* 9 juillet.

Erasme posait un principe absolu : « Rien n'arrive à l'intelligence qui n'ait d'abord passé par les sens. » — *L'Œuvre,* 12 juillet.

Palestine. Attentat contre un diplomate espagnol au Caire. (Titre d'une information.) — *Le Temps,* 9 juillet.

Voici un veilleur de nuit, qui, le dimanche, commence son travail à 6 h. 30 du matin et le termine le lundi à 7 h. 30. Une journée de 26 heures! — *L'Œuvre,* 27 juin.

COQUILLE

L'histoire prête à Laubardemont cette boutade de sinistre mémoire : « Donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme, et je perdrai. » — *La Volonté,* 18 juin.

§

Publications du « Mercure de France ».

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. GEORGES DUHAMEL A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. RÉPONSE DE M. HENRY BORDEAUX. Volume in-16 double couronne, prix : 10 fr. Il a été tiré 220 exemplaires sur verger pur chiffon d'Arches, numérotés de 1 à 220, prix : 20 fr.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLXIX

—

CCLXIX N° 913. — 1er JUILLET

CCLXIX N° 914. — 15 JUILLET

CCLXIX N° 915. — 1er AOUT

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

Adrien DANSETTE

L'AFFAIRE WILSON

et la Chute du Président GRÉVY.

L'auteur a, dans ce livre, dessiné en traits rapides, les silhouettes des hommes q furent les principaux acteurs de la première affaire du régime.

Un volume in-16. . . . . 12 f

J. FERCHAT, S. J.

LE PÈRE EYMIEU

Dans ce livre l'auteur s'est efforcé de mettre en lumière la personnalité intellectuelle morale du Père EYMIEU, son profil de penseur et d'apôtre.

Un volume in-16 avec portrait. . . . . 12 fr

Henri VALENTINO

LES AMÉRICAINS A PARIS

au temps joyeux de la prospérité.

Le simple Français Jean DURAND entre au service d'un avocat américain exerçant Paris au temps de la prospérité, et y voit d'étranges spécimens de Yankees enrichis par l guerre.

Un volume in-16 . . . . 12 fi

Émile DARD

LE GÉNÉRAL CHODERLOS DE LACLOS

auteur des « Liaisons Dangereuses » (1741-1803)

La vie aventureuse de ce capitaine d'artillerie de l'ancien régime, auteur d'un des plu profonds romans d'analyse de notre littérature, est plus actuelle que jamais.

Un volume in-8 écu. . . . . 20 fi

Norbert CASTERET

AU FOND DES GOUFFRES

Dans ce livre qui est une suite et un complément à DIX ANS SOUS TERRE M. CAS TERET s'efforce d'expliquer certaines énigmes et merveilles souterraines.

Un volume in-16. . . . . 15 fi

ÉDITIONS
GRASSET

FRANCIS DE CROISSET
Le dragon blessé
15 fr.
l'auteur de "La féerie cinghalaise" en Chine

HENRY DE MONFREID
Le Masque d'Or
ou le dernier Négus *illustré,* 15 fr.

JACQUES SOUSTELLE
Mexique, terre indienne.
illust. 18 fr.

PHILIPPE AMIGUET
Technique et poésie de la Montagne
illustré, 15 fr.

FERNAND FLEURET
Fenêtre sur le passé
contes, 15 fr.

RAYMOND HOUSILANE
Amour de l'amour,
roman, 12 fr.

RENÉE LEMAIRE
Un pas dans l'escalier,
roman, 12 fr.

MARTHE LACLOCHE
L'enfant qui regardait le ciel
in-8, 10 fr.

MAXIME GORKI

Les Vagabonds

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI PAR IVAN STRANNIK.

[Volu]me in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

Les Déchus

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

[Volu]me in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

L'Angoisse

Une page de la vie d'un Meunier
et autres nouvelles.

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

[Volu]me in-16 double couronne, prix. . . . . 12 fr.

Varenka Olessova

— *ROMAN* —

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

[Volu]me in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

[L']Annonciateur de la Tempête

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI, SA VIE, SON ŒUVRE, PAR
E. SÉMÉNOFF.

[Volu]me in-16 double couronne, prix. . . . . 12 fr.

FONT-ROMEU L'ÉTÉ

Font-Romeu, syllabes magiques aux sonorités d'un éclat assourdi, syllabes évocatrices d'une ascendance latine et catalane, **Font-Romeu,** symbole moderne d'élégance et de sportivité, **Font-Romeu,** source de joie et de bien-être, chacun aime à répéter ton nom.

Mais qui vint un jour, adulte ou enfant, te demander le calme et le repos, régénérateurs de force et de bonne humeur, qui goûta la splendeur de ton ciel méditerranéen, la pureté vivifiante de ton atmosphère, la bonne morsure de ton soleil? Celui-là peut-il t'oublier ou ne pas te désirer encore?

Font-Romeu, toi qui domine les terres bénies de Cerdagne, assise à 1.800 mètres au bord des longues pentes rocheuses et des prés odorants, **Font-Romeu,** j'irai de nouveau, par les sentes escarpées de ta forêt, par ses vastes clairières dont l'une enchâsse un rustique ermitage et sa chapelle aux ex-voto fervents, par les détours imprévus de ton golf au gazons drus coupés d'eaux-vives, par toute cette originale et attirante contrée où les Pyrénées s'orientalisent, chercher l'antidote indispensable des soucis débilitants, de la fébrilité surmenante.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

L'assemblée ordinaire du 16 juin, présidée par M. F. ROULAN président du Conseil d'administration, a approuvé les comptes l'exercice 1935, se soldant par un bénéfice de 8.755.380 fr. auquel s'ajoute le report antérieur s'élevant à 1.737.606 fr. 89.

Le dividende a été fixé à 20 francs par action, sur lesquels acompte de 10 fr. a été payé en janvier. Le solde, soit 10 fr., action, sera mis en paiement, sous déduction des impôts, à par du 17 juin, contre remise du coupon n° 57.

L'assemblée a donné quitus définitif de leur gesti à MM. Albert BUISSON et Robert ELLISSEN, administrate démissionnaires ainsi qu'à la succession de M. René BOUDO décédé. Les nominations de MM. Ernest LANGROGNE, E HAGUENIN et Charles RICHON comme administrateurs ont ratifiées. MM. Paul MASSE et Ernest CHAMON, administ ate sortants, ont été réélus.

Vient de paraître

HENRY DE MONTHERLANT



LES

JEUNES FILLES

ROMAN

Un grand événement littéraire.

"Pour mon Plaisir"

15 fr.

GRASSET

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 23 juillet 1936, à 14 heures.

IMMEUBLE DE RAPPORT

A PARIS (17e ARRONDISSEMENT)

9, RUE ROUSSEL

Surface : 181 m² 33. Mise à prix : 500.000 frs.
S'adr. à Me F. FICHOT, av., 8, rue de Liége, à Paris.

Vient de paraître : *1935 n° 4*

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Organe officiel de la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Pr. S. FREUD

L'IMPUISSANCE SEXUELLE

R. Lœwenstein. — La Psychanalyse des troubles de la puissance sexuelle.
G. Parcheminey. — Exposé clinique d'un cas d'impuissance.
Ch. Odier. — Document catamnestique sur un cas d'impuissance orgastique.
Bibliographie.
Comptes rendus de la Société Psychanalytique de Paris.
Bulletin de l'Association Internationale de Psychanalyse.

Prix du numéro : 25 fr.

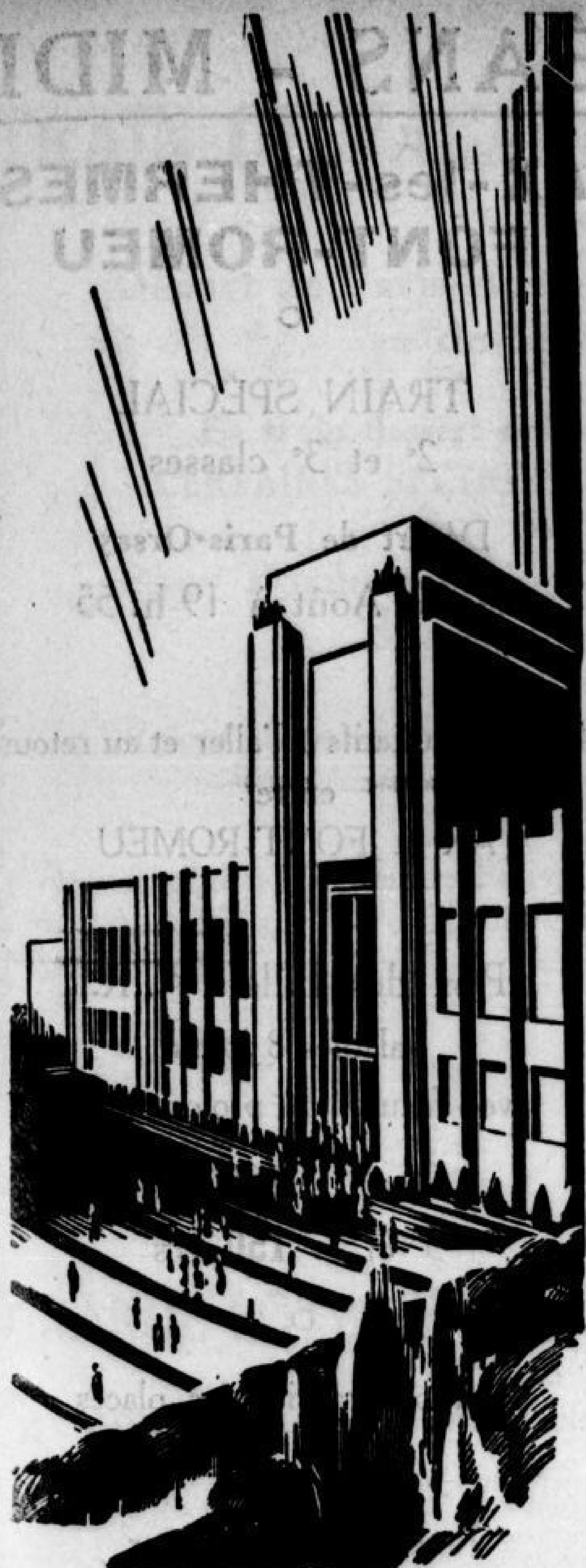
CONDITIONS D'ABONNEMENT

France	80 fr.
Suisse	24 fr. suisses
Étranger, tarif 1	100 fr.
— tarif 2	120 fr.
Envoi d'un numéro spécimen	15 fr.

ADMINISTRATION

DENOËL & STEELE, 19, RUE AMÉLIE, PARIS

Compte chèques postaux : Paris 1469-03



ÉDITIONS
DV
MERCURE DE FRANCE
26, rue de Condé — Paris (VIe).

OUVRAGE
D'ACTUALITÉ

W. DRABOWITCH

Fragilité de La Liberté et Séduction des Dictatures

Volume in-16 double-couronne. **12 fr.**

On nous communique :

Le Tirage de la

GRANDE LOTERIE DU FOYER DES SOURDS-MUETS

qui était précédemment fixé au 19 Juillet, aura lieu irrévocablement le 2 Août 1936,

AU FOYER DES SOURDS-MUETS

56, rue du Capitaine-Ferber,

PARIS (20e)

de 14 heures à 18 heures

Détenteurs de carnets... Pressez-vous... soit de vendre nos derniers billets... soit de nous les retourner!